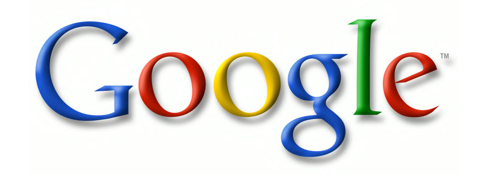
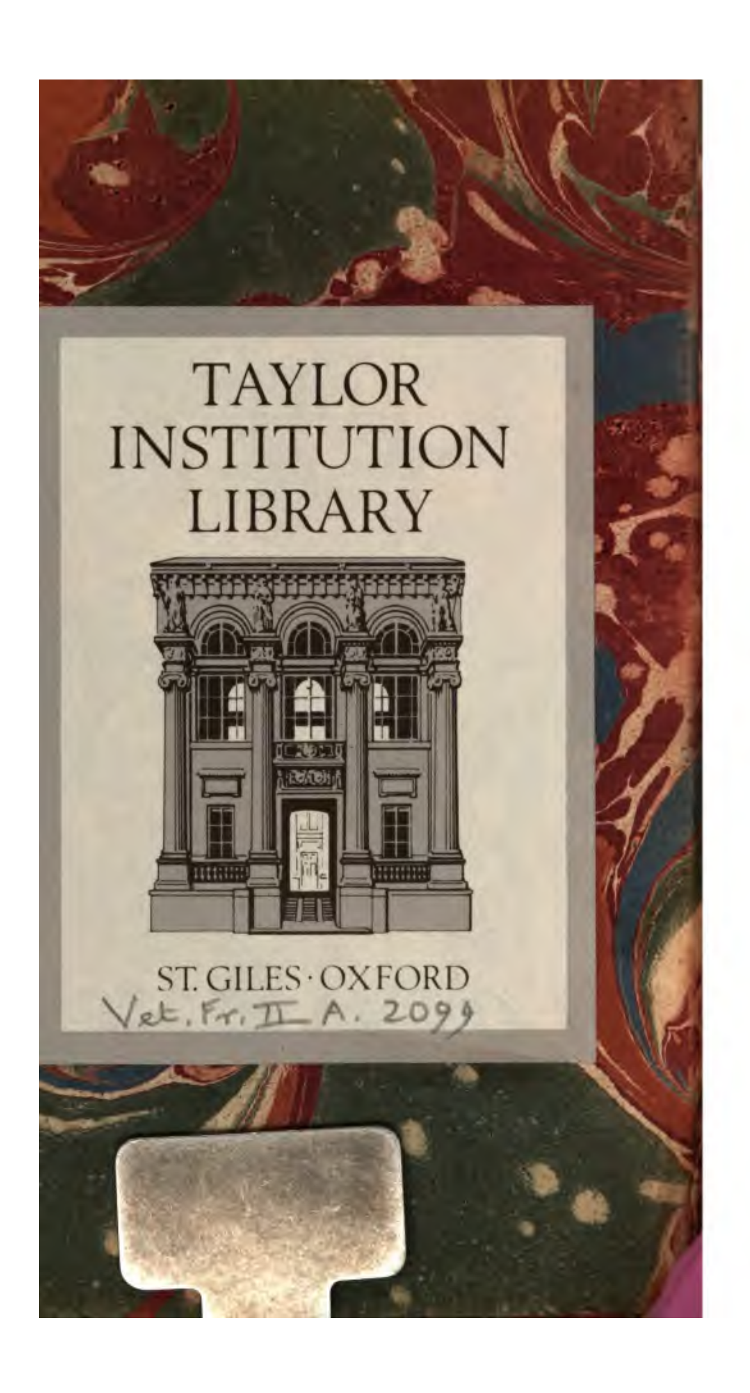
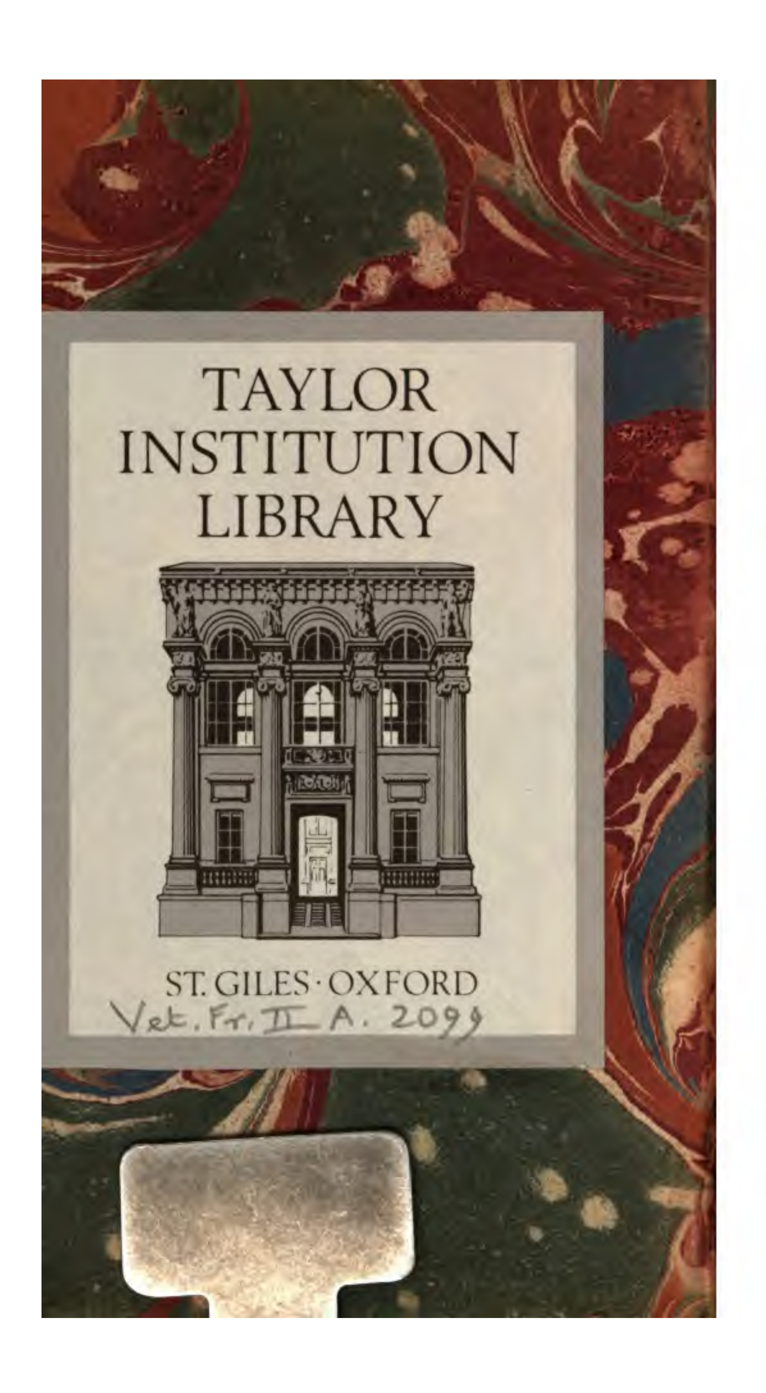

Google




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2099



LES NUITS
ANGLAISES.


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2099



LES NUITS
ANGLAISES.

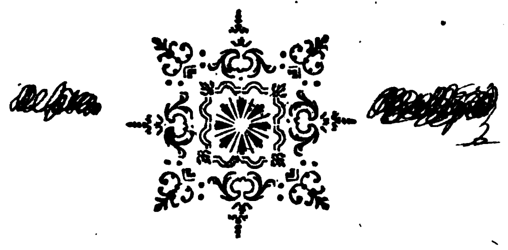
LES NUITS ANGLAISES,

OU

RECUEIL

DE TRAITS SINGULIERS, D'ANECDOTES, d'événemens remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'obſervations critiques & de penſées philoſophiques, &c. propres à faire connaître le génie & le caractère des Anglais.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au-deſſus du Collége.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

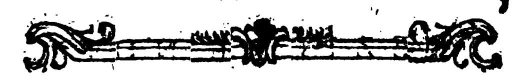


TABLE DES ARTICLES

Contenus dans la seconde Partie

DES NUITS ANGLAISES.

DOUZIEME NUIT.

TREZIEME NUIT.

QUATORZIEME NUIT.

QUINZIEME NUIT.

SEIZIEME NUIT.

DIX-SEPTIEME NUIT.

DIX-HUITIEME NUIT.

DIX-NEUVIEME NUIT.

VINGTIEME NUIT.

VINGT-UNIEME NUIT.

VINGT-DEUXIEME NUIT.

Fin de la Table.



LES NUITS ANGLAISES.



DOUZIEME NUIT.

Les plaisirs du Peuple de Londres le Dimanche.

[Extrait d'un petit Ouvrage poëtique Anglais.]



S'il est quelque jour de la semaine où le spectacle du peuple soit plus varié, plus amusant qu'à l'ordinaire, c'est celui où, suivant une opinion trop commune, il croit que le plaisir doit faire son unique soin. Lorsque le soleil dore la ville de Londres de ses premiers rayons, la petite rivière de Lee * est déja bordée d'un

* C'est une petite rivière comme celle des Gobelins, par rapport à Paris.

double rang de pêcheurs : la ligne à la main, ils attendent en silence que le liége môbile donne le signal desiré. L'ame toute entière se livre à l'attrait de cet innocent plaisir. Travaux passés, inquiétudes de l'avenir, il fait tout oublier. Le doux frémissement de l'onde, le gazouillement des oiseaux, effacent d'une idée triste les cris aigres d'une femme acariâtre, les pleurs importuns des enfans. Le plaisir de la pêche inspire une joie tranquille comme lui, que rien ne peut altérer.

L'apprentif, que l'amour vient d'éveiller, sort avec précaution d'un logis où tout le monde est encore plongé dans le sommeil. Il vole chez sa rubiconde Mapsolinde, & bientôt il arrive avec elle à White, ou à Horn - Seahouse *; ils se régalent de gâteaux chauds & de thé, & dans la liqueur bouillante se noient les soucis de la rue Cheapside ou de Newgate **. A ce plaisir succède celui de la promenade. Les délicieuses campagne de Highgate & de Hamp-

* C'est comme la Grenouillière à Paris.

** Rues de Londres, où habitent beaucoup de Marchands.

ſtead * ſont, pendant une partie du jour, le ſujet de leur entretièn & de leur admiration; & ſur-tout, l'agréable ſoirée qu'ils ſe promettent d'y paſſer enſemble, lorſque la nuit aura coûvert les plaines de ſon ombre favorable aux amans.

L'œil étincelant & hardi, ſon bonnet rouge ſur l'oreille, le garçon Boucher, vétu d'une caſaque d'un blanc de neige, ſe promène le bras étendu, tenant à la main ſa plus belle pipe, remplie d'un tabac de choix. Derrière lui, ou à ſes côtés, trotte une groſſe Cuiſinière, l'objet de ſes ruſtiques complaiſances. Chemin faiſant elle reçoit, comme l'encens le plus doux, les tourbillons de fumée qu'il décoche vers elle. Le mouchoir du Petit-Maître le plus étudié n'exhalerait point de parfums, pour elle, auſſi délicieux. Sa robe détrouſſée forme une large queue, & dans ſes ondulations, elle donne mille nuances différentes aux fleurs dont elle eſt parſemée. Elle eſt auſſi fière que ſon robuſte Amant. Celui-ci peut ignorer le langage des galans du beau monde, mais

* Payſages charmans aux environs de Londres.

de tems en tems il laisse tomber sur elle des regards enflammés, qui expliquent tout aussi bien l'ardeur de son amour. S'ils remarquent près d'Islington * un bœuf bien engraissé, une brebis d'une grande blancheur, c'est aussitôt le sujet de leur entretien: ils entremêlent les affaires avec les plaisirs, & au milieu de leur promenade ils songent avec délices aux profits qu'ils peuvent faire le lendemain au marché de Smithfield **.

D'un autre côté, c'est le garçon de boutique avec la Marchande de modes; l'un est un Petit-Maître accompli, l'autre la coquette la plus étudiée; elle parle, parle, cela ne finit pas; ô quelle langue! il ne peut assez la regarder, c'est sa Divinité; elle l'agace par des minauderies, par des coups d'œil séducteurs: helas! en ce moment même elle cherche à le tromper. Elle séduit ainsi la moitié des apprentifs de Londres, & aucun ne peut l'avoir pour femme, ni pour maitresse. Les Tisserands, les Cordonniers, les Forgerons, sortent en foule

---

* Guinguette des environs de Londres.
** Marché aux bœufs.

de Spitalfield *, & viennent remplir les cabarets de ce Fauxbourg. Toute leur dépense se borne à une quarte ou deux de mauvaise bière. Ils emploient le reste de la journée à chercher des mousserons, ou à cueillir des branches d'aube-épine; ils reviennent aussi contens, aussi glorieux que des soldats qui rentrent au camp chargés des dépouilles de l'ennemi.

Tournons nos regards sur la partie opposée, sortons par cette porte qui conduit à Brentford, à Wickenham, à Richemond; nous verrons le Marchand au ventre rebondi, conduire en cabriolet sa puissante moitié : à ses côtés, l'Etudiant en Droit se promène en triomphe avec la nouvelle Maitresse qu'il a tirée des environs de Covent-Garden **.

Courage, jeunes libertins, faites rouler votre char; livrez-vous au plaisir; il vous coûtera cher : mais la folie de vos Clientes vous fournira de quoi réparer ces brèches.

---

* Quartier des Tisserands & autres Artisans.

** C'est un quartier aussi décrié que certaines rues à Paris.

UNE DES CAUSES QUI A PRÉCIPITÉ LA RUPTURE ENTRE LES ANGLAIS ET LES ESPAGNOLS, EN 1739.

UN Anglais, nommé Jenkins, soupçonné, ainsi que tous ses Compatriotes, de faire un commerce clandestin dans les Colonies Espagnoles, fut pris sur les parages de l'Amérique. Son Vaisseau saisi, l'équipage est mis au fer, & après lui avoir coupé les oreilles, on lui fend le nez. En cet état Jenkins se présente à la Chambre des Communes, il y raconte sa malheureuse Aventure avec le ton de franchise d'un homme de mer. » Messieurs, ajoûte-t-il, quand on m'eut » ainsi mutilé, on me menaça de la » mort; je l'attendis en recommandant » mon ame à Dieu, & ma vengeance » à la Patrie «. Ces paroles simples, mais énergiques, firent jetter mille cris, mêlés de pitié & d'indignation dans l'assemblée. La fureur gagne le peuple, & l'on écrit à la porte du Parlement : » La mer libre, ou la guerre «. L'Espagne aurait souhaité la Paix; le Ministère de Londres la desirait; Jenkins détermina les deux Nations à la guerre.

L'EDUCATION ET L'EXEMPLE FONT GERMER ET NOURRISSENT LES PASSIONS.

LES dispositions que faisaient les Français dans leurs Ports, pendant la dernière guerre, laissèrent croire aux Anglais qu'ils se préparaient à faire une descente sur leur côtes. Le bruit s'en répandit bientôt à Londres. Un enfant de neuf ans écoutait avec beaucoup d'attention les réflexions qu'on faisait sur cette nouvelle: il se lève de sa chaise, s'approche de son père, & lui dit: » Si les Français viennent ici, » ameneront-ils des enfans avec eux? » Je ne sçais pas, répondit le père; » mais pourquoi cette question? C'est, » répliqua l'enfant, en serrant les » poings, que je me battrai avec ces » petits garçons de bon cœur «. Toute l'assemblée fut enchantée de ce mouvement de haîne, on embrassa l'enfant & chacun loua sa courageuse résolution. De semblables traits prouvent combien nous tenons aux préjugés de la jeunesse, & combien il est dangereux de les y faire germer dans nos cœurs.

IL Y A, DANS LE MONDE, PLUS DE PÉDANS QU'ON NE S'IMAGINE.

UN Gentilhomme Anglais s'entretenait un jour de ses prouesses amoureuses dans un Café de Londres. Il montrait à toute l'assemblée les billets-doux qu'il avait reçus, & les réponses dont il les avait honorés : & comme on le plaisantait vigoureusement sur la façon ridicule avec laquelle ses lettres étaient conçues, & sur-tout par rapport au peu d'orthographe qui s'y trouvait : « Messieurs, dit-il, je suis Gentilhomme, » & par conséquent, peu capable de » m'abaisser à ces sortes de minuties ; » c'est le propre d'un Pédant de sçavoir » orthographier. J'ai reçu une éducation noble : j'ai trompé les femmes, » je me suis battu avec les hommes, » j'ai forcé des renards, cassé des vîtres, » assommé des Gardes de nuit, donné » des sérénades à minuit, pour troubler » le repos des honnêtes gens du quartier, & dévalisé des femmes débauchées ; tout cela ne sent pas la roture, » & les Bourgeois n'étudient pas ainsi » le genre humain. Telle est la véri-

» table science d'un Gentilhomme ; & » il n'appartient qu'à un Philosophe ou » à un Pédant, ce qui est synonyme, » de sçavoir l'orthographe. » Là-dessus la conversation s'échauffa : & tout le monde convint que, quelquefois, ce qu'on appellait un Philosophe, n'était souvent qu'un Pédant; mais que, dans la société civile, il y en avait beaucoup qui l'étaient, sans s'en douter.

Un homme qui n'a jamais vécu que dans la poussière des bibliothèques, qui pâlit sur les livres, est sans doute un Pédant ; mais tous ceux qui, mis hors de leur profession, sont incapables de raisonner sur quoi que ce soit, ne sont-ils pas aussi des pédans ?

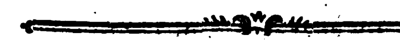
Un homme connaît exactement la ville ; il n'ignore aucune des sottises qui se passent dans tous les spectacles ; il a toujours en poche une liste exacte de toutes les beautés à la mode ; il sçait toutes leurs intrigues les plus secrettes, & leurs débauches les plus rafinées; cet homme tient un bordereau où sont déposés les noms des principaux favoris de la Cour, leurs bons-mots, & jusques à leurs pensées ; il peut vous rendre, avec certitude, les incidens, les tours & les revers survenus dans une brillante partie de wisch : mais,

après avoir poussé jusques-là son rôle, il se trouve à sec, & n'a plus rien à dire. Cet homme est un Pédant.

Ce Militaire, dans toutes les compagnies, ne parle pendant toute l'année que de former des camps, d'assiéger des villes, de faire des logemens, de donner des batailles. Tout ce qu'il dit sent la poudre à canon; si vous lui ôtez son artillerie, vous lui fermez la bouche. C'est un Pédant. Ce Magistrat, qui pose toujours des cas, récite tous les plaidoyers qui se font dans la salle de Westminster, chicane sur les choses les plus indifférentes de la vie, & ne convient de quoique ce soit, non pas même de la distance d'un lieu à un autre; ou de la vérité la plus triviale, qu'à force de preuves & d'argumens, est aussi un Pédant décidé.

Le Nouvelliste, enfoncé dans les nouvelles jusqu'au cou, & abîmé, pour ainsi dire, dans les tortueux replis de la politique, est un homme admirable, si vous lui parlez des Russes, de la Pologne & de la Corse; mais, tirez-le de la Gazette, il devient muet. C'est un Pédant. En un mot, le Courtisan, le Soldat, le Juge, qui ne font que cela, doivent être placés dans la cathégorie des Pédans. Le moins ridi-

cule de tous est l'homme de Lettres. Il a l'esprit cultivé, la tête pleine d'idées confuses, s'il n'a que de l'esprit; saines, s'il a du bon sens. Le voyageur est, de tous les Pédans, sans doute le plus insupportable, sur-tout s'il est effronté & menteur; mais celui avec lequel il n'est pas possible de vivre une minute, est le Pédant hérissé de grec & de latin.



CARACTÈRE DE VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM;

D'après Pope & Dryden.

DANS la plus méchante chambre d'une très-méchante hôtellerie, à demi-tapissée d'une natte en lambeaux, dont le plancher est de plâtre, & les murailles sont de boue & de fumier; qui n'a pour tout meuble qu'un méchant lit, auquel pendent le Saint-George & la Jarretière; dont les rideaux, attachés avec un mauvais cordon, ne furent jamais destinés à être tirés; & où le rouge & le jaune, combattant en malpropreté, ne permettent pas d'en décider la couleur; sur un mauvais matelas, où

il y eut autrefois de la laine, à présent rembourré de paille, gît le grand Villiers. Hélas! qu'il est différent de ce grand Villiers, l'ame & la vie du plaisir, de l'enjouement & du caprice! si galant & si agréable dans sa superbe alcove de Cliveden *, le séjour de la tendre Shrewsbury ** & de l'Amour; non moins gai & non moins plaisant dans le Conseil, au milieu d'un cercle de Politiques singes & bouffons, & de leur Roi joyeux & badin. De cet amas de beaux-esprits qui fourmillait autour de lui, il ne lui en reste aucun qu'il puisse flatter; & il ne lui reste, ce qu'il prisait encore plus, aucun fou dont il puisse se moquer. Là ce Seigneur, autrefois maître de richesses immenses, meurt vainqueur de sa santé, de son bien, de l'affection de ses amis, & de sa réputation.

C'est ainsi que Pope peint George

* Cliveden est une maison charmante, située sur les bords de la Tamise.

** La Comtesse de Shrewsbury, femme très-belle & encore plus galante, qui eut plus d'une intrigue. On a prétendu que le Comte son mari se battit en duel contre le Duc de Buckingham, & que la Comtesse, déguisée en Page, tenait les chevaux du Duc pendant le combat.

Villers, ou Villiers, Duc de Buckingham, fils du Duc du même nom, qui fut assassiné à Portsmouth. Ce Seigneur, plus fameux encore par ses vices que par ses infortunes, qui avait joui de près de cinq cents mille livres de rente, & possédé plusieurs des premières Charges du Royaume, mourut en 1687, dans une auberge de la province d'Yorck, dans un état misérable. Il avait été pendant quelque tems favori de Charles II.

Le Poëte Dryden, dans une Pièce de théâtre intitulée, *Absalon & Achitophel*, le peint ainsi sous le nom de *Zimzy*.

Homme si varié, qu'il était moins un seul homme, qu'un abrégé compliqué de tout le genre humain. Opiniâtre dans ses opinions, & donnant toujours dans le travers; étant tout par saillies, mais ne se soutenant en rien. Dans l'espace d'un mois, Chymiste, Musicien, homme d'Etat & bouffon: puis se livrant tout aux femmes, à la Peinture, à la Poésie, à mille extravagances, qui s'évanouissaient par la réfléxion. Heureux dans ses folies, qui lui fournissaient à toute heure de nouveaux souhaits à former, de nouveaux plaisirs à goûter. Louer ou railler était

le passe-tems de sa vie, & toujours dans les extrêmes, preuve de son jugement. Si complaisant, ou si emporté, que tout homme était avec lui un ange, ou un diable. Personne ne posséda mieux l'art de dissiper des richesses immenses, prodiguant des récompenses à tout, hormis au mérite. Ruiné par des sots, qu'il ne reconnut que trop tard, s'en faisant un jeu, & eux le faisant leur dupe. Enfin, s'étant banni de la Cour par ses plaisanteries, il voulut rétablir son crédit en formant des partis dans l'Etat; mais il n'en put jamais devenir le chef..... Sans autre ressource qu'une volonté impuissante, il ne renonça point aux factions; mais les factieux l'abandonnèrent.

Lorsque deux grands hommes sont du même sentiment sur le caractère d'un personnage fameux, on doit être persuadé qu'ils ont bien vu. Il serait heureux d'avoir souvent de semblables portraits à rapprocher; nous connaîtrions bien mieux ces célèbres Ministres, ces renommés Capitaines, qui ont bouleversé leur pays, en agitant l'Europe.



CONVERSATION ENTRE UN MILITAIRE ANGLAIS ET UN QUAKER.

UN Officier, envoyé pour faire des recrûes dans la province, se trouva un jour dans un coche, en compagnie d'une veuve, de sa fille, & d'un Quaker. La veuve, pour lier la conversation, demanda au Capitaine quel avait été le succès de ses recrûes. Le Militaire répondit d'un air dégagé, qu'il croyait sans doute très-agréable : « Miss, j'ai » été bien malheureux ; j'ai perdu une » partie de mes soldats par la déser- » tion : mais je renoncerais de bon cœur » à la guerre, pour me mettre à votre » service, ou à celui de votre jolie » fille. Je suis bon soldat, & la fran- » chise est mon caractère. Vous me » voyez jeune, robuste & impudent : » prenez-moi pour vous, belle veuve, » ou donnez-moi à votre fille. Vous » pouvez disposer de moi comme il vous » plaira, je suis un soldat de fortune. » Ah ! ah ! ah ! Allons, Mesdames, » déterminez-vous ; nous célébrerons » les noces à la première ville. Nous » éveillerons ce dormeur, qui est près

» de vous, pour servir de père à l'époux ;
» & ce matois, (en frappant un coup
» sur le genou du Quaker) qui, n'en
» doutez pas, belle veuve, entend aussi
» bien que vous & moi ce que c'est,
» servira de père à l'épouse. » Le Quaker, qui ne manquoit pas de vivacité, lui répondit : « Mon ami, je prends en
» bonne part l'honneur que tu me fais,
» de me donner l'autorité de père sur
» cette jolie & vertueuse fille, & je te
» puis bien assurer que, si elle est à ma
» disposition, tu ne l'auras jamais. Ton
» badinage sent un peu trop la folie,
» & la caisse de ton Régiment, qui
» résonne parce qu'elle est vuide, nous
» en fournit un bon emblême. Sans
» mentir, les discours que tu nous as
» tenus jusqu'ici ne sont pas une marque
» de plénitude. Mon ami, mon ami,
» nous avons loué ce coche ensemble
» pour nous conduire à la grande ville,
» & nous ne sçaurions aller aucune autre
» part. Si tu veux persister à dire des
» sottises, il faudra que cette illustre
» mère les entende, aussi-bien que
» nous, puisqu'il n'est pas en notre
» pouvoir de l'empêcher : mais, si tu
» avais du bon sens, tu ne prendrais
» pas avantage de ta mine guerriere
» pour nous intimider, nous qui som-
» mes

» mes des enfans de paix. Tu es un
» soldat, à ce que tu dis; fais donc
» quartier à des Gens qui ne sont pas
» en état de se défendre. Pourquoi as-
» tu regardé d'un œil effronté cet hon-
» nête homme qui voulait s'endormir?
» Il ne disait mot: & comment sçais-tu
» s'il approuvera que tu disposes ainsi
» de lui? Si tu lâches des paroles in-
» décentes en présence de cette jeune &
» vertueuse fille, c'est un outrage que
» tu fais à une personne qui ne sçau-
» rait l'éviter; & si tu nous forces à les
» entendre, parce que nous sommes
» enclavés dans la même voiture pu-
» blique, c'est une espèce de guet-à-
» pens commis sur le grand-chemin «.
Cette apostrophe censée tempéra un peu la fougue du Militaire ». De bonne
» foi, mon ami, lui dit-il, je te remer-
» cie. J'aurais poussé ma pointe un peu
» loin, si tu ne m'avais pas fait cette répri-
» mande. Va, je m'apperçois que tu es
» un vieux routier qui en sçait long:
» tu peux compter que je serai discret
» pendant tout le reste du voyage. Ainsi,
» Mesdames, vous ne trouverez pas
» mauvais que je renonce à mes grands
» airs «. La suite de la route se passa fort tranquillement; & lorsqu'on fut prêt de se séparer, le Quaker adressa

ce peu de mots à l'Officier : » Nous
» allons nous séparer bientôt, & peut-
» être n'aurons-nous plus l'occasion de
» nous revoir. Prends l'avis d'un homme
» franc & sincère, quelque mal habillé
» qu'il te paraisse : les modes & les
» habits ne sont que des bagatelles à
» l'égard de l'homme réel : ainsi ne
» crois pas que ton juste-au-corps rouge
» te rende plus terrible, ni que le mien,
» tout uni, me rende plus méprisable ;
» lorsque deux hommes, tels que toi
» & moi, se rencontrent, avec la bien-
» veillance que nous devons avoir les
» uns pour les autres ; tu devrais te
» réjouir de voir mon humeur douce &
» paisible, & moi je devrais être
» bien-aise de voir ta force & ta bra-
» voure, qui te mettent en état de me
» protéger «.



EXERCICE DE L'EVENTAIL.

Dans le tems que M. Addisson travaillait au Spectateur, il reçut la lettre suivante, au sujet de l'exercice de l'Eventail. Cette matière nous a paru trop importante, pour l'exclure de notre Recueil.

MONSIEUR,

LES femmes font quelquefois plus
» de prouesses avec leurs Eventails,
» que les hommes avec leurs épées :
» afin donc qu'elles sachent bien ma-
» nier cette arme, j'ai établi une Aca-
» démie, pour y dresser les jeunes De-
» moiselles dans l'exercice de l'Even-
» tail, suivant les airs & les mouve-
» mens qui sont aujourd'hui le plus à
» la mode, & qui se pratiquent à la
» Cour. Les Dames qui portent les
» Eventails sous moi, sont rangées en
» bataille deux fois le jour dans ma
» grande salle, où je les instruis à
» manier leurs armes, & à faire l'é-

» xercice par le moyen de ces comman-
» demens:

Prenez vos Eventails,

Déferlez vos Eventails,

Déchargez vos Eventails,

Mettez bas vos Eventails,

Reprenez vos Eventails,

Agitez vos Eventails.

» Par l'exacte observation de ce petit
» nombre de commandemens simples,
» une femme d'un esprit médiocre, qui
» s'appliquera avec quelque soin à cet
» exercice pendant six mois, pourra
» donner à son Eventail toutes les gra-
» ces & les beaux airs dont cette pe-
» tite machine à la mode peut-être
» capable.

» Mais afin que mes Lecteurs puis-
» sent se former une idée juste de cet
» exercice, qu'il me soit permis de
» l'expliquer ici dans toutes ses parties.
» Lorsque mon régiment de filles ou
» de femmes est rangé en bataille, &
» que chacune a son arme à la main,
» aussitôt que je leur adresse le comman-
» dement de *préparer leurs Eventails*,

» chacune secoue le sien contre moi avec
» un souris, en donne un coup sur l'é-
» paule de celle qui est à sa droite,
» touche ses lèvres du bout de son Even-
» tail, laisse tomber ses armes d'un
» air négligé, & se tient prête à rece-
» voir un autre commandement. Tout
» ceci s'exécute avec l'Eventail fermé,
» & l'on n'y emploie d'ordinaire qu'une
» semaine pour le bien apprendre.

» Le second mouvement est celui par
» lequel chacune *déferle son Eventail*;
» où l'on observe plusieurs petites vibra-
» tions, des ouvertures qui se font par
» degrés, de propos délibéré, avec nom-
» bre de séparations volontaires, causées
» dans l'Eventail même, & qui ne s'ap-
» prennent guères que dans l'espace d'un
» mois. Cette partie de l'exercice est
» plus agréable qu'aucune autre aux
» spectateurs, en ce qu'elle découvre
» tout d'un coup un nombre infini de
» petits amours, de guirlandes, d'au-
» tels, d'oiseaux, d'arc-en-ciels, &
» d'autres jolies figures qui se déploient
» à sa vue, pendant que chaque per-
» sonne du régiment a un tableau à la
» main.

» Lorsque je donne le Commande-
» ment, *Déchargez vos Eventails*, elles
» font un claquement général, qu'on

» peut entendre de fort loin, si le vent
» est favorable. C'est une des parties les
» plus difficiles de l'exercice; mais j'ai
» plusieurs Dames sous moi, qui, dès
» leur entrée à mon école, ne sçavaient
» pas lâcher un coup d'Eventail qu'on
» pût entendre d'un bout de la chambre
» à l'autre; & qui peuvent décharger au-
» jourd'hui leurs Eventails d'une telle
» manière, qu'elles font autant de bruit
» qu'un pistolet de poche. Afin même
» que les jeunes Dames ne lâchent pas
» mal à-propos leur coup d'Eventail,
» ni dans les lieux où il n'est pas de la
» bienséance, je leur montre à quel su-
» jet ce bruit peut être de saison. D'ail-
» leurs j'ai imaginé une espèce d'Even-
» tail, avec lequel une jeune fille de
» seize ans, par le moyen d'un peu
» d'air qui est enfermé sous un des
» plus larges bâtons, peut faire autant
» de bruit qu'une femme de cinquante
» ans, avec un Eventail ordinaire.

» Après que les Eventails sont ainsi
» déchargés, le commandement qui
» vient ensuite, est, *mettez bas vos Even-*
» *tails*. J'enseigne ici aux Dames à
» quitter leurs Eventails de bonne gra-
» ce, lorsqu'elles s'en débarrassent pour
» prendre un jeu de cartes, rajuster un
» favori, remettre une épingle qui se

» détachait, ou s'appliquer à quelqu'au-
» tre chose de cette importance. Comme
» il ne s'agit à cette occasion que de
» jetter un Eventail d'une manière
» polie, sur une longue table qui est
» destinée à cet usage, on peut ap-
» prendre cette partie de l'exercice en
» deux jours, aussi bien que si on y em-
» ployait une année.

» Mon régiment féminin n'est pas
» plutôt désarmé, que je les oblige de
» faire quelques rondes autour de la
» chambre ; & d'abord que je leur crie,
» *Reprenez vos Eventails*, à l'exemple
» des Dames qui regardent leur montre
» après une longue visite, elles courent
» en foule à leurs armes, les prennent
» à la hâte, & chacune se remet à sa
» place du mieux qu'elle peut. Cette
» partie de l'exercice n'est pas difficile,
» pourvu qu'une femme y applique
» bien son esprit.

» *L'agitation de l'Eventail* est la der-
» nière partie & le chef-d'œuvre de
» tout l'exercice ; mais si une femme
» emploie bien son temps, elle peut y
» être habile dans l'espace de trois mois.
» Je ne l'enseigne que durant les jours
» caniculaires, & les grandes chaleurs
» de l'été ; parce que je n'ai pas plutôt
» dit, *Agitez vos Eventails*, que l'air

» est rempli d'agréables zéphirs qui
» rafraîchissent beaucoup, & qui, en
» toute autre saison de l'année, pour-
» raient être dangereux pour les Dames
» d'une constitution délicate.

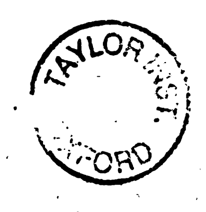
» Il y a une variété infinie de mou-
» vemens à observer dans l'*agitation*
» *de l'Eventail*. Il y a l'agitation fâchée,
» l'agitation modeste, l'agitation con-
» fuse, l'agitation enjouée, & l'agi-
» tation amoureuse. En un mot, à peine
» y a-t-il aucune émotion dans l'es-
» prit, qui n'excite une agitation con-
» venable dans l'Eventail; de sorte que
» je n'ai pas plutôt vu celui d'une Dame
» disciplinée, que je connais d'abord si
» elle est de bonne humeur, si elle fait
» la mine, ou si elle rougit. J'ai vu
» quelquefois un Eventail si chagrin,
» qu'il y aurait eu du danger pour
» l'amant qui l'avait irrité, de se trouver
» à la portée du vent qu'il excitait;
» d'autrefois je l'ai vu si languissant,
» que j'ai été ravi, pour l'amour de la
» Dame, que l'amant s'en trouvât assez
» éloigné. Il est presque inutile d'ajoûter
» ici qu'un Eventail est, ou prude, ou
» coquet, suivant le naturel de la per-
» sonne qui le porte. Vous sçaurez enfin
» qu'après de longues observations, j'ai
» composé, en faveur de mes Ecolières,

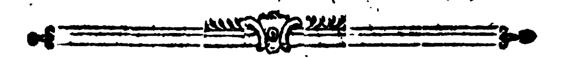
» un petit traité qui a pour titre : *Les*
» *Passions de l'Eventail*, & je vous le
» communiquerai, si vous croyez qu'il
» puisse être de quelque usage au
» Public. Du reste, je ferai jeudi pro-
» chain une revue générale, où vous
» serez le très-bien-venu, s'il vous plaît
» de l'honorer de votre présence.

» Je suis, &c.

P. S. » J'enseigne aux jeunes Mes-
» sieurs l'art de faire la cour à un Even-
» tail ; &, pour éviter la dépense, j'ai
» nombre de petits Eventails simples,
» qui sont destinés à cet usage ».







TREIZIEME NUIT.

ANECDOTE SUR LE DOCTEUR SWIFT.

Le fameux Docteur Jonathan Swift, Doyen de Saint-Patrice, malgré la grande gaieté répandue dans la plûpart de ses Ouvrages, a toujours passé pour un caractère triste, singulier & bisarre. On le croyait ainsi fait ; & ceux qui se sont mêlés d'écrire sa vie l'ont représenté de la sorte. Tous se sont trompés : Swift était né pour la joie ; une passion malheureuse le plongea dans la tristesse.

On sçait que le Chevalier Temple donna le jour à Swift. Il fut élevé dans la maison de son père, où il vit pour la première fois la belle Stella : cette jeune personne y vivait avec sa mère, sous le nom de Miss Johnson. Swift ignorait que cette Dame fût depuis plusieurs années la maitresse du Cheva-

lier Temple. Elle se disait veuve d'un Négociant, qui, après avoir essuyé des malheurs en Angleterre, était passé en Hollande, où il avait fini sa carrière. Miss Esther, ou Stella, avait quatorze ans, une figure charmante, & l'esprit cultivé. Elle fut confiée au Docteur Swift, qui la conduisit à Dublin, de l'aveu du Chevalier & de Madame Johnson, pour perfectionner son éducation & ses talens. Toute la philosophie du Doyen échoua devant les charmes de sa belle Ecolière. Il l'aima, il en fut aimé; & l'on prétend même, mais sans preuves, qu'il l'épousa en 1716. Tandis que ces deux Amans, charmés l'un de l'autre, vivaient dans la plus grande intimité, Swift reçoit une lettre; & dès cet instant, son caractère devient sombre, son humeur inquiette, & sa conduite bisarre. Il n'est plus tendre & galant auprès de Stella; il paraît triste, abattu, & quelquefois agité jusqu'à la fureur. Stella tombe elle-même dans la plus profonde mélancolie. Un mot dévoilera cette énigme : Swift était frère de Stella. Il l'avait ignoré jusqu'alors. L'un & l'autre étaient enfans du Chevalier Temple; ils l'apprirent trop tard. Voilà la cause des caprices apparens du Doyen de Dublin, de sa con-

duite avec Stella, de ses inégalités, de ses transports & de ses folies On le voit dans ses lettres; il se plaint, s'appaise, gémit, s'en prend au ciel, maudit son sort & tout le genre humain; fait d'inutiles efforts pour changer sa tendresse en amour platonique, & la violence de sa passion, en amitié fraternelle. Tantôt il écrit à Stella sur le ton d'un ami, d'un amant; tantôt sur celui d'un protecteur, d'un frère, d'un époux.

Quelques ennemis de Swift ont cru que ses bisarreries n'avaient été occasionnées, que par l'avénement de la Maison de Hannover au trône d'Angleterre, qui ruinait ses plus flatteuses espérances. Cette circonstance a pu y contribuer; mais la nécessité de renoncer à sa chère Stella, fut pour lui mille fois plus sensible, que la douleur de ne pouvoir plus espérer d'avancement.

PROCESSION DE LA CITÉ.

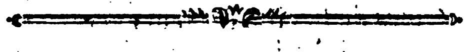
HENRI VIII, l'année d'après son couronnement, se déguisa en Yeoman de sa Garde, pour voir la marche de la soldatesque de la Cité, qui, de tems immémorial, faisait une espèce

de procession pompeuse par toute la ville, la veille des fêtes de saint Jean-Baptiste & de saint Pierre & saint Paul. Il y fut la veille de saint-Jean ; & elle lui parut si belle, qu'il y retourna la veille de saint-Pierre, avec la Reine & toute sa Cour.

La marche commença par la bande des Musiciens de la ville, suivis des Officiers du Lord-Maire, tous en livrées de deux couleurs. Ensuite venait le Porte-épée, à cheval, richement vêtu, & précédant le Lord-Maire monté sur un superbe cheval, & suivi d'un Heyduc, de deux Pages à cheval, de trois chars de triomphe, de Danseurs Moresques & de Valets-de-pied. Les Shériffs marchaient après, précédés de leurs Officiers, & suivis aussi de leurs Heyducs, Pages, Danseurs & chars de triomphe. On voyait après une grande troupe de Lanciers, bien armés & bien montés ; un grand nombre de Carabiniers, vêtus de blanc, & portant les armes de la ville sur leurs vêtemens ; un corps d'Archers, avec leurs arcs bandés, & leurs flèches à leurs ceintures ; quantité de Piquiers, en casque & cuirasse ; plusieurs Hallebardiers armés de pied en cap ; & enfin, un grand nombre d'autres gens de la même

espèce. Tout ce corps de troupes consistait, à-peu-près, en deux mille hommes. Chaque troupe était séparée par un certain nombre de Musiciens, auxquels correspondaient toujours des Tambours en nombre égal, placés à certaine distance. Comme cette procession se faisait la nuit, elle était éclairée par neuf cents quarante fanaux, ou lanternes, qu'on portait au haut de perches. La ville en payait deux cents; les Compagnies, cinq cents; & les Connétables, deux cents quarante. Tout le long de la marche, toutes les maisons étaient ornées de verdure & de guirlandes de fleurs, avec des illuminations.

Cette procession, qui se répétait deux fois l'année, prouve la passion des Anglais de ce tems pour la pompe & pour les Spectacles, & montre encore que la ville était déja gardée par une garnison, qui était entretenue aux dépens des Citoyens.



LES EPINGLES DE MADAME.

L'USAGE en Angleterre est de stipuler, dans un contrat de mariage, certaine somme annuelle pour les épingles

de Madame. Un pauvre époux de Londres fit, à ce sujet, insérer la lettre suivante dans les Papiers publics.

« J'ai passé ma grande année climatérique, & je suis d'un naturel assez » doux. Il y a environ douze ans que » je me mariai, pour mes péchés, à » une jeune femme d'une bonne famille; » mais qui est d'un esprit si fier & si » hautain, que je ne pus l'amener à » vivre de concert avec moi, jusqu'à » ce que je lui eusse accordé de certaines » choses, par un traité solemnel de » plus longue durée que celui de la » grande alliance. Entre les divers » articles qui le composent, il y fut » stipulé qu'elle aurait quatre cens livres » sterling par an pour ses épingles, » que je m'obligeai de payer de trois » en trois mois à une de ses amies, qui » lui servit de plénipotentiaire dans » cette négociation. Je me suis toujours » acquitté de mon engagement avec » beaucoup d'exactitude. Vous sçaurez, » d'ailleurs, que mon épouse a eu » divers enfans depuis notre mariage; » & que, s'il en faut croire le rapport » de malicieux voisins, ses épingles » n'ont pas peu contribué à les mettre » au monde. L'entretien de ces enfans, » qui, contre mon attente, viennent

» toutes les années, me réduit si à
» l'étroit, que j'ai prié leur mère de
» vouloir me décharger du paiement
» de ses épingles, dont le prix accu-
» mulé pourrait aider à établir sa
» famille. A l'ouïe de cette proposi-
» tion, son noble sang bouillonne, &
» fermente dans ses veines à un tel
» point, que, sur ce qu'elle m'a trouvé
» un peu lent à payer son dernier quar-
» tier, elle me menace tous les jours
» de me faire arrêter, & pousse même
» jusqu'à dire que, si je ne lui rends pas
» justice, je mourrai en prison. Elle
» ajoûte à ceçi, lorsque la fureur lui
» permet de s'énoncer avec quelque
» calme, qu'elle a diverses dettes de jeu
» qu'il faut payer au plutôt, & qu'elle
» ne saurait perdre son argent d'un
» air convenable à une femme de sa
» sorte, si elle me fait aucun rabais sur
» cet article. Je me flatte que vous
» prendrez la peine de m'informer si
» nos ancêtres ont jamais donné un
» pareil exemple; ou si l'on trouve
» quelque mention des épingles dans
» Grotius, Pufendorff, ou autres fameux
» Jurisconsultes.
» Je suis, &c.

JOSIAS DUPÉ.

Rien

Rien ne me paraît plus singulier que l'article des épingles dans un contrat de mariage; & qui est plus ou moins enflé, à proportion que le mari est plus ou moins avancé en âge, ou que la Dame est de plus grande qualité. La femme de Dupé devait employer par an huit millions six cents quarante mille épingles neuves. On sçait bien que par le terme d'épingles les Dames Anglaises entendent certaines commodités; mais j'aurais desiré qu'elles y eussent substitué le mot aiguille; les bons esprits les auraient soupçonnées plus laborieuses, moins coquettes qu'elles ne le sont.

Un Anglais, qui se proposait de se marier, destina cent arpens de ses terres pour acheter un beau diamant à sa nouvelle épouse, cinquante de ses plus hauts chênes pour sa coëffure, une mine de charbon pour son linge, les revenus d'un moulin pour ses éventails, & la toison de cent brebis pour ses jupes de dessous: voilà de magnifiques épingles. Si la mode continue, il ne serait pas mal-à-propos que chaque gentilhomme réservât particulièrement une bonne métairie pour *les épingles de Madame.*

LA MOLLESSE ET L'AVARICE,

ALLÉGORIE,

Tirée des Œuvres d'Addisson.

IL est certain que les métiers, les professions, & les divers moyens qui forment les liens de la société chez les hommes, tirent leur origine, ou de l'amour du plaisir, ou de la crainte de la misère. Sitôt que ces passions raisonnables sont poussées à l'extrême, elles dégénèrent l'une en mollesse, & l'autre en avarice. Supposons un Etat formidable par ses conquêtes, inébranlable par ses succès, &, par ses forces acquises, à l'abri des efforts de ses voisins ; cet Etat languira bien-tôt nonchalamment dans les plaisirs de la mollesse ; la dépense où ces plaisirs engagent, ouvrira la porte à l'avidité & à la corruption ; & l'avarice & la mollesse deviennent tout à la fois un principe compliqué du mouvement que se donnent ceux qui ne cherchent que l'aise, la magnificence & le plaisir. C'est d'après cette idée, qu'Addisson a bâti l'Allégorie suivante.

» Il y avait deux Puissances tyran-
» niques engagées dans une guerre con-
» tinuelle l'une avec l'autre. Le nom
» de la première était la Mollesse, &
» celui de la seconde l'Avarice. Leurs
» vues ne se bornaient pas à moins qu'à
» exercer un empire absolu sur les hom-
» mes. La Mollesse avait sous elle di-
» vers Généraux, tels que le Plaisir,
» l'Enjouement, la Pompe & la Mode,
» qui lui rendaient de grands services.
» L'Avarice ne manquait pas non plus
» de bons Officiers, tels que la Faim,
» l'Industrie, le Souci & la Vigilance.
» Elle avait d'ailleurs sans cesse à ses
» côtés une conseillère privée, qui lui
» soufflait toujours quelque chose à l'o-
» reille, & qui se nommait la Pauvreté,
» dont elle suivait presque aveuglé-
» ment tous les avis. La Mollesse, son
» antagoniste, était aussi gouvernée
» par l'Abondance, sa principale con-
» seillère & directrice en chef, qui
» réglait toutes ses démarches, & ne
» la perdait jamais de vue. Pendant que
» ces deux Puissantes rivales disputaient
» ainsi de l'Empire, leurs succès étaient
» à-peu-près égaux. Si la Mollesse ga-
» gnait un cœur, l'Avarice en possé-
» dait un autre. Si un chef de famille
» se rangeait sous les enseignes de

» l'Avarice, son fils prenait le parti de
» la Mollesse : le mari & la femme se
» contrecarraient souvent là-dessus.
» Que dis-je ? la même personne sui-
» vait un parti dans la fleur de son âge,
» & se déclarait pour l'autre vers la fin
» de ses jours. Il est vrai que les hom-
» mes raisonnables observaient une exac-
» te neutralité, mais ils étaient en petit
» nombre. Enfin, ces deux Puissances
» lassées de la guerre, convinrent d'une
» entrevue, où les deux conseillères
» ne seraient point admises. On ajoûte
» que la Mollesse entama la négociation ;
» & qu'après avoir représenté le danger
» où elles étaient de ne finir jamais
» cette guerre, elle dit à son ennemie,
» avec cette franchise de cœur qui lui
» est si naturelle, qu'elle ne doutait pas
» qu'elles ne fussent très-bonnes amies,
» sans les avis de la Pauvreté, cette
» pernicieuse conseillère, qui abusait
» de son crédit auprès de sa personne,
» & qui la remplissait de craintes chi-
» mériques & de préjugés ridicules.
» L'Avarice répliqua là-dessus, que
» l'Abondance était une conseillère beau-
» coup plus à craindre que la Pauvreté,
» parce qu'elle suggérait toujours de
» nouveaux plaisirs, qu'elle excluait
» toutes sortes de précautions contre la

» Misère, & qu'elle renversait ainsi les
» principes sur lesquels le gouverne-
» ment était fondé. Après un long dé-
» bat, il fut convenu que chacune d'el-
» les renverrait d'abord sa conseillère;
» tous les autres articles furent bientôt
» réglés : en sorte qu'elles résolurent de
» vivre à l'avenir en bonnes amies &
» alliées, & de partager entr'elles tou-
» tes les conquêtes qui se feraient de
» l'un ou de l'autre côté. C'est pour cela
» que nous voyons aujourd'hui la Mol-
» lesse & l'Avarice occuper le même
» cœur, & le maîtriser tour-à-tour. J'a-
» joûterai seulement que, depuis la ré-
» jection des deux conseillères, l'Avari-
» ce fournit aux besoins de la Mollesse,
» au lieu de l'Abondance; & que la Mol-
» lesse excite l'Avarice, au lieu de la
» Pauvreté «.



Jusqu'ou peut aller la liberté Anglaise.

Le Lord Molesworth, qui avait été Ministre d'Angleterre à la Cour de Coppenhague, fit imprimer sur la fin du dernier siècle un ouvrage estimé, sur le gouvernement de Danemarck, inti-

tulé : *Account of Denmarck*. Il s'y trouve des traits vifs sur l'administration arbitraire de ce Royaume. L'Auteur y parle avec cet air de franchise & ce ton de liberté qui caractérisent une plume Anglaise. Le Roi de Danemarck qui régnait alors, se trouva très-offensé de quelques réflexions hardies de ce livre, & ordonna à son Ministre d'en faire des plaintes amères au Roi Guillaume III. » Que voulez-vous » que je fasse, dit Guillaume? Sire, » répondit le Ministre Danois, si vous » vous plaigniez au Roi mon Maître » d'une semblable offense, il vous en- » verrait la tête de l'Ecrivain. C'est » ce que je ne puis pas faire, répliqua » le Roi; mais, si vous le desirez, l'Au- » teur mettra ce que vous venez de me » dire, dans la seconde édition de son » ouvrage «.



SINGULIER TALENT D'UN NOMMÉ PEARCE.

DANIEL PEARCE, mort à Salisbury, il n'y a pas long-tems, s'est rendu célèbre en Angleterre, sous le nom de Dowdi, par un talent fort dangereux &

très-bisarre. Cet homme avait la manie de contrefaire le fou furieux : il prenait des vêtemens déchirés, & se teignait le visage de sang. Ensuite avec un son de voix effrayant, qu'à son gré il sçavait augmenter ou diminuer; il inspirait la frayeur, au point de faire trembler les plus hardis, & de les obliger à fuir. Sitôt qu'il paraissait, on se jettait par les fenêtres, on grimpait dans les cheminées ; & pour se soustraire à sa rage supposée, on se sauvait jusques sur les toits. Tel est l'abus de la liberté Anglaise, que jamais on ne troubla cet homme dans ses dangereux amusemens. Pour se former une idée de Daniel Pearce, il ne faut que lire le portrait qu'en fait Fielding dans son roman de Tome-Jones. » Lorsque deux étran-
» gers, dit-il, vuident une bouteille
» dans une taverne de Salisbury, si le
» grand Dowdi, qui joue le rôle d'un
» fou aussi bien que ceux qui l'emploient
» jouent le rôle d'un sot, vient à traî-
» ner ses chaînes, & à faire entendre
» le long de la galerie des heurlemens
» épouvantables, nos étrangers effrayés
» tressaillent d'horreur à ces horribles
» sons; ils cherchent un lieu pour se
» mettre à l'abri du danger qui s'ap-
» proche; & si les barreaux des fenê-

« tres ne leur fermaient le passage, ils
» courraient risque de se rompre le cou,
» pour se dérober à la fureur menaçante
» du prétendu insensé qui les poursuit.
» Ainsi tremblait la pauvre Sophie, &c «.
Cet homme extraordinaire était cependant d'un caractère fort doux, il aimait la paix. Souvent après avoir dépouillé ses lambeaux, il venait offrir ses services aux personnes qu'il avait effrayées, pour courir après le coquin qui leur avait joué ce tour, & le faire renfermer.

LETTRE D'UN MINISTRE ANGLAIS, A LA DAME AUTEUR DU MAGASIN DES DAMES.

« COMME vous êtes constituée l'avocate du beau sexe, permettez-moi de
» vous adresser l'histoire très-réelle de
» la plus malheureuse créature que j'aie
» connue. Elle était venue dans ma
» paroisse pour y cacher ses malheurs,
» & je lui ai donné tous les secours
» temporels & spirituels qui ont dépendu
» de moi. Le récit de cette aventure
» peut être utile à la partie la plus fri-
» vole de votre sexe; je vous prie de

» l'insérer dans votre Journal. Je rap-
» porterai la propre confession de l'in-
» fortunée qui en est l'objet ».

» Je suis, &c ».

SAMUEL EXON.

HISTOIRE DE MISS SARAH M***.

Comme vous êtes Ecclésiastique, je ne vous cacherai rien ; & je vais dévoiler mon triste cœur à vos yeux. Quoique vous me voyez dénuée d'amis, de vêtement & de pain, desséchée par la maladie, & flétrie par la misère & la douleur, il fut un temps où j'étais recherchée, caressée, où je portais la gaieté par-tout où j'allais. Mon père avait une fortune considérable, & il avait, avec moi, cinq autres filles. L'éducation qu'il nous donna était conforme à son état, & nous fumes instruites dans tous les arts qui peuvent séduire le cœur & flatter les sens. On nous apprit avec soin la musique & la danse, & l'on n'oublia, ni le dessin, ni la langue française. On nous disait à toutes que nous étions belles, & on nous vantait nos charmes bien au-dessus de ce qu'ils valaient. Mais tandis qu'on cultivait en nous ce qui pouvait contribuer au bon-

heur des autres, on négligeait entièrement ce qui pouvait servir au nôtre propre. Notre ame resta sans culture; le rire tint lieu d'esprit, & le ridicule fut substitué à la raison. Nous méprisions tout ce à quoi nous n'étions pas accoutumées, & tout ce qui était sérieux nous donnait de l'humeur. Nos parens, qui nous idolâtraient, sans s'appercevoir de nos défauts, étaient enchantés de nous & d'eux-mêmes.

Mes deux sœurs aînées furent bientôt mariées, à deux hommes aussi mal élevés qu'elles; & elles jouissent à présent de tout le contentement que peuvent goûter des ames sans culture : mais, pour moi, j'étais née pour être malheureuse. Un jeune Gentilhomme du voisinage m'adressa ses vœux : je comparai son mérite avec celui des autres prétendans qui me faisaient leur cour, & je le trouvai beaucoup plus aimable que les autres. Je commençai à croire que j'avais de l'amour pour lui, & je finis par en prendre. Si j'avais été maîtresse de moi, je n'aurais pas hésité à m'unir à lui; mais il fallait consulter un père, & ce père m'avait destinée à un Gentillâtre de campagne, dont le seul mérite était une grande fortune & un siége au Parlement. Je refusai ce

parti avec obſtination, & j'inſiſtai à vouloir un mari de mon goût. Mon père, qui m'aimait, tomba dans une profonde mélancolie; &, quelque tems après, on le trouva mort dans ſon lit d'un coup de piſtolet qu'il s'était tiré lui-même. Imaginez quelle fut ma ſituation. Ce malheur affreux fut imputé, par ma famille, à ma déſobéiſſance. J'aurais bien deſiré alors avoir été plus docile à la volonté de mon père; mais il était trop tard, & je n'eus plus de conſolation à eſpérer, que de celui que je regardais déja comme mon mari. Mais la colère de mon père s'étendit juſqu'après ſa mort; car il m'avait déshéritée par ſon teſtament, & je me trouvai ſans fortune & ſans reſſources.

Le monde ſe préſenta alors à moi ſous un autre point de vûe, & je commençai à m'appercevoir combien peu on appréciait mon mérite intrinſèque. Je me conſolais dans la tendreſſe de mon amant, qui me paraiſſait plus paſſionné que jamais; & nous ne différâmes notre union que du délai que l'uſage preſcrit. Un ſoir il me vint voir, & me dit qu'il venait de défendre mon honneur, qu'on avait attaqué dans une grande compagnie, & il ajoûta qu'il avait été ſur le point de donner un

démenti à celui qui avait osé attaquer ma réputation. Ce récit m'irrita; & je lui reprochai, avec quelque chaleur, de ne l'avoir pas fait. « Vous ne sçavez » peut-être pas, ma chère, me dit-il, » de quelle conséquence serait un sem- » blable propos; il entraînerait néces- » sairement un duel. » Mon orgueil ne fut point effrayé de cette idée; & je persistai à dire qu'un amant qui pouvait entendre tranquillement insulter sa maitresse, était indigne de ce nom. Mon amant ne fit aucune réponse à ce propos; mais après avoir regardé sa montre avec un air pensif, il se retira.

Il était environ minuit lorsque ma femme de chambre entra chez moi, & me dit que M*** demandait à me voir à quelque distance de la maison. Je n'en devinai pas le motif; mais je courus avec précipitation, & je trouvai le seul ami qui me restait sur la terre, étendu sur le carreau, & blessé d'un coup mortel. La clarté de la lune me laissait appercevoir le sang qui coulait en abondance autour de lui. Je restai quelque moment dans un trouble stupide; les larmes se rèfusaient à mes yeux, & les soupirs ne pouvaient s'échapper de mon cœur. Puis tout-à-coup, sentant toute l'horreur de ma situation, je me préci-

pitai ſur le corps de mon ami expirant ; je tâchai d'arrêter le ſang qui coulait à gros bouillons de ſa bleſſure ; je ſoutenais ſa tête, que je preſſais contre mon ſein : les domeſtiques étaient allés chercher un Chirurgien. Je reſtai dans cet état de ſolitude épouvantable ; rien ne s'offrait à mes yeux, que ce viſage cher & défiguré ; rien ne frappait mes oreilles, que les efforts que faiſait cet infortuné pour reſpirer. Mes pleurs & ma voix s'ouvrirent enfin un paſſage, & je demandai la cauſe de ce malheur affreux. Il me répondit qu'excité par le reproche que je lui avais fait, il était venu à la rencontre du Gentilhomme qui avait tenu des propos injurieux ſur mon compte, qu'il l'avait attaqué, & qu'il en avait été bleſſé. Il ne ſurvécut pas deux heures, & il me laiſſa ſans amis, ſans fortune, & même ſans réputation pour me conſoler. Le déſeſpoir acheva de me tourner la tête. Je ne voulais plus reſter dans un lieu qui ne me rappellait que des idées douloureuſes : je pris le parti de venir à Londres, l'aſyle ordinaire de tous ceux qui veulent cacher leurs malheurs dans la foule & dans le tumulte. Que la fille la plus aimable ne croye pas que le monde priſe beaucoup ſes charmes, ſi

elle ne les relève pas par d'autres qualités. Au comble de la misère & du désespoir, je ne tardai point à tomber dans l'abîme de la débauche. J'avais renoncé au bonheur; il ne me restait qu'à me délivrer du sentiment de ma misère. Je me livrai à tout le vice de mon nouvel état, & je devins bientôt une des créatures les plus abandonnées & les plus endurcies de Drury-lane. Je peux dire, sans vanité, que ma figure était aussi frappante, que celle d'aucunes courtisannes de Londres; mais ces charmes, que je prostituais, furent bientôt dédaignés par ceux à qui je les offrais. Je fus maltraitée par les hommes, & enfermée dans des maisons de correction. Enfin une suite d'humiliations, d'opprobres & de débauches m'a réduite dans le déplorable état où vous m'avez trouvée, & dont votre charité a un peu calmé les horreurs.

Cette malheureuse femme n'a vécu que trois jours après cet effrayant récit, & elle est morte avec tous les sentimens de pénitence & de repentir que donne la religion.

QUEL NUMÉRO CHOISIR?

LORSQUE je vois un homme incertain sur le choix du numéro qu'il veut mettre à la loterie, je m'imagine voir un âne placé entre deux bottes de foin qui le tentent également, & qui frappent également ses organes grossiers, sans oser se décider pour l'une ou pour l'autre. Plusieurs grands Philosophes se persuadent que, parce qu'il n'a pas un grain de liberté ou de franc-arbitre, cet âne mourrait de faim au milieu de cette abondance avant de se déterminer. Je n'ose le croire; mais je présume que la plûpart de ceux qui jouent à la loterie, se trouvent souvent dans la situation embarrassante de l'âne, à moins que le caprice, ou quelque chimérique idée, ne leur fassent prendre un parti. L'un cherche le billet qui porte le nombre 1769, parce que c'est l'année courante de la nativité du Sauveur. Un Tory en veut au nombre 134, & je ne sçais pourquoi. Un Non-Conformiste zélé, grand ennemi de l'Eglise Romaine, & persuadé que les méchans sont les plus heureux dans ce monde, parierait deux

contre un pour le nombre 666, préférable à tout autre, parce, dit-il, que c'eſt le nombre de la béte. Il y en a beaucoup qui voudraient avoir le numéro 12000, parce que c'eſt le nombre des livres ſterling du gros lot. D'autres ſouhaitent de trouver leur âge dans leur numéro; d'autres choiſiſſent par préférence, ceux qui ont réuſſi la loterie précédente. Etrange aveuglement de l'eſpèce humaine! Eh! Meſſieurs, le haſard eſt le dieu des loteries.

Un Anglais, entêté pour un numéro, fit une fois diſtribuer l'avertiſſement ſuivant.

« On avertit le Public que Natha-
» nael Cliff, à l'enſeigne de *la Bible* &
» des *trois Couronnes*, dans la rue Chea-
» pſide, donnera dix shelings au-deſſus
» du cours du billet n°. 132, dans la
» lotérie de 1500000 livres ſterling. »

Les Calculateurs de Londres épuiſèrent toutes les conjectures, pour deviner quel motif Nathanael avait de s'attacher à ce nombre. Toutes les puiſſances de ces chiffres furent réduites en fractions; on en tira la racine quarrée, & on les multiplia inutilement de toutes manières. Quelques jours après, Nathanael expliqua cette énigme, dans une

lettre qu'il écrivit à l'Auteur d'un Papier public.

MONSIEUR,

« Je suis la personne qui ai fait avertir
» le Public en dernier lieu, que je
» donnerai dix shelings au-dessus du
» cours pour le billet n°. 132, dans la
» loterie qui se tire actuellement. C'est
» un secret que j'ai communiqué à quel-
» ques-uns de mes amis, qui ne cessent
» de m'en railler à toute heure. Vous
» sçaurez donc que je n'y voulais mettre
» qu'un billet; qu'à cause de cela mê-
» me, & d'un certain rêve que j'ai fait
» plus d'une fois, je souhaiterais avoir
» le nombre qui s'accordait le mieux à
» ma fantaisie. Je crois même l'avoir
» si bien rencontré, que je parierais
» presque tout ce que j'ai au monde,
» de gagner le gros lot. Mes visions
» là-dessus sont si fréquentes & si vives,
» que je compte, non-seulement de
» l'attraper, mais que, résolu de le
» vendre, j'ai déja disposé de la somme
» qu'il pourra valoir selon toutes les
» apparences. D'ailleurs, j'ai levé dès
» ce matin un équipage le plus leste
» qu'il y ait en ville; &, quoique

» ma livrée ſoit fort riche, elle n'eſt
» ni trop voyante, ni affectée ».
» Je ſuis, &c ».

GEORGE GOSLING.

P. S. « Si je gagne les douze mille
» pièces, je vous promets un joli
» préſent ».

Telle eſt l'extravagance de l'homme : il a toujours en vue quelque nouvelle proſpérité, ſur laquelle il règle ſa dépenſe, quoiqu'il ne ſoit riche qu'en idée. On vit ſur le pied de ſes revenus chimériques : de-là, tant de banqueroutes ; de-là, la ruine de tant de familles honnêtes. Une maxime indiſpenſable, eſt de proportionner ſes deſirs à ſon état, & de vivre dans les bornes de ce que l'on poſſède actuellement, quelque eſpérance que l'on puiſſe avoir d'ailleurs. Or, quel fond peut-on faire ſur le gain des loteries ?

Celui qui vit d'eſpérance, eſt en danger de mourir à l'hôpital.

MORT DU POETE COMIQUE WYCHERLEY.

WYCHERLEY avait souvent fait confidence à ses amis, que son dessein était de se marier sitôt qu'il serait condamné par les Médecins. En effet, peu de jours avant sa mort, il a reçu deux Sacremens, le Mariage & l'Extrême-Onction; sans doute pour remplir l'idée de certains sages, qui prétendent qu'on ne doit les recevoir qu'à l'extrémité. Le vieillard, après cette expédition, fut tranquillement se coucher, très-satisfait, à ce que l'on peut croire, d'avoir par un seul acte pourvu au paiement de ses dettes, obligé une femme de mérite, & puni le mauvais cœur d'un héritier trop avide. Quelques milles livres sterling que la Dame apporta en mariage, servirent à éloigner ses Créanciers, & un douaire de quatre cents livres dédommagea amplement la nouvelle épouse de cette avance; & les misérables restes d'un bien chargé à-peu-près autant qu'il pouvait l'être, consolèrent assez mal le neveu. Wycherley, bourru pendant sa vie, après ces deux actions, sembla

prendre un nouveau caractère : sans crainte pour la mort qui s'approchait de lui, comme sans honte pour le pas qu'il venait de franchir, en se mariant. Le soir qui précéda le jour de sa mort, il fit venir sa jeune femme à côté de son lit, & la conjura de ne pas lui refuser une grace, la dernière qu'il lui demanderait jamais. Dès qu'elle le lui eut promis : « Ma chère, lui dit-il, cette grace » est que vous n'épousiez jamais un » vieillard ».

Si cette Dame a songé aux agrémens de la société conjugale, elle a dû être fidèle à sa promesse ; mais l'appât d'un nouveau douaire, aura bien pu l'engager à la transgresser.



Terrible effet du Tonnerre.

Au pied d'une meule d'orge étaient assis, à l'ombre d'un hêtre, deux amans aussi fidèles qu'on en puisse trouver dans aucun Roman : Jean Howet était un garçon quarré, qui pouvait bien avoir vingt-cinq ans. Sara Drew, plus jolie que belle, était à-peu-près de même âge. Ces deux amans, occupés constamment aux travaux de la campagne, n'en

attendaient que la fin pour s'unir par les liens du mariage, & ils touchaient à ce moment heureux. Pendant qu'ils se reposaient, sous ce hêtre, à l'abri du Soleil, le Ciel se couvre d'un nuage épais, il en part d'effrayans coups de tonnerre & des éclairs si terribles, que tous les Laboureurs abandonnent leur travail & les champs. Sara s'évanouit près de la meule d'orge, Jean cherche à la secourir; alors un coup affreux se fait entendre, & l'instant d'après chacun demande à son voisin s'il n'en a point été frappé. Jean & Sara ne répondent point, on s'avance en tremblant vers la meule, que l'on trouve fumante, & les deux amans sans vie. Jean avait une main passée autour du cou de Sara, & la tenait comme s'il eût voulu la garantir du tonnerre. La paupière de l'œil gauche de Sara était tant soit peu brûlée, & l'on apperçut une tache noire sur son sein: son amant était tout noir. C'est pour ces malheureuses victimes de la foudre que Monsieur Pope fit l'Epitaphe suivante:

» Ci gissent Jean Howet & Sara Drew,
» jeune homme adroit, & fille sage de cette Pa-
» roisse, qui, travaillant à la Moisson (avec
» plusieurs autres) furent tués de la foudre en

» un instant, le dernier jour de Juillet 1718.
» Ne t'imagine pas que la mort soudaine de deux
» Amans si fidèles soit un jugement rigoureux
» de la Providence. Il n'appartient qu'à des vic-
» times pures d'être consumées par un feu cé-
» leste. Aime la vertu, & garde-toi bien d'être
» effrayé d'un trépas subit. Quand Dieu fait
» descendre au tombeau l'innocence, il est éga-
» lement juste, en quelque tems qu'il prononce
» cet Arrêt. La même Miséricorde ôte la vie
» ou la conserve «.



MÉDECINE DES FOUS,

OU

GRAND RESTAURANT UNIVERSEL.

CET Elixir guérit radicalement les personnes inquiettes, & qui forcément sont parvenues à se faire une Philosophie habituelle : celles qui ont été mordues par la satyre, par la malignité de quelques brochures, par des épigrammes envenimées, ou par des vaudevilles. Pour prouver l'efficacité de ce remède, l'Auteur rapporte les certificats des malades qui ont été guéris, pendant le premier mois de sa résidence à Londres.

» George Hemistiche, Ecuyer, Poëte » & membre d'une fameuse société de » beaux-esprits, fut attaqué d'un vio- » lent accès d'*hypocondrie*, par la vue » d'un Parterre vuide, à la troisième » représentation d'une de ses pièces. » Le bruit des sifflets l'avait déja telle- » ment effrayé aux deux premières re- » présentations, que la seule prononcia- » tion d'une S lui paraissait insupporta- » ble : je démêlai d'abord la cause de » son indisposition, & par une dose de » mon *Obsequium*, préparé *secundùm* » *artem*, je le rétablis dans son état na- » turel de folie. Il est vrai que j'ajoûtai » à mon remède quelques grains de cer- » taines drogues, appellées *mauvais* » *goût de la Ville*, *caractère envieux* » *des critiques*, *déclamation impertinente* » *des Acteurs*, &c. Il est à-présent si » radicalement guéri, qu'il a promis » de donner une autre pièce au Théâtre » l'hiver prochain.

» Une Prude de profession, qui m'a » demandé en grace de ne la pas nom- » mer, choquée dans une compagnie » par une phrase à double entente, » dont personne qu'elle n'avait compris » le sens peu honnête, tomba dans un » frissonnement de modestie. Je lui » donnai d'abord mon spécifique, qui »

» accompagné d'un éloge adroit de la » rare vertu de la Dame, la plongea » aussi-tôt dans une agréable rêverie » sur le mérite de sa pudeur. La fer- » mentation de son sang se calma; &, » devenue charitable, elle regarda avec » un air de bonté le Cavalier qui, par » un mot équivoque, avait si fort alarmé » sa chasteté.

» Hililaria, maitresse coquette, ayant » été sévérement réprimandée par une » vieille fille, se trouvait réduite à » prendre un air grave en compagnie, » & à n'oser faire aucun usage de son » éventail; en un mot, elle tomba dans » une si profonde mélancolie, que deux » ou trois fois, étant à l'Eglise, elle » pensa avoir un accès de dévotion. Je » lui prescrivis une dose honnête de » *libertés innocentes & de baisers de* » *rencontre*; &, pour rendre le remède » un peu efficace par un peu d'exercice, » je lui ordonnai celui des yeux & de » l'éventail. La recette eut tout le succès » possible: la malade ratrappa ses souris » fins, & jetta des regards agaçans à la » ronde. Pendant deux Dimanches con- » sécutifs, on ne l'a pas vue une seule » fois à l'église dans une posture atten- » tive. C'est ce que les Marguilliers sont » prêts à attester par serment.

» André le Bretteur, Etudiant en
» Droit, ne faisait plus l'impertinent,
» & portait, par le conseil d'un vieux
» Jurisconsulte, un chapeau beaucoup
» moins retroussé qu'à l'ordinaire. Son
» mal empira au point, qu'il vint un
» jour à l'audience pour entendre un
» plaidoyer : au reste, bien loin de
» chercher querelle à quelqu'un, il
» avait même renoncé à l'esprit de con-
» tradiction. En lui versant dans l'oreille
» quelques gouttes de mon Elixir vivi-
» fiant, je l'ai fait sortir d'abord de sa
» léthargie, & lui ai rendu ensuite
» toute sa pétulance naturelle.

» Je passerai sous silence un nombre
» prodigieux de choses étonnantes que
» j'ai faites depuis une vingtaine de
» jours, aimant mieux m'attacher à
» exhorter toutes les personnes de quel-
» que âge, complexion ou qualité
» qu'elles puissent être, de prendre,
» le plutôt possible, de mon *Huile*
» *intellectuelle*. C'est par l'oreille que
» ce remède doit être pris. Il cause dans
» tous les sens un trouble agréable, qui
» charme, non-seulement le malade,
» mais aussi tous ceux qui ont la moindre
» relation avec lui. Outre sa vertu
» incroyable, mon *Huile intellectuelle* a
» cette merveilleuse propriété, qu'elle

» opère avec d'autant plus de force,
» qu'elle eſt donnée par une perſonne
» ſtupide, ou qui a du moins l'art de
» paraître telle Il eſt abſolument néceſ-
» ſaire que les Dames ſe faſſent diſtiller
» dans l'oreille, une bonne quantité
» de ce ſpécifique, avant de monter
» en carroſſe pour faire des viſites ».

Ce badinage eſt de M. Pope.





QUATORZIEME NUIT.



Pensées détachées.

1. Parler mal d'un Marchand, c'est lui faire son procès ; ou plutôt, le condamner sans l'entendre.

2. Pour faire perdre le crédit à un Négociant, il ne faut que dire, d'un certain ton ironique : « Oui-dà, vous » avez prêté de l'argent à M. Bankerot ! voilà qui est bien. Quoi ! vous » connaissez M. Marin ! c'est un véritable Négociant universel, qui trafique en tout, & dans les quatre parties » du monde ».

3. La Reine Elisabeth disait que la bonne mine vaut une lettre de recommandation.

4. Un Anglais demandait un jour à un Indien comment il pouvait aller ainsi nud. L'Indien lui répondit qu'il était tout visage.

5. Le fameux Wit, un des grands politiques de son temps, interrogé par un

de ses amis, comment il pouvait subvenir à toutes les affaires qu'il avait sur les bras ; il répondit que tout son art consistait à ne faire qu'une chose à la fois. « Si j'ai, lui dit-il, quelques » lettres importantes à écrire, je ne » songe qu'à les expédier au plus vîte. » Si quelques affaires domestiques demandent mon attention, je m'y donne » tout entier jusqu'à ce qu'elles soient » réglées. »

6. Qu'est-ce qu'une prude ? C'est une Dame sur le retour, qui n'a jamais eu ni esprit ni beauté : peu contente de son visage, où l'air envieux & chagrin a fixé son séjour, elle a peur même de son ombre. Son ambition est de passer pour sage ; ce qui ne l'empêche pas de faire quelque haute folie avant de mourir.

7. L'amour de la renommée est la dernière infirmité d'une ame noble.

8. Si les hommes qui courent après l'argent prenaient la peine de considérer combien il y a de choses qu'on n'acquiert pas par argent, ils en seraient, sans doute, moins avides. Je voudrais qu'ils fissent encore une autre réflexion, c'est que les choses qu'on achète avec de l'argent, sont celles de toutes qui valent le moins.

9. On abuse si souvent de l'esprit & de l'argent, que j'oserais presque dire, que ce sont deux choses qui nuisent plus aux hommes, qu'elles ne leur servent.

10. C'est déja une sottise que d'être orgueilleux; mais c'est le comble du ridicule que de l'être, parce qu'on est riche.

11. Ce ne sont pas les particuliers seulement qui font trop de cas de l'argent, les Etats le prisent aussi. C'est presque un axiome en politique, que l'argent est le nerf de la guerre : cette maxime s'appliquerait mieux au soldat. On ne fait qu'une armée nombreuse avec de l'argent; mais, dans une armée nombreuse, les deux tiers sont des poltrons. Darius avait plus d'argent qu'Alexandre, & cependant ce fut Alexandre qui triompha.

12. Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont fort sujets à tout faire pour de l'argent.

13. Peu de littérature nous égare, & beaucoup nous appesantit.

14. Beaucoup de lecture dont on ne sçait pas faire usage, est un grand amas de bled, qui se gâte faute d'être remué.

15. La lecture de la plûpart des hommes ressemble à une garderobe de vieux

habits, qui ne reverront jamais le jour.

16. Un sot sçavant ne fait qu'éteindre ses méprises dans des couleurs plus vives.

17. Un grand sçavoir, sans principes, ne sert qu'à broder des erreurs.

18. La lecture est pernicieuse aux esprits faibles ; ils se tromperaient moins par l'instinct seul.

19. Si l'on mettait dans un alambic tout le sçavoir des hommes érudits, il n'en distillerait qu'une bien petite quantité d'essence; mais il n'en distillerait rien du tout, si c'étaient des érudits sans jugement.

20. La Cour est une compagnie de mendians, bien élevés & bien vétus.

21. A la Cour on se caresse & l'on se parle à l'oreille, sans qu'il y ait pourtant ni amitié ni confiance.

22. Toutes les ruses échoueraient à la Cour par les contre-ruses, si ce n'est qu'on s'y occupe tant à tromper, qu'on n'a pas le tems de se mettre en garde contre tous les piéges.

23. Quiconque ne sçait pas ramper, n'a que faire à la Cour. On ne marche droit sur ses pieds, que dans ses terres.

24. Quand le Prince d'Orange monta sur le trône d'Angleterre, on vit, dès le premier jour, les mêmes Courtisans dans

ſon antichambre, que ſous le règne de Jacques II; &, dès le quatrième, les mêmes flatteurs.

25. L'induſtrie des hommes s'épuiſe à briguer des charges; il ne leur en reſte plus pour en remplir les devoirs.

26. Il n'y a pas deux créatures d'une eſpèce plus différente, que l'eſt un homme qui ſollicite une place, & le même homme après l'avoir obtenue.

27. Il y a des poſtes d'une influence ſi pernicieuſe pour les mœurs & la vertu, qu'on ſe récrie lorſque quelqu'un les occupe ſans que ſon cœur en ſoit gâté.

28. Le train du monde n'eſt autre choſe que la vanité agiſſante ſous diverſes formes.

29. Les hommes ſe voient quelquefois mal; mais il ſe regardent toujours.

30. La vanité reſſemble à ces Courſiers vigoureux, qui vont un beau pas tant qu'on leur tient la bride haute; mais qui, dès qu'on la lâche, deviennent fougueux, & ne font plus que bondir.

31. La vanité peut ſe ſoutenir dans le train & l'équipage d'un homme de diſtinction; mais il ne faut pas qu'elle ſoit aſſiſe à ſa table.

32. Les talens des hommes reſteraient enſevelis comme l'or dans la mine, ſi un peu de vanité ne les forçait à ſe montrer.

33. Ne dissimulons pas le vrai motif qui nous porte aux sciences: c'est moins le desir de sçavoir, que l'ambition de paraître sçavans. La vanité tient trop de place dans notre ame, pour qu'aucune autre passion puisse prédominer sur elle. Mais elle a un malheur qui lui est particulièrement attaché; c'est de manquer souvent son but, précisément par trop d'empressement à y arriver; comme il arrive spécialement à ceux qui visent à la réputation de sçavans.

34. Notre orgueil nous exagère les forces & l'étendue de notre génie, & nous promettons bien au-delà de ce que nous pouvons effectuer. Mais nous voulons approfondir les matières, dont les élémens mêmes passent notre intelligence. Nous voulons enseigner aux autres ce que nous ne sçavons pas nous mêmes, & instruire quand nous devrions apprendre.

35. C'est souvent aussi par vanité que nous nous jettons dans des affaires embarrassantes, auxquelles nous sacrifions notre fortune & notre repos.

36. C'est même par vanité qu'on fait le panégyrique d'autrui. On loue pour être loué.

37. Nous rougirions souvent de nous mêmes, si nous sçavions le peu de cas

que

que les autres font de nous: mais la vanité nous rend le service (bon ou mauvais) de nous le cacher. Quand elle nous a mis son bandeau, nous ne voyons pas même l'évidence.

38. La vanité ne sçaurait être amie de la vérité, parce que celle-ci la réprime.

39. Il ne faut pourtant pas rompre avec la vanité, jusqu'au point de ne pas vouloir s'en aider dans de grandes entreprises. Tempérée par la prudence, elle porte au grand : ce n'est que quand on la laisse régner qu'elle attire des mépris, & fait commettre des extravagances.

40. On peut faire mauvais usage des choses excellentes, & bon usage des méchantes.

41. Il y a, à-peu-près, pareil nombre d'orgueilleux gonflés de vanité, & d'autres remués par l'intérêt; mais on est encore plus souvent dupe de la vanité que de l'intérêt.

42. Le desir de survivre à soi-même dans la mémoire des hommes, est un desir en soi très-ridicule & très-frivole ; mais c'est en même tems une illusion très-honnête & très-utile au monde.

43. Le Blason est une de ces folies qu'il y a de l'inconvénient à trop mépriser.

44. Une suite d'administration toujours

bonne, une succession de Ministres éclairés & habiles, rendent de jour en jour le gouvernement absolu, sans qu'on paraisse y prétendre, & peut-être même sans qu'on y ait prétendu.

45. Un bon gouvernement n'est pas celui qui n'a aucun inconvénient, car le plus parfait en a toujours; mais celui qui en a le moins, ou qui n'en a que de supportables.

46. L'intérêt du gouvernement & des sujets est en effet le même; quiconque, d'une part ou de l'autre, divise en deux cet intérêt simple, le conçoit mal & y préjudicie. J'ose même dire que plus l'une des deux parties blesse l'autre, plus il se mine & se détruit lui même.

47. Un bon gouvernement offense autant de monde qu'un mauvais; car on ne sçaurait bien gouverner sans mécontenter beaucoup de gens.

48. De la façon que les hommes sont constitués par la Nature, c'est une tâche pénible pour ceux qui les gouvernent, que de les contenir dans leurs devoirs.

49. C'est une Galère à mener, où il faut châtier les soldats & les matelots, pour en tirer le service qu'ils doivent au Vaisseau.

50. Le déréglement d'un Etat ressemble au débordement d'un grand fleuve. Celui-ci submerge tout ce qu'il rencontre de pesant : mais les choses légères surnagent & restent sur la surface.

51. Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit. C'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal. Une Nation est une masse de pâte, dont le gouvernement fait des pains bons ou mauvais, suivant qu'il la pétrit bien ou mal.

52. C'est un bonheur pour une Nation que les sciences, les arts & le commerce y fleurissent : c'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si aisé à conduire que des hommes sages & éclairés : mais aussi rien ne hait tant qu'eux l'esclavage & la servitude. Donnez des peuples philosophes aux Monarques, gardez les brutes pour les despotes : voilà les sujets qu'il leur faut.

53. De tous les gouvernemens, le Militaire est celui où le luxe est moins dangereux. Les travaux de la guerre non-seulement excusent, mais exigent des délassemens & des plaisirs. Dans tout autre gouvernement, le luxe n'est qu'une habitude de dépenses frivoles & de sottes dissipations, dont les conséquences sont pernicieuses à une Nation.

ACTION HARDIE.

LORSQU'ON parle d'actions intrépides, on va chercher des exemples dans les tems fabuleux, ou dans les faits mémorables des Grecs & des Romains : cependant l'histoire moderne nous en présente en assez grand nombre, qui ne sont, ni moins dignes d'estime, ni moins étonnans. Les Anglais, en 1586, attaquaient le fort de Zutphen dans les Pays-Bas : il était défendu par trois cens Espagnols. Edouard Stanley s'en étant approché, à la tête d'une petite troupe, on pousse de la place une pique contre lui pour le tuer. Stanley la prend aussi-tôt des deux mains, & s'en saisit avec tant de force, que les Espagnols, la voulant retirer à eux, le tirèrent lui-même dans le fort. Il met sur le champ l'épée à la main, écarte tout ce qui se présente, étonne la garnison, & donne aux siens le tems de monter à l'assaut, & de s'établir dans leur conquête.

ACTE DE CRUAUTÉ.

PENDANT les troubles qui agitèrent le règne d'Edouard VI, le Chevalier Kingſton, chargé de pourſuivre les Rebelles, entra à Bodmyn, ville du Comté de Cornouailles, & envoya dire au Maire, qui les avait favoriſés, qu'il lui ferait l'honneur d'aller dîner chez lui. Le Chevalier fut reçu avec ſomptuoſité; mais avant de ſe mettre à table, il dit au Maire à l'oreille qu'il le priait d'ordonner qu'on dreſſât deux potences, pour deux criminels qu'il avait condamnés à mort. Le repas fut gai, on y but les meilleurs vins; & lorſqu'on eut pouſſé un peu loin la débauche, la compagnie s'achemina vers le lieu où devait ſe faire l'exécution. Les potences étaient dreſſées. Alors Kingſton s'adreſſant au Maire: Choiſiſſez, lui dit-il, celle qui vous accommode; vous êtes un rebelle, & l'une des deux eſt deſtinée pour vous. Malgré les plaintes & les proteſtations du Maire, le cruel Kingſton le fit pendre ſur le champ. La ſeconde potence était deſtinée à un Meûnier, qui réellement était un trai-

tre: mais plus fin que le Maire, il avait sçu se dérober, par la fuite, au tourment qu'il méritait. Il s'était absenté, & avait dit à son garçon de passer pour le maître de la maison, si quelqu'un venait le demander. Ce pauvre misérable eut la sottise d'obéir scrupuleusement au Meûnier; & lorsque Kingston se présenta au moulin, il lui dit avec fermeté qu'il en était le maître. Sa déclaration fut son arrêt de mort; il fut arrêté, & pendu, malgré l'aveu qu'il fit de la supercherie. « Qui que tu sois, » lui dit Kingston, tu seras duement » pendu: soit comme rebelle, si tu es » le Meûnier; soit comme sa caution, » si tu ne l'es pas, puisque tu t'es obligé » de tenir sa place. » Il y a dans la conduite de Kingston une cruauté de sang-froid qui fait horreur.

BEAU TRAIT D'HUMANITÉ.

EN 1765, le Lord Williams Campbelle, troisième fils du Duc d'Argyll, Capitaine de vaisseau, étant avec plusieurs Dames à une partie de pêche sur la Tamise, entendit quelqu'un qui criait & demandait un bateau. Il en

passa quelques-uns près de l'endroit d'où partaient ces cris, mais aucun ne s'arrêta. Enfin l'on sçut d'un homme, qui parut à la pointe de l'isle, que quelqu'un se noyait. Le Lord Campbelle s'avance avec son bateau ; il apperçoit, en effet, un homme qui se débat au fond de l'eau. Il ôte ses habits, se jette dans la rivière, & va chercher à seize pieds de profondeur le malheureux qui réellement se noyait, & qui était fortement arrêté par un gros tronc d'arbre. Le Lord l'en retira avec beaucoup de peine, le monta avec lui, & le conduisit à la nage sur le bord de la rivière. Il le fit saigner sur le champ, & ses soins favorables le rappellèrent à la vie. C'était un domestique du Lord Palmerston. Ce fait a été regardé par quelques personnes comme un tour de force ; mais quiconque a l'ame sensible l'envisagera comme un beau trait d'humanité.

UN MINISTRE DISGRACIÉ A-T-IL ENCORE DES AMIS?

LE Cardinal Wolsey, Ministre & favori de Henri VIII, Roi d'Angleterre, ayant eu le malheur de déplaire

à son Maître, se vit aussi-tôt exposé au mépris des Courtisans & à la haîne du peuple. Le seul Fitz-Williams, qui avait reçu quelques bienfaits de Wolsey, osa défendre sa cause, & faire l'éloge de ses talens. Il fit plus ; il offrit sa maison de campagne à son ancien protecteur, & le conjura d'y venir au moins passer un jour. Le Cardinal, sensible à cette marque de reconnaissance, s'y transporta, & il y fut reçu avec cette affectuosité qui caractérise une ame vraie & pure. Henri VIII, instruit de l'amitié que Williams conservait pour son patron disgracié, le fit venir devant lui, & lui demanda, d'un ton irrité, comment il avait osé recevoir chez lui un homme accusé & déclaré coupable de haute trahison? « Sire, répondit » Williams, je suis pénétré pour votre » Majesté de la soumission la plus respec- » tueuse. Je ne suis, ni mauvais citoyen, » ni sujet infidèle. Ce n'est, ni le Mi- » nistre disgracié, ni le criminel d'Etat » que j'ai reçu chez moi ; c'est mon » ancien & respectable maître, mon » protecteur, celui qui m'a donné du » pain, & de qui je tiens la fortune & » la tranquillité dont je jouis : & je » l'aurais abandonné dans son malheur, » ce maître généreux, ce magnifique

» bienfaiteur! Ah! Sire, j'eusse été le » plus ingrat de tous les hommes. » Ces mots, prononcés avec énergie, remplirent Henri VIII d'admiration pour le reconnaissant Williams. Il le fit sur le champ Chevalier, & peu après il le nomma Conseiller privé.

FORTUNE INUTILE.

UN pauvre Tisserand, paresseux & ivrogne, de *Spittle-Fields*, avait une femme honnête & laborieuse. Par son économie, cette infortunée avait amassé de quoi mettre à la loterie. Elle cacha soigneusement son billet dans le fond d'un coffre, & en donna le numéro à une de ses amies affidée, qui lui promit de lui garder exactement le secret, & de lui apprendre dans le tems sa bonne ou mauvaise fortune. Un jour que cette pauvre femme était allée dehors, son mari, déseſpéré de n'avoir point d'argent pour boire, crut qu'elle pouvait avoir quelque part un petit magot, se mit à fouiller par-tout, & enfin trouva le billet. Il ne manqua pas de l'aller vendre, & d'en employer la somme à s'enivrer; mais il cacha ce qu'il avait

fait, dans l'espérance de la surprendre une autre fois. Quelques jours après, la voisine vint annoncer à son amie que le billet était sorti, avec un lot de cinq cents livres sterling : pénétrée de joie, cette femme court à son mari, qui travaillait au bout de la maison, & le prie de venir boire avec la bonne voisine : il reçut durement cette invitation, ce qui obligea la femme de lui dire : » Mon ami, il y a quelques mois que » j'amassai à votre insçu de quoi mettre » un billet à la loterie, & voici ma » voisine qui est venue exprès pour me » dire qu'il est sorti ce matin, accom- » pagné d'un lot de cinq cents pièces. » Vous en avez menti, répliqua l'hom- » me : coquine que vous êtes, vous » n'avez pas ce billet, car je l'ai » vendu moi-même «. Là-dessus cette pauvre femme tomba évanouie, & n'est revenue à elle que pour entrer dans de si fortes convulsions, qu'elle en a perdu l'esprit. Cette histoire, vraie, présente sa morale.

GRAND TRAIT DE NAÏVETÉ D'UNE REINE D'ANGLETERRE.

IL n'y avait pas long-tems qu'Anne de Cléves venait d'épouser Henri VIII. La Comtesse de Rochefort & deux autres de ses Dames, s'entretenant un jour devant elle de sa prétendue grossesse : cette bonne Reine leur dit : » Quand le » Roi & moi fûmes couchés, il me prit » la main & me donna un baiser, en » me disant : Bonne nuit, mon petit » cœur; & dès qu'il fut réveillé, il me » baisa de nouveau, & me dit : Adieu, » ma mignonne; & cela ne suffit-il pas » bien, ajoûta-t-elle naïvement »?

PLAISANTERIE UN PEU FORTE.

MYLORD SHAFTSBURY était un homme plongé dans les plus affreux déréglemens. Il déclama contre la tyrannie sous Cromwell, & il l'exerça sous Charles II, à qui il se vanta ridiculement que cet usurpateur avait eu dessein de le faire Roi. Un jour

Charles II, lui ayant dit: » Shaftsbury, » tu es, je pense, le plus grand vaurien » de mon Royaume «; il lui fit la révérence, & lui répondit: » Certainement, Sire, je le suis de vos sujets «.

PARFAITE TRANQUILLITÉ D'AME.

UN honnête Irlandais, durant un ouragan affreux, se tenait tranquille dans son lit. Tout le monde se désespérait, on n'entendait que cris dans les rues, lesquels mêlés au bruit du vent & à celui que faisaient en tombant les tuiles & les cheminées, étaient bien capables d'inspirer la terreur. Un moment sur-tout laissa croire que tous les édifices de la Ville allaient s'écrouler; ce qui fit dire à un homme qui était dans la chambre: » Ah! Monsieur, nous » sommes perdus, la maison va tom» ber. Eh! que m'importe, répondit » froidement l'Irlandais? je n'en suis que le Locataire «.



RELATION DE L'ÉVASION DU ROI CHARLES II. DE WORCESTER,

Dictée par Sa Majesté même, à M. Pepy, son Favori.

[Ce récit est précieux, non-seulement par son authenticité, mais encore par le rang de celui qui l'a dicté.]

De Newmarket, le Dimanche 3 & le Mardi 5 Octobre 168.

CHARLES II, après avoir perdu l'importante bataille qui devait fixer son sort, ne songea plus qu'à se mettre à l'abri de la poursuite de ses sujets rebelles; & pour tromper leur vigilance, il résolut d'aller à Londres même: mais il ne communiqua ce dangereux projet qu'au Lord Wilmot, & n'en dit rien à beaucoup de personnes de qualité qui accompagnaient aussi ce malheureux Prince dans sa fuite. Le premier jour Charles & ses Partisans firent vingt milles, & ne s'arrêtèrent qu'à White-Lady, près de Tongeastle, où ils prirent à la hâte, & pour tout rafraîchissement, du pain & du fromage. White-Lady était une ferme assez considérable, & qui appartenait à six freres

nommés les Penderells, gens honnêtes, & qui gagnaient leur vie à couper du bois. Charles était à peine dans cette maison, qu'on vint lui dire qu'à très-peu de distance, il y avait un corps de Cavalerie de trois mille hommes du parti royal; que ce corps était dans le plus grand désordre, commandé par le Capitaine Leslie, & quelques autres Officiers généraux.

Charles, sollicité par ceux qui l'entouraient de se mettre à la tête de cette troupe & de tenter sa retraite vers l'Ecosse, répondit qu'il n'était pas vraisemblable que des soldats qui n'avaient pas rougi de l'abandonner, lorsqu'ils étaient en ordre, tinssent ferme après avoir été battus. Cette rencontre, dit Charles à Pepy, me détermina à aller incessamment à Londres, à pied, déguisé en paysan, vétu d'un mauvais pourpoint de peau, d'une veste verte, & d'un haut de chausses de toile: je m'habillai ainsi dans la ferme de White-Lady, où, après avoir fait couper mes cheveux, je jettai mes habits dans les latrines de la maison, afin que personne ne pût les trouver. Je cachai mon dessein à tous ceux qui me suivaient, Wilmot seul excepté: j'eus d'autant moins de peine à dissimuler avec les autres, qu'ils me conjurèrent tous de ne leur pas con-

fier où j'allais; car ils ne sçavaient pas, dirent-ils, quels aveux on leur arracherait, s'ils tombaient au pouvoir de nos ennemis. Ils se déterminèrent donc à joindre ce corps de trois mille hommes, & nous restâmes seuls Wilmot & moi. Nous nous donnâmes rendez-vous à Londres, supposé toutefois que nous pussions y arriver, & nous nous séparâmes, moi à pied, lui à cheval, parce qu'il était trop gros & trop pesant pour voyager à pied.

Cependant Leslie, qui s'était flatté de ramener les trois mille hommes qu'il commandait, se trompa, comme je l'avais prévû; & il n'avait pas fait encore six milles, que sa troupe fut attaquée & cruellement battue par un petit détachement de Cavalerie.

Quand je fus déguisé, j'appellai Richard Penderell, l'un des six frères chez qui j'étais, & je me confiai à lui. Richard était catholique & rempli de probité. Je me dévoilai à lui d'autant plus volontiers, que ceux de sa religion avaient pratiqué dans les bois & dans les gorges des montagnes, des cavernes où ils cachaient leurs Prêtres, & où, suivant les circonstances, je trouverais un asyle assuré.

Le lendemain, vingt-quatre heures

après la déroute du corps commandé par Leslie, je me mis en chemin avec Richard, nous gagnâmes une forêt; &, avant que de m'y enfoncer, je m'assis à côté du grand chemin, afin de voir si nous étions poursuivis. Quelques momens après, j'apperçus une troupe de Cavaliers que je pris pour le petit détachement qui avait battu Leslie, quoique ces Cavaliers ressemblassent beaucoup moins à des soldats, qu'à un corps de Milice de nouvelle levée. Cependant je me jettai précipitamment dans le bois, où je restai, sans boire ni manger, la journée entière. Il plut sans discontinuer huit ou neuf heures, & cette pluie abondante, qui m'incommoda beaucoup, me parut pourtant très-favorable, parce qu'elle empêcha cette troupe d'aller dans le bois où j'étais, y faire des recherches. Je liai conversation avec le bon Richard, & je lui fis beaucoup de questions sur les moyens sûrs d'arriver à Londres sans y être découverts, & sur les personnes qu'il connaissait dans cette capitale. Richard y connaissait peu de gens, & personne de distinction sur la route. Je méditai encore sur les suites de mon entreprise, & j'y vis tant de dangers, que, changeant aussi-tôt de dessein, je résolus de prendre une autre route,

route, de passer la Severn pour aller à Galles, & de-là à Swansey, ou dans quelqu'autre Ville maritime en commerce avec la France, où je me proposais de me rendre, persuadé que personne ne s'en douterait.

Au déclin du jour, Richard & moi sortîmes de la forêt, & nous prîmes aussi-tôt notre route vers la Severn, espérant de traverser cette rivière à la faveur d'un bac qui est établi entre Bridgenorth & Sgrewsbury. Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes auprès d'un moulin, dans lequel j'entendis plusieurs personnes qui parlaient: cette conversation nocturne & animée m'inquiéta. Richard me pria de ne rien dire, quelque question qu'on me fît, de crainte que mon accent, qui n'était pas celui du Pays, ne me découvrît. Nous fîmes encore quelques pas. Le Meûnier qui était devant sa porte, cria d'une voix menaçante: *qui va-là?* voisins qui se retirent, répondit Penderell. Si vous êtes des voisins, répliqua le Meûnier, entrez; arrêtez-vous, ou je vous casse la tête. Suivez-moi de près, me dit Richard, & il courut à une porte qui donnait sur une colline: il l'ouvrit; nous prîmes la fuite, mais le Meûnier ayant crié aux voleurs, une

troupe de gens que je pris pour des soldats, sortit du moulin, & se mit à nous poursuivre. Nous redoublâmes de vîtesse, traversant les marais & les fossés, où nous avions de la boue & de l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin, n'en pouvant plus, nous franchîmes une haie, & nous nous mîmes ventre à terre, pour écouter si nous étions encore poursuivis. Nous n'entendîmes rien; nous nous relevâmes excédés, harassés, couverts de boue: nous gagnâmes un Village sur les bords de la Severn, où Richard me dit qu'il connaissait un Monsieur Wilfo, honnête homme de mon parti; mais je n'osai me hasarder d'entrer chez cet homme, sans être bien assuré qu'il voudrait bien recevoir un hôte aussi dangereux que je l'étais. Je me cachai derrière une haie, & priai Richard d'aller demander à Wolfo s'il voudrait bien recevoir & cacher, seulement pendant un jour, un Anglais de qualité, qui sortirait la nuit prochaine de sa maison; car je n'osais marcher que de nuit. Wolfo répondit à Richard qu'il y avait trop de danger, & qu'il ne risquerait sa tête que pour le Roi seulement. Richard lui répondit fort indiscrettement, que c'était le Roi lui-même. Wolfo jura que

Je ſérais en ſûreté chez lui, dût-il perdre la vie. Penderell vint me rendre compte de cette converſation; j'en fus très-inquiet: mais que faire? Le jour commençait à paraître. J'entrai par une porte de derrière, chez l'ami de Richard: c'était un homme déjà un peu âgé. Il me parut fort agité. Je ſuis, dit-il, bien inquiet de voir ici Votre Majeſté, car il y a dans les environs deux compagnies de Milices qui gardent le bac de la Severn, qui vous cherchent, & qui examinent fort attentivement tous ceux qui ſe préſentent, & ils arrêtent quiconque paraît vouloir s'enfuir. Je n'oſe point vous cacher dans mes cavernes, attendu qu'elles ſont toutes découvertes. Il n'y a qu'un moyen de vous cacher, c'eſt de monter dans ma grange à foin, & de vous tapir derrière un tas de paille. Je pris quelques rafraîchiſſemens, & témoignant beaucoup plus de confiance que je n'en avais, je montai dans cette grange. Le fils de Wilſo, qui avait été fait priſonnier à Shrewsbury, & qu'on avait relâché, vint trouver ſon père le ſoir, & le ſecret de ma retraite lui fut confié: il le méritait par ſon exacte probité. Il vint avec ſon père m'apporter à manger, dès qu'il fut nuit. Nous délibérâmes enſemble ſur le projet que

j'avais formé de passer la Severn : l'exécution nous en parut de toute impossibilité : il fallut donc me résoudre à retourner chez Penderell : je m'y rendis la nuit suivante, & j'y trouvai celui des frères de Richard qui avait conduit Wilmot sur le chemin de Londres, chez Monsieur Whitgrave, près de Wolverhampton. Je trouvai encore chez Richard un réfugié catholique, appellé Careless, Major dans mon armée ; il me fut présenté ; nous tînmes conseil, & nous résolûmes de passer la journée dans le tronc d'un énorme chêne, situé au milieu d'une vaste plaine ; & d'où, sans être apperçus, nous pourrions découvrir tout ce qui se passerait autour de nous. Ce projet fut exécuté : nous allâmes donc nous renfermer dans ce chêne, qui avait été émondé il y a environ trois cents quatre ans, & qui depuis avait crû & grossi prodigieusement. Careless y avait transporté, pour toutes provisions, du pain, du fromage & de la petite bière. Nous voyons à chaque instant des soldats passer & repasser, tourner de tous côtés, chercher & fouiller dans le bois & dans les broussailles. Quand la nuit fut venue, j'allai avec Richard chez Whilgrave, à cinq ou six milles de-là. Je m'abouchai avec Wil-

mot, que j'envoyai chez le Colonel Lane, qui vivait retiré à Ranthly, & je lui fis demander des moyens pour me faire passer en toute sûreté à Londres. Ma sœur, répondit Lane, va à Bristol aux noces de sa cousine: le Roi, bien déguisé, pourra passer pour son domestique, & suivre à cheval la voiture: j'allai chez Lane; & revêtu de la livrée de sa sœur, je pris la route de Bristol. Le cheval que je montais perdit un fer; j'entrai chez un Maréchal au premier Village; &, pendant que j'aidais à ferrer mon cheval, je lui demandai en style de laquais, s'il sçavait quelque nouvelle: pas d'autre, me répondit-il, que la nouvelle de la défaite de ces coquins d'Ecossais. Et y a-t-il, demandai-je, quelques Anglais qui combattaient pour eux qui soient pris? Je n'en sçais rien, répliqua le Maréchal; mais ce que je sçais bien, c'est qu'on n'a point encore attrapé ce double coquin de Charles Stuart. Vous avez bien raison, répondis-je, c'est celui-là qui est un vrai coquin, & qui plus que tous les autres mérite d'être pendu. Ah! l'honnête homme, l'honnête homme, s'écria le Maréchal, en me serrant dans ses bras! L'honnête homme n'était point du tout à son aise; aussi dès que le Maréchal eut

achevé son ouvrage, je m'éloignai bien vîte, & j'arrivai sous le nom de Guillaume Jackson, chez Monsieur Norton, où était le Colonel Lane. Je fus recommandé au Sommelier, comme un valet fort honnête, & qui était en convalescence. Ce Sommelier, nommé Pope, avait servi, dans sa jeunesse, un Page de la Chambre de mon père: mais alors je n'étais qu'un enfant. Le lendemain, pendant le déjeûné, un homme qui se trouva avec nous, y décrivit avec tant d'exactitude la bataille de Worcester, que le prenant pour un soldat de Cromwel, je lui fis demander comment il sçavait le détail de cette journée? C'est que j'ai servi, dit-il, dans le régiment des gardes du Roi: & vous connaissez donc le Roi, lui répliqua-t-on? Comment! si je le connais, dit-il! c'est un homme fort grand, & qui a trois doigts au-dessus de Guillaume Jackson. Cette comparaison ne me flatta point du tout, & je me retirai. Mais voici bien un autre accident. Comme je sortais, le Sommelier Pope me regarde avec une grande attention, & reste frappé d'étonnement. Je me vis reconnu, & me rassurant sur le bon témoignage qu'on m'avait rendu, je me déterminai à lui faire une entière confidence. Pope

fut pénétré de reconnaissance. Le Maître & la Maitresse de la maison, me dit-il, sont de très-bonnes gens ; mais il y a chez eux les plus grands scélérats qu'il y ait dans la Grande-Bretagne.

Je me déterminai à sortir le plutôt qu'il me serait possible, de la maison où j'étais ; je priai Pope d'aller voir à Bristol, s'il n'y aurait pas quelque Vaisseau qui fût prêt à faire voile pour l'Espagne, ou pour la France. Pope n'en trouva point. Je pris la résolution d'aller à Trente, chez Monsieur François Windham, où je trouvai Lord Wilmot. Nous nous adressâmes à un honnête homme, appellé Cyles Strangways, qui ne put que m'envoyer une somme d'argent, dont, à la vérité, j'avais très-grand besoin. Windham alla à Lyme, & engagea un commerçant à me faire passer en France : ce Marchand le promit : mais le propriétaire du Vaisseau ne voulut pas le permettre, parce qu'il se douta de la vérité du fait. Philips, qui était à Salisbury, loua un autre Vaisseau, mais sur lequel je ne pus pas non plus m'embarquer. Enfin, le Colonel Gunter m'avertit qu'il y avait pour moi un Vaisseau à Shorcham. Je m'y rendis accompagné de Philips, Wilmot

& Gunter. Ce Vaisseau porta donc le Roi de la Grande-Bretagne & un tas de charbon de terre. Le Maître du Navire m'obligea de mettre pied-à-terre à Fécamps, d'où je me rendis à Rouen, & de-là à Paris, où je fus reçu par la Reine Mère.





QUINZIEME NUIT.



LA TAILLE NE PRODUIT PAS LE COURAGE.

EDGAR, Roi d'Angleterre, qui vivait en 975, était petit, mais d'une valeur à toute épreuve. Un jour, au milieu de la joie effrénée d'un feſtin, Kennet, Roi d'Ecoſſe, s'aviſa de le railler ſur la petiteſſe de ſa taille. « Je m'étonne, » dit-il, que tant de milliers de braves » gens obéiſſent à un ſi petit homme. » Ce diſcours inſultant fut rapporté à Edgar, qui réſolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il propoſe à Kennet une partie de chaſſe, & le conduit dans les détours d'une forêt, où un Ecuyer attendait les Rois avec deux épées de même longueur. Là, mettant pied à terre, Edgar préſente au mauvais railleur ces épées : « Prenez-en une, lui dit-il, » & voyons qui de nous d'eux mérite » mieux d'être Roi. » Kennet ſurpris, tremble, & ne répond que par de pro-

fondes révérences, qu'il fait en reculant. « Quoi! vous refusez le combat ? » lui dit Edgar; & votre bravoure ne » fait du bruit qu'à table! Avouez du » moins que, tout petit que je suis, je » mérite de commander aux Anglais, » & à vous même : sçachez que c'est » par le courage, & non par la taille, » qu'il faut mesurer les Rois. »

RUSES DES MOINES.

SOUS le règne d'Edouard II, dit le Martyr, le Clergé séculier fit les plus grands efforts pour rentrer dans les biens dont il avait été dépouillé pour enrichir les Moines. On tint à ce sujet un Concile dans la ville de Winchester. L'affaire allait être décidée à la pluralité des voix, & les Moines condamnés; lorsqu'un crucifix, placé derrière l'Archevêque qui présidait à l'assemblée, répéta par trois fois ces paroles : « Dieu vous » garde de révoquer vos décrets : ce » que vous avez fait en faveur des » Moines, est bien fait; vous feriez » mal de le changer. » Aussi-tôt on cria *miracle*, & le Concile fut rompu.

Cette prétendue voix céleste sortait

du fond d'une cîterne, où l'on avait fait descendre un homme. Un tuyau pratiqué exprès, conduisait les paroles de ce fourbe de façon qu'elles semblaient sortir de la bouche du crucifix.

Dans une autre circonstance, où il était question d'élire un Doyen de l'Eglise de Winchester, l'Apôtre saint André révéla tout-à-coup, en présence du peuple, que Dieu s'opposait à l'élection d'un Prêtre séculier, & qu'il ordonnait que le Moine Elphegus fût nommé. On obéit. Le protégé du ciel & de l'Archevêque, qui conduisait cette manœuvre, réunit toutes les voix, & fut sur le champ installé.

Une autre fois on agita encore dans un synode la cause des Moines. Pendant qu'on allait aux opinions, le plancher de la chambre s'entr'ouvre, plusieurs Ecclésiastiques séculiers sont écrasés, & l'Archevêque, ami des réguliers, reste miraculeusement sur une poutre. On ne fut pas la dupe de cette aventure; mais elle eut son effet, puisque les Moines ne furent pas condamnés. Quel tems! quelles indignités!

LA COURONNE EST LE PRIX DE LA VALEUR.

EN 1016, pendant que les Anglais proclamaient Edmond II pour leur Roi, les Danois élevaient Canut leur chef à cette suprême dignité. Les deux rivaux se livrèrent cinq batailles consécutives, qui ne firent que dévaster l'Angleterre, sans décider de son sort. Ces braves Monarques, également dignes du trône, convinrent de terminer ce grand différend par un combat singulier. On choisit la petite isle d'Elney, que forme la Saverne auprès de Glocester, pour le champ de bataille. Les deux armées se rangèrent sur les bords de la rivière, les Rois passent dans l'isle. Ils combattent d'abord à cheval avec un égal succès ; ils mettent pied à terre ensuite, & se portent des coups vigoureux. Edmond, plus grand, plus fort que son compétiteur, semble fixer la victoire de son côté ; mais Canut, plus agile, plus adroit, & peut-être réellement plus courageux, prouve qu'il faut la lui arracher avec la vie. Dans cette incertitude, ce dernier, qui a

perdu un peu de terrein, ne croit pas s'avilir, en proposant un accommodement à son rival. Il baisse la pointe de son épée, & lui dit « Vaillant Prince, » c'est assez combattre ; nous avons » également témoigné notre courage, » témoignons également notre modé» ration ; &, après avoir partagé le » soleil & l'honneur de cette journée, » partageons ensemble le Royaume qui » fait le sujet de notre différend. » Les deux Rois s'embrassèrent, & le traité fut conclu ; les deux armées marquèrent leur joie par leurs acclamations. Le nord de l'Angleterre fut le partage de Canut, & le sud resta à Edmond.

INDIGNE FLATTERIE.

LA mort d'Edmond II, qu'on prétend avoir été assassiné, laissa Canut maître de tout le Royaume. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, un de ses Courtisans (les flatteurs sont nés avec les Rois) lui dit qu'il était le Roi de la terre & de la mer. Canut, sans répondre, s'assied sur le sable, & dit, en parlant à la mer : « La terre où je suis est à moi ; toi,

» même, tu es soumise à mes loix ; je » te commande de t'arrêter, & d'obéir » à la voix de ton Roi. » Mais cet ordre n'empêcha pas le flot de monter jusqu'à Canut, & même plus loin. Alors se tournant vers le flatteur : « Reconnoissons, lui dit-il, qu'il n'y a aucun » Souverain qu'on puisse appeller Roi » du ciel & de la terre, que celui qui » les a créés par sa toute-puissance, » & qui les conserve par sa bonté : » allons le reconnaître pour tel. » Il part, & va déposer sa couronne au pied du crucifix, dans l'Eglise de Saint-Pierre de Winchester.

LA POLITESSE CONJUGALE.

IL n'y a pas long-tems que Mylady *** fut accordée par ses tuteurs, aux vœux de Mylord ***, qui, de l'aveu de l'Angleterre entière, reçut avec elle tout ce que l'amour & la fortune lui pouvaient offrir de plus précieux. Elle était dans la fleur de la jeunesse, & les charmes de son esprit égalaient ceux de sa figure. Quelle félicité, si, avec plus de goût & un autre caractère que le sien, il eût sçu la rendre durable!

Mais il était malheureusement du nombre de ceux pour qui le sexe n'a qu'un seul mérite, qui ne regardent une épouse que comme un nouveau meuble, & qui cessent d'en faire cas dès qu'il ne leur paraît plus tel. Le premier mois de leur union à peine écoulé, tous les transports du Lord ne lui laissèrent pour Mylady qu'une tiédeur, à laquelle succéda bientôt le dégoût. Les alarmes, les empressemens, la conduite même que cette aimable épouse employa pour le ramener, lui devinrent d'abord ennuyeux, ensuite insupportables. Il avait marqué trop d'amour à Mylady, pour pouvoir espérer qu'un changement aussi subit ne blessât pas à la fois, & sa tendresse, & son amour-propre. Il ne se trompa point, elle en fut indignée. Assez prudente néanmoins pour ne pas éclater sur un malheur, où la connaissance qu'elle croyait déja avoir acquise du caractère de son époux, ne lui promettait point de remède, elle dissimula sa peine, & parvint par degrés jusqu'à en mépriser intérieurement l'auteur.

Tous deux, doués d'un discernement fin, sentirent presqu'en même tems à quel point ils se haïssoient. Trop politiques pour le laisser paraître, chacun

dès-lors ne ſongea plus qu'à déguiſer ſes véritables ſentimens ſous les dehors de la complaiſance & des attentions les plus ſuivies.

Ce nouveau genre de ſupplice mutuel ne pouvait durer long-tems. Le Lord, quoique tard, connut les défauts de ſon propre cœur. Les rares qualités de ſon épouſe, tout ce qu'il lui dévait de reconnaiſſance, le vuide des plaiſirs qu'il avait vainement cherchés ailleurs, le ramenèrent inſenſiblement à tenter les plus grands efforts, pour ranimer en lui des feux dont il l'avait, quelques mois auparavant, trouvé ſi digne. Mais l'amour était éteint de part & d'autre, & la froide raiſon réuſſit rarement à le rallumer. Déſeſpéré de ſon état, plus qu'ennuyé de vivre dans un monde dont les agrémens & les diſſipations n'avaient plus rien de piquant pour lui, point aſſez Anglais cependant pour uſer ſitôt du remède familier à ſa Nation, le Lord prit tout-à-coup le parti de ſe retirer dans une de ſes terres, & de chercher, dans les amuſemens de la campagne, quelque ſoulagement à ſes ennuis.

L'idée de ce genre de vie le flattait d'autant plus agréablement, qu'il était nouveau pour lui; & qu'à ſuppoſer que

son épouse poussât la complaisance au point de consentir à le suivre, il espérait que le regret d'avoir quitté Londres, la crainte de n'y plus retourner, & l'accablante uniformité de la vie champêtre, le mettraient bientôt à portée de jouir des douceurs du veuvage, après lequel il soupirait.

Il communiqua son dessein à Mylady, qui en reçut la proposition comme une personne trop malheureuse & trop indifférente pour en concevoir ni peine ni plaisir.

Cette résignation inespérée toucha le Lord assez sensiblement pour le déterminer à redoubler, non-seulement d'égards pour son épouse, mais pour ne plus chercher à la tromper par les apparences d'une passion dont il ne se sentait plus susceptible. Quelques jours après, les deux époux, suivis de toute leur maison, & voyageant dans le même équipage, avaient à peine perdu de vue les murs de Londres, que le Lord fixant tout-à-coup Mylady : « Convenez, lui dit-il, ma chère, que » j'ai l'air aussi sot en avouant que je » ne vous aime plus, que je l'avais » sans doute en vous faisant, pour la » première fois, l'aveu de ma tendresse. » Convenez encore, aussi franchement

» que moi, que notre seul espoir, en » allant vivre ainsi maritalement à la » campagne, le seul exactement qui » puisse nous flatter, & nous promettre » encore des jours heureux, est celui » de la survivance. Le desir n'est pas » en notre pouvoir ; vous ne m'en » inspirez plus. J'en suis fâché, je vous » le jure ; & vous l'êtes aussi, sans » doute....... Aidons-nous donc de » bonne-foi l'un & l'autre ; & convenons, du moins, de la façon dont il » faut nous y prendre pour tromper les » yeux de nos voisins, & nous haïr » intérieurement avec décence. »

« Mylord, répondit Mylady, (sans » paraître ni choquée ni surprise du » compliment,) vous avez fréquenté » long-tems la Cour, & ce séjour, » vous le sçavez, ne m'est pas abso- » lument étranger. Là, le bien qu'on » nous veut s'exprime avec chaleur ; le » mal s'y couvre du manteau de la plus » grande politesse. La bienveillance est » un peu prolixe, & le sentiment con- » traire épuise la civilité. Ainsi, mon » cher, ne cessons pas d'être polis : » peu importe à ceux qui nous verront » quels seront nos sentimens secrets. » Pour vous prouver en même tems » que c'est le seul parti qui puisse nous

» convenir, & combien vous devez à
» ma conduite, apprenez, mon cher,
» que depuis trois ans que je vous hais
» aussi cordialement que je vous mé-
» prise, qui que ce soit n'en a rien
» apperçu, & que vous-même avez
» peut-être été assez bon pour vous
» flatter encore que je vous aimais ten-
» drement. Ne vous gênez donc point
» pour moi. Chassez, jouez, buvez,
» sans jamais craindre mes reproches;
» devenez même bientôt, s'il se peut,
» à force d'exercice & de crapule, aussi
» complettement méprisable, qu'il con-
» vient que vous le soyez pour mon
» repos & pour le vôtre. »

Ils arrivèrent à *Rutland*, & y passèrent quelque tems avec une impatience aussi secrette que réciproque, jusqu'à ce que le Lord, croyant enfin avoir trouvé l'heureux moyen de donner une autre tournure à leurs affaires, vint un jour à la toilette de Mylady, & lui parla en ces termes: « J'ai fait
» réflexion, ma chère, & vous l'avoue-
» rez comme moi, que l'air trop pur
» de ce pays-ci peut tromper long-
» tems votre attente. Loin d'altérer ma
» santé ni la vôtre, il la fortifie chaque
» jour. Notre ame y languit seule; &
» notre corps, en dépit d'elle, y brave

» tous les maux. Si vos desseins n'ont » point changé, si vos sentimens sont » aussi invariables que les miens, je » crois que *le Comté d'Essex*, (pays » bas & marécageux,) nous offre une » retraite favorable à nos idées. Si la » proposition vous plaît, nous pouvons » partir dès demain; & pour prix de » votre complaisance, j'ajoûte à votre » douaire, en arrivant, le revenu total » de cette terre. »

Mylady, toujours aussi traitable que polie, accèpta sans balancer les offres de son époux, & revint au bout de six mois à Londres, après l'avoir vu mettre en paix dans le tombeau de ses ayeux.

REMARQUABLE EMPLOI DU TEMS.

ALFRED, Roi d'Angleterre, qui mourut en l'an 900, fut le premier des héros de l'Angleterre : ce ne fut point la flatterie qui lui donna le nom de Grand, il dut ce titre à ses vertus.

Ce Prince distribuait son tems en trois parties égales; il passait huit heures dans les exercices de piété, huit heures à régler les affaires publiques,

& huit heures au sommeil, à l'étude & à se récréer. Ce tems était mesuré par des bougies, sur lesquelles étaient tracées des lignes de couleurs, qui lui indiquaient les heures; &, pour empêcher qu'elles ne brûlassent inégalement, il inventa, dit-on, des lanternes de corne, dans lesquelles il les enfermait.

C'est cet Alfred qui, vaincu par les Danois, se cache chez un Berger, ne se confie qu'à un Comte de Devan, retranché dans une faible forteresse avec les débris de l'armée anglaise; ose pénétrer dans le camp ennemi, sous les haillons d'un mendiant; & qui, après avoir battu ces fiers usurpateurs, les compte au nombre de ses sujets, & donne des loix à l'Angleterre.

Alfred fut ferme dans l'adversité, modeste dans la fortune, fécond en ressources, habile à profiter des événemens; courageux, sans témérité; religieux, sans affectation; politique, sans fausseté; magnifique, libéral. Adoré de ses sujets, qu'il rendit heureux, il fut moins leur Roi que leur père.

Ce Monarque traduisit en anglais le Pastoral de saint Grégoire le Grand; l'Histoire de Parel-Orose, & celle de Bede. Voici comme il s'exprime dans la préface du Pastoral, qu'il adresse à

l'Evêque de Londres. « J'ai souvent
» pensé combien la Nation anglaise a
» produit autrefois de grands hommes,
» tant ecclésiastiques que séculiers, si
» curieux de s'instruire & d'instruire
» les autres, que les Etrangers venaient
» chez nous apprendre les sciences; au
» lieu que, de notre tems, il se trou-
» vait très-peu d'Anglais, en-deçà de
» l'Humber, qui entendissent leurs
» prières les plus communes, ou qui
» pussent traduire leurs prières de latin
» en anglais. Je ne me souviens pas d'en
» avoir vu un seul au midi de la Tamise,
» quand je commençai à régner. C'est
» pourquoi je vous exhorte de n'être
» pas moins libéral de la science que
» Dieu vous a donnée, que vous l'êtes
» des biens temporels. Songez quelle
» punition nous devons attendre, si
» nous n'aimons pas la sagesse, & ne
» la laissons pas aux autres. »

Alfred tint aussi cette admirable règle dans sa dépense, dit un Auteur. « Il
» divisa, tant qu'il vécut, les revenus
» annuels de son domaine en deux
» parties égales. De la première, il en
» faisait trois, sçavoir; l'une, pour les
» Officiers de sa Cour; l'autre pour les
» Artisans & Ouvriers de ses bâtimens;
» & la troisième, pour les survenans.

» Quant à la seconde, il la répartait » de cette sorte, que la première portion était pour les pauvres de son » Royaume ; la seconde, pour les Monastères ; la troisième, pour les Ecoliers & Professeurs de lettres ; & la » quatrième, pour les Eglises d'outremer. »

IL EST DANGEREUX DE VOULOIR PARAISTRE CE QU'ON N'EST PAS.

IL se trouve toujours un grand nombre de femmes de la Cour aux eaux de Tunbridge. Entre celles du second ordre, il y avait une certaine Madame *Wildman*, vraie folle, qui se donnait l'air de femme de qualité, quoiqu'elle fût fille & veuve d'Artisans. Mais elle avait un revenu honnête ; & comme dans les lieux où l'on cherche la santé, le besoin commun qu'on en a rapproche les conditions, elle croyait presque qu'elle était du même rang que les personnes qualifiées qu'elle y voyait tous les jours. Elle jouait gros jeu, & perdait tant que l'on voulait. Il n'était pas étonnant qu'on la reçût à bras ouverts. Comblée de se trouver en aussi bonne

compagnie, elle tâchait de copier les femmes de la Cour; elle affectait leurs airs, leurs modes, leur ton, c'est-à-dire, qu'elle se pétrissait de plus en plus de ridicules. Elle était devenue d'une coquetterie, d'une galanterie dont elle avait honte elle-même. C'était, disait-elle, affreux, épouvantable; ces femmes de la Cour étaient à faire peur : mais elle ne voulait point se singulariser. Justement piquées de ces indiscrets propos, les Dames respectables qu'ils offensaient résolurent de s'en venger. On jugea que la meilleure façon de le faire, était de couvrir la bourgeoise de ridicules. Un comité se tint, & il fut décidé qu'on inventerait quelque ajustement grotesque, dont on ferait en sorte de l'engouer, & qu'on l'exposerait dans cet état à un persifflage général.

Toutes ces Dames, à la tête desquelles étaient la Duchesse de Montrose, la Marquise de Lothiau, & Mylady Torkington, prirent la peine pendant quelques jours de s'habiller exprès pour recevoir Madame Wildman. Tantôt elles avaient un gant d'une façon à une main, tandis que l'autre en avait un d'une couleur ou d'une étoffe différentes; ou bien cette bisarrerie était dans la

chaussure, & c'était un soulier blanc, & l'autre brun, brodé, & l'autre uni; enfin cela s'étendait jusqu'aux boucles d'oreilles, un côté étant de brillans, tandis que l'autre était de pierres de couleur, & l'échelle de rubans mi-partie. On assure même qu'elles avaient été jusqu'à se mettre du rouge d'un côté, & point de l'autre.

Quelle fut la surprise de notre bourgeoise, lorsqu'elle vit pour la première fois ces singuliers ajustemens! Elle n'osait d'abord la témoigner, de peur de passer pour une femme qui ignorait tout. Cependant elle n'y put tenir, & demanda doucement à l'oreille d'un cavalier, si ces Dames allaient au bal. Non, lui répondit-il: pourquoi cette question? C'est, qu'il me semble, ajoûta-t-elle, qu'on est ici en ajustement de carnaval. Gardez-vous bien d'en rire, reprit-il d'un air mystérieux; c'est une nouvelle mode: comment une femme de votre sorte peut-elle ignorer cela? Envoyez chercher, dès ce soir, la Marchande de Madame la Duchesse, & mettez-vous en règle; on vous prendrait pour une bourgeoise. Celle-ci était si infatuée des grands airs, qu'elle reçut cette confidence avec autant de bonne-foi qu'elle en avait mis dans la

question. Elle n'eut rien de plus pressé que de retourner chez elle, d'exécuter ce qu'on lui avait conseillé, & de reparaître le plutôt qu'il lui fut possible. C'était où on l'attendait. On sçut adroitement, par les hommes, le jour qu'elle devait venir chez la Duchesse. Toutes les femmes de la ville furent invitées de s'y trouver, & de bonne heure ; en sorte que, quand Madame Wildman arriva, tout le monde y était déja rendu. Quel coup de théâtre, lorsqu'on la vit paraître dans ce bisarre ajustement ! On juge bien que la Duchesse, & les autres Dames avaient repris leur ajustement ordinaire ; en sorte que cette folle se trouvant seule dans cette singulière décoration, ce fut un éclat de rire général. Elle ne put manquer de s'appercevoir qu'elle était la fable de ce grand cercle ; & quelques-unes de ses amies lui ayant demandé si la tête lui avait tournée, elle fut dans une confusion à en perdre connaissance. Il fallut la ramener chez elle. Cette aventure fit l'histoire de la ville, & l'a été depuis de Londres & de la Cour. Heureuse Madame Wildman, si cette scène humiliante lui a fait concevoir qu'il ne faut point vouloir paraître femme de qualité, lorsqu'on n'est que bourgeoise ;

qu'on n'eſt, nulle part, mieux que dans ſa ſphère ; & qu'il eſt ridicule de vouloir reſſembler à d'autres qu'à ſoi-même!

Il est quelquefois heureux de ne pas craindre les Esprits.

UN jeune homme de Londres allait, il y a quelque tems, à la campagne d'un Gentilhomme à qui il était allié. Il arriva que tous les appartemens de la maiſon ſe trouvant pour lors occupés, une ſeule chambre reſtait dans un endroit écarté, que perſonne ne voulait habiter, parce qu'on prétendait qu'il y revenait fréquemment des eſprits. Cette raiſon n'effraya point le jeune homme, qui ne demandait pas mieux que de voir des eſprits. On diſpoſe la chambre, & le jeune homme ſe retire la nuit pour y coucher: il ſe met au lit, & s'endort bientôt après. Vers les trois heures du matin, il eſt réveillé par du bruit; il entend qu'on ouvre ſa porte, & il apperçoit, à la lumière du feu qu'il avait laiſſé allumé, une figure, qui avait l'air d'une jeune femme en chemiſe; mais il ne put pas en diſtinguer les traits. Le fantôme s'approcha du feu, ſe mit à tiſonner;

&, après s'être chauffé quelque tems, vint se mettre dans le lit, y resta tranquillement. Quoique l'esprit parût au jeune homme d'un naturel fort doux, & d'une figure aimable, il ne le sentit pas sans émotion aussi près de lui. Il s'était retiré à l'autre extrémité du lit, & était fort tenté de laisser la place toute entière au fantôme. Cependant il se rassura peu-à-peu, & s'enhardit au point de porter sa main sur le revenant, dont il trouva la peau fort douce, & le reconnut véritablement pour un esprit féminin. Il eut la témérité d'ôter une bague, qu'il sentit à son doigt; mais il n'osa pousser plus loin ses entreprises. Il commençait à trouver la visite un peu trop longue, lorsque le fantôme parut tout-à-coup se réveiller, se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, & sortit. Le jeune homme, plus tranquille, fit des réflexions sur l'aventure, & devina bientôt ce que c'était que ce revenant. On s'empressa dès le matin de lui demander des nouvelles de l'esprit; il demanda, avant que de vouloir répondre, si aucune Dame de la compagnie n'avait perdu un anneau. La fille du maître de la maison dit qu'elle avait perdu le sien, sans sçavoir comment. Le jeune homme alors, la

prenant par la main, dit au père : Monſieur, voilà l'eſprit qui revient dans votre chambre, & il conta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure ſurprit & amuſa beaucoup toute la compagnie, excepté la demoiſelle, qui fut interdite & confuſe. Mais ſon père la raſſura, & lui dit : « Ma fille, puiſque » vous êtes allé trouver ce jeune homme » dans ſon lit, c'eſt à lui à venir vous » chercher dans le vôtre. Je le choiſis » pour mon gendre ; le refuſerez-vous » pour votre mari, après avoir déja » couché avec lui ? » La jeune demoiſelle répondit par ſon ſilence ; le jeune homme reçut la propoſition avec reconnaiſſance, & le mariage ſe termina dès le lendemain.



IL EST DES BISARRERIES DONT ON NE PEUT RENDRE RAISON.

UN Duc de Mercie avait pour épouſe Godive, femme vertueuſe, & dont l'unique ambition ſe bornait à rendre heureux les ſujets de ſon mari. Le Duc, d'un caractère plus dur, ne ceſſait d'accumuler les impôts ſur les habitans de Coventri. La tendre Godive ſe jette

aux genoux du Duc; elle le supplie, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de son peuple, & de diminuer les charges qui l'accablent. « Je le veux, dit ce Prince » bisarre, à condition que vous tra-» verserez la ville toute nue. » Godive se soumet à cette condition. Elle fait défendre à tous les habitans de la regarder, sous peine de mort. Elle monte à cheval, & sans autre voile que ses longs cheveux, elle parcourt toutes les rues de la ville. Un seul homme, excité par la curiosité, osa entr'ouvrir une fenêtre. Elle le remarqua, & lui fit payer de sa vie cette désobéissance. C'est en mémoire de ce singulier événement, qu'on voit encore, dans un endroit de la ville de Coventri, une statue, dans l'attitude d'une personne qui regarde.

ANECDOTES SUR LA BATAILLE DE HASTINGS, QUI PLAÇA SUR LE TRÔSNE D'ANGLETERRE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

LES descendans d'Egbert le Grand avaient gouverné l'Angleterre pendant 265 ans, lorsque Guillaume, Duc de Normandie, s'adresse au Pape Alexandre

II, pour être autorisé à soutenir un prétendu droit d'hérédité, qu'il soutient que le feu Roi Edouard lui a transmis. Alexandre, jaloux de rendre le Royaume d'Angleterre tributaire du Siége apostolique, ne veut pas d'autre preuve du droit de Guillaume. Il lui envoie un étendard béni, un cheveu de saint Pierre, & une Bulle d'excommunication contre quiconque s'opposerait à son entreprise. Guillaume part du Port de Saint-Valery, aborde les côtes de Sussex, livre bataille à son ennemi Harald II dans la plaine de Hastings, la gagne, marche à Londres, & se fait couronner. L'Historien Matthieu Paris nous fait la description suivante de ce grand événement.

« Les Anglais avaient passé toute la » nuit à se réjouir & à boire. Dès la » pointe du jour, encore fumans de » débauche, ils marchent avec ardeur à » l'ennemi : les fantassins, tous armés » de haches, & serrés les uns contre » les autres, unissent leurs boucliers, » & en forment un mur impénétrable. » Les Normands, qui s'étaient occupés » toute la nuit à confesser leurs péchés, » après s'être nourris le matin du Pain » des forts, (c'est un Moine qui parle,) » attendaient l'ennemi d'un air assuré. » Guillaume demande ses armes, on

» les lui apporta : mais l'empressement
» de ses Officiers occasionna quelques
» changemens dans les pièces de son
» armure, qu'ils placèrent à contre-sens.
» Le Duc, riant de leur méprise, dit
» à voix haute : J'accepte l'augure ;
» voilà qui m'annonce que mon Duché
» va se changer en Royaume.... Il fait
» ensuite chanter la chanson de Rol-
» land, pour animer ses soldats, & les
» mène au combat. On se battit de part
» & d'autre avec un courage égal, pen-
» dant la plus grande partie du jour,
» sans que la victoire penchât d'aucun
» côté. Guillaume alors fait prendre
» la fuite à ses troupes. Les Anglais,
» se croyant vainqueurs, se débandent
» pour suivre les fuyards. Alors les
» Normands font volte-face, & font
» à leur tour reculer les Anglais. Ceux-
» ci se retranchent sur une colline. Les
» Normands veulent y monter ; mais
» ils sont repoussés. Tant qu'Harald fut
» vivant, les Anglais se soutinrent dans
» ce poste. Ce Prince remplit dans cette
» journée tous les devoirs d'un soldat
» & d'un Capitaine ; il renversait tout
» ce qui se présentait devant lui. Guil-
» laume, de son côté, payait de sa
» personne ; il eut trois chevaux tués
» sous lui. Enfin Harald, atteint d'un
coup

» coup de flèche à la tête, tomba mort.
» Un soldat, le voyant étendu sur le
» champ de bataille, lui coupa la cuisse.
» Guillaume, indigné de cette action,
» chassa ce soldat de l'armée. Les An-
» glais, après la mort de leur Roi,
» prirent la fuite «.

Ce fameux Guillaume était fils de Robert dit *le Diable*, Duc de Normandie, & de la fille d'un Pelletier de Falaise, nommée *Harlotte*, (nom qui signifie en Anglais *fille de joie*.) » La
» nuit venue, dit une chronique, que
» Harlotte devait coucher avec Robert,
» elle lui fut menée jusques dans sa
» chambre; & quand elle se fut dé-
» pouillée de ses habits, elle entra dans
» le lit avec sa chemise, puis sentant
» que le Duc, qui s'était couché le
» premier, voulait approcher d'elle, la
» prit au collet, & la fendit tout au
» long. Quoi reconnu par le Duc, il
» lui demande pour quel sujet elle fait
» cela, & qu'elle ne la dépouille pas
» par-dessus sa tête? Elle répondit gail-
» lardement & promptement, que ce
» n'était pas chose honnête, que ce qui
» touchait à ses pièces & jambes, passât
» par-devant son visage. Quand il eut
» satisfait à son amour, elle s'endor-
» mit & tressaillit incontinent après,

» avec un grand soupir. De quoi lui
» ayant demandé la cause, ...
» Monseigneur, dit-elle, j'ai songé
» que mon de corps issait en arbre, lequel
» étendait ses rameaux si grands & si
» hauts vers le ciel, qu'il ombrageait
» toute la Normandie. Etant parvenue
» au terme de l'enfantement, elle ac-
» coucha heureusement d'un fils, qui
» fut nommé *Guillaume*. Aussi-tôt que
» la Sage-femme l'eut reçu, il fut mis
» sur un peu de paille blanche, sans
» langes, ni drapeaux. Il commença
» alors de pétiller & tirer à lui la paille
» avec les mains, tant qu'enfin il en
» eût les poings & les bras pleins. Quoi
» voyant la Sage-femme : par ma foi,
» dit-elle, cet enfant commence bien
» jeune à acquérir & à amasser «.

Comme Guillaume était fort replet & gardait souvent le lit, il échappa à Philippe premier, Roi de France, de dire en plaisantant : » Quand donc ce » gros homme relevera-t-il de ses cou- » ches « ? Guillaume fut si piqué de cette raillerie que des mal-intentionnés lui rendirent, qu'il répondit que sitôt qu'il serait relevé, il irait offrir à Notre Dame de Paris dix mille lances, au lieu de cierges : il part en effet, débarque en Normandie avec son armée,

& vient brûler Mante. Il y trouva son tombeau ; s'étant approché trop près des flammes, la fièvre le prit, & il fut obligé de se faire transporter à Rouen, où il mourut âgé de soixante & onze ans.

Une aventure singulière rendit remarquable ses funérailles à Caën, où il devait être inhumé : un nommé Ascelin s'écria : » La place où vous vous disposez » d'enterrer ce corps m'appartient. Le » Roi, étant encore Duc, l'a enlevée à » mon père Arthur, par la violence, » pour y bâtir ce Monastère. C'est pour» quoi je la réclame, & je m'oppose » à ce que l'usurpateur y soit inhumé «. Il fallut vérifier le fait. On reconnut la vérité de ce qu'Ascelin venait d'exposer, on lui donna soixante sols pour le terrein de la sépulture, avec promesse de le dédommager pour le surplus de ses prétentions.

ON NE PEUT PAS PLUS MAL COMPTER.

LA plûpart des égaremens où les hommes se plongent, viennent des fausses espérances dont ils se bercent, & de ce qu'ils aspirent à des avantages aux-

quels ils n'ont aucun sujet de prétendre.

Trois Demoiselles de Londres, sœurs & d'une famille respectable, furent recherchées des plus considérables partis pendant leur jeunesse ; mais un calcul qu'elles avaient fait de leurs biens à venir, les engagea à renvoyer impérieusement ces soupirans importuns ; voici comme elles comptaient.

» Notre père est encore assez jeune, » mais notre mère est un peu trop avan- » cée en âge pour avoir d'autres enfans. » D'ailleurs son bien en fonds, qui lui » rapporte huit cents livres sterling de » revenu, à le vendre sur le pied du » produit de vingt années, vaut seize » mille pièces. Celui de notre oncle, » qui a déja plus de cinquante ans, » vendu sur le même pied, en doit va- » loir huit mille, puisqu'il rapporte » quatre cents livres sterling de reve- » nu. Nous avons une tante veuve, qui » a dix mille livres sterling, que son » mari lui a laissées à sa disposition, & » une autre, qui est vieille fille, dont » le capital peut monter à six mille piè- » ces. Ajoûtez à ceci que notre grand- » mère a neuf cents livres sterling de » revenu, qui, évaluées de même, en » font dix-huit mille, & nous avons

» chacune mille pièces qu'on ne ſçau-
» rait nous ôter. Si nous joignons ces
» différentes ſommes enſemble, nous
» verrons d'un coup-d'œil quelle en eſt
» la ſomme totale.

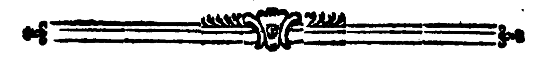
	l. ſt.
» Le bien de notre père.	16000.
» Celui de notre oncle...........	8000.
» Celui de notre tante la veuve....	10000.
» Celui de notre tante la fille......	6000.
» Celui de notre grand-mère........	18000.
» Nos 1000 pièces chacune.......	3000.
Total	61000.

» A partager également cette ſomme » entre nous trois, nous aurons vingt » mille & tant de livres ſterling cha» cune. Et avec ce, que la renommée, » qui groſſit toujours les capitaux, nous » donnera de plus, nous pouvons fort » bien paſſer pour des partis de 30000 » livres ſterling «.

Telles étaient les folles eſpérances de ces trois ſœurs, & le motif qui leur fit refuſer tous les partis ſortables qui ſe préſentèrent: mais qu'arriva-t-il? La mère mourut, le père ſe remaria, & de cette ſeconde femme, il eut un garçon, à qui ſon bien, celui de l'oncle & de la grand-mère étaient ſubſtitués. Ce petit inconvénient enleva à nos mau-

vaiſes *calculatrices* un capital de quarante-trois mille livres ſterling. Ce ne fut pas tout. La vieille tante, qui était encore fille, ſe prit de belle paſſion pour un grand Irlandais, l'épouſa, & cette arrière-penſée priva les nièces de ſix mille pièces. La veuve mourut bientôt après, & ne laiſſa que de quoi acquitter ſes dettes & payer ſon enterrement; enſorte que les trois ſœurs reſtèrent avec leurs mille pièces chacune, & vieillirent en déclamant contre l'avarice des hommes qui n'épouſent pas les filles qui n'offrent en dot que ce petit nombre de guinées.





SEIZIEME NUIT.



Fable Payenne,

Sur la Prière;

Imitée des Anciens.

Lorsque Jupiter eut introduit, pour la seconde fois, le philosophe Ménippe dans le ciel, il voulut fournir de la matière à ses spéculations, & leva une trappe qui était placée tout auprès de son marche-pied. Il sortit d'abord un si grand bruit & tant de cris, que le Philosophe en fut étonné. Sur ce qu'il demanda ce que c'était, Jupiter lui dit que c'étaient les prières que les hommes lui adressaient. Au milieu de cette confusion de voix, que la seule oreille de Jupiter pouvait distinguer, Ménippe entendit répéter en différentes langues les mots *richesses*, *honneurs*, *& une longue vie*. Lorsque le premier charivari de ces voix, qui montaient en foule, eut passé, on les entendit d'une manière plus distincte. La première,

qui venait d'Athènes, fut remarquable par sa grande singularité : elle demandait à Jupiter qu'il voulût bien augmenter la sagesse & la barbe de son très-humble suppliant. Ménippe connut au son de la voix, que c'était la prière de son ami Lycandre, le philosophe. Celle-ci fut suivie de la requête d'un autre, qui venait de charger un vaisseau, & qui promettait à Jupiter que, s'il avait soin de le ramener au port avec de grandes richesses, il lui offrirait une coupe d'argent. Jupiter n'en fit pas le moindre cas ; mais il inclina son oreille avec plus d'attention qu'à l'ordinaire, pour entendre une voix qui se plaignait de la cruauté d'une veuve Ephésienne, & qui le pria de vouloir exciter la compassion dans son cœur. Celui-ci, dit Jupiter, est un fort galant homme, j'ai reçu beaucoup d'encens de lui ; je lui veux assez de bien pour ne pas exaucer sa prière. Il fut interrompu par une volée entière de vœux qu'on lui adressait pour la santé d'un tyran, & que ses sujets faisaient en sa présence. Ménippe, qui remarqua l'ardeur & le zèle dont ces vœux étaient accompagnés, fut bien surpris d'entendre de petits murmures qui venaient de la même assemblée, qui se plaignaient à Jupiter

de ce qu'il laissait vivre un pareil tyran, & qui lui demandaient s'il n'avait point de foudres pour l'écraser. Jupiter fut si choqué de l'hypocrisie de ces marauds, qu'il admit les premiers vœux, & qu'il souffla les autres. A la vue d'un gros nuage qui montait vers le haut de la trappe, le Philosophe lui demanda ce que c'était. Ceci, dit Jupiter, est la fumée d'une hécatombe qu'un Général vient de m'offrir; il me sollicite beaucoup, afin que je l'aide à tailler en pièces une armée de cent mille hommes qui est rangée en bataille devant la sienne. Qu'est-ce que ce misérable croit que je trouve en lui, pour s'être mis dans la tête que j'immolerai à sa gloire la vie de tant de mortels qui le valent bien lui-même? Mais prêtez l'oreille, ajoûta-t-il; il y a une voix que je n'ai jamais entendue, que lorsqu'une personne se trouve en danger. Oh! c'est un maraud qui a fait naufrage dans la mer d'Ionie. Il n'y a que trois jours que je le sauvai sur une planche, sur ce qu'il me promit de changer de train: le perfide qu'il est ne vaut pas quatre deniers, & avec tout cela il a l'impudence de m'offrir un temple; si je veux l'empêcher de couler à fond.... Qu'est-ce donc que je vois là-bas?

continua-t-il. Oh! c'est un jeune gaillard qui me supplie de retirer son père des calamités de la vie humaine, pour jouir lui-même d'un bien considérable; mais qu'il ne s'y attende pas : malgré lui & ses dents, le bon-homme vivra plusieurs années, pour le faire enrager. Là-dessus on entendit la douce voix d'une Dame pieuse, qui demandait à Jupiter la grace de paraître aimable & charmante aux yeux de son Empereur. Dans le tems que le Philosophe ruminait sur cette demande extraordinaire, un petit vent s'éleva du fond de la trappe, qu'il prit d'abord pour un zéphir; mais qu'il s'apperçut bientôt n'être qu'une bise de soupirs. Ils avaient une odeur forte d'encens & de fleurs, & ils furent suivis de plaintes les plus tragiques, sur des blessures & des tourmens, des feux & des flammes, la rage, le désespoir & la mort. Ménippe s'imagina que tous ces cris lamentables venaient de quelques exécutions générales, ou de quelques malheureux qui souffraient la torture. Mais Jupiter lui dit qu'ils venaient de l'Isle de Paphos, & qu'il recevait tous les jours de pareilles plaintes de cette engeance de visionnaires, qu'on appelle amans. Je suis si distrait, dit-il, par la génération pré-

ſente de l'un & de l'autre ſexe, & il eſt ſi difficile, pour ne pas dire impoſſible, de leur plaire, ſoit que j'accorde ou que je refuſe leurs demandes, qu'à l'avenir j'ordonnerai à un vent d'oueſt de les intercepter dans leur paſſage, & de les répandre à tout haſard ſur toute la ſurface de la terre. J'entendis en dernier lieu la requête d'un vieillard qui a près de cent ans; il me demandait encore une année de vie, & promettait qu'alors il mourrait content: c'eſt le plus impertinent corps qu'il y ait au monde. Il m'a fait la même prière plus de vingt années de ſuite. Lorſqu'il n'avait que cinquante ans, il ſouhaita de pouvoir vivre juſqu'à ce que ſon fils fût établi; j'y donnai les mains. Alors il me demanda la même grace pour ſa fille; & enſuite, qu'il pût voir l'éducation d'un petit-fils. Il a obtenu tout cela; & il voudrait, à préſent, achever une maiſon qu'il a commencé à bâtir. En un mot, c'eſt un vieux pénard, qui n'eſt pas raiſonnable, & qui ne manque jamais de prétextes; je ne veux plus entendre parler de lui. Là-deſſus Jupiter en colère ferma la trappe tout d'un coup, & réſolut de ne plus donner audience le reſte de la journée.

Quelle foule d'excellentes réflexions cette Fable d'Addiſſon, toute ſingulière qu'elle eſt à certains égards, ne peut-elle pas fournir? C'eſt la morale de Socrate & de Platon, ſi bien traitée dans les belles Satyres de Juvenal & de Perſe. Tels ſont, en effet, les vœux extravagans de l'eſpèce humaine.



TESTAMENT SINGULIER D'UN CURÉ ANGLAIS.

L'ANGLETERRE eſt le Pays des ſingularités les plus étonnantes. Pour bien des Anglais, c'eſt être libre que de pouvoir être impunément ſingulier. Auſſi ne rencontre-t-on preſque partout que des caractères de cette eſpèce. C'eſt le goût dominant de la Nation. Le teſtament d'un Curé du Comté de *Leiceſter*, nommé *Stagemord*, en eſt une preuve. Voici le teſtament tel qu'on l'a trouvé dans ſes papiers.

» Je laiſſe à mes héritiers, cinquante » chiens de diverſes eſpèces; cent paires de culottes, quatre cents paires » de ſouliers, cent paires de bottes; » quatre-vingts perruques (il portait » toujours ſes cheveux;) quatre-vingts

» chariots & charrettes, trente brouet-
» tes, deux cents bêches & pêles; cin-
» quante selles & harnois; quatre-vingt
» charrues; (il n'en faisait jamais
» usage.)

Item. » Un grand nombre de bâtons
» & de petites cannes pour la prome-
» nade, qui ont été évalués à huit
» livres sterling; soixante chevaux &
» jumens; (ils n'ont jamais été montés)
» deux cents pioches & fourches; soi-
» xante-quinze échelles, cinquante
» bayonnettes, pistolets & épées, &c.

Item. » Un grand chariot rempli de
» livres en blanc; pas un seul sermon:
» une cassette où il y avait en espèces
» 500 livres sterling «.

Ce bon Curé avait une servante & un valet, qu'il renfermait tous les soirs dans leurs chambres à huit heures. La dernière chose qu'il faisait régulièrement avant de se mettre au lit, c'était de tirer un coup de fusil & de lâcher ses chiens. On l'a trouvé un matin noyé dans un de ses étangs; & comme il était sur les genoux, n'ayant de l'eau que jusqu'à la poitrine, il y a beaucoup d'apparence qu'ayant été accueilli tout d'un coup par ses bons amis les chiens, ils l'auront renversé dans l'étang, à forces de caresses. Outre mille pièces

qu'on a trouvées chez lui, il jouissait d'un revenu de sept cents livres sterling. Un porte-faix de Londres, son proche parent, a été son légataire universel.

LA BONNE FAÇON D'AVOIR RAISON.

LES premiers habitans de la terre avaient une logique naturelle, exempte de règles, & que suivent encore les gens du commun.

Socrate introduisit une méthode d'argumenter, qu'on peut nommer *interrogative :* elle consiste à entasser question sur question, jusqu'à ce que l'on force son adversaire à convenir qu'il était dans l'erreur.

Aristote changea cette batterie, il inventa les syllogismes. Dans la voie socratique, on admet tout ce que l'opposant avance ; dans l'aristotélicienne, on nie toujours quelque chose de ce qu'il dit. Socrate est victorieux par stratagême ; Aristote par la force : l'un prend la place par la sape ; l'autre, l'épée à la main.

Toutes les Universités de l'Europe ont

disputé long-tems par le syllogisme : ce sont, pendant nombre de siècles, toujours des objections & des réponses, mêlées de distinctions.

Un nouvel argument, qui ne peut se ranger sous aucun mode, ni sous aucune figure d'Aristote, vint dans la suite au secours des Docteurs. On l'apellait *Argumentum Basilicum*, *Bacilinum*, ou *Baculinum*, qu'on pourrait rendre par *Droit Canon*, ou *Loi du Tricot*. Lorsqu'on ne parvenait pas à réfuter son antagoniste, on l'assommait à coups de bâton. Il y a à Oxford une petite rue, qu'on nomme encore le défilé logical, où l'on a souvent disputé de cette sorte. Erasme fut de ce siècle, & tomba entre les mains de ses ennemis qui l'argumentèrent ainsi cruellement.

Un autre argument, est celui des Princes, lorsqu'ils mettent, de part & d'autre, cent mille tenans en campagne. Cette manière de se convaincre réciproquement l'épée à la main, a son avantage. C'est ce qui a donné lieu au fameux traité de la *Logique des Rois* ; » *Ratio ultima Regum* «. *Quel Philosophe aurait honte*, dit un Ancien, d'être réfuté par un Docteur qui a cinquante légions à ses ordres ?

A Londres, & même dans les trois Royaumes, un argument bien commode est de gager beaucoup contre un homme qui n'a rien : il y a toujours à parier que celui qui propose a raison.

Il y a eu un tems en Europe où les tortures fournissaient des argumens invincibles. A présent la façon d'argumenter est plus douce, une bourse ouverte fournit de meilleures raisons que tous les syllogismes d'Aristote. Avec cette façon de disputer, Philippe de Macédoine réduisit tous les Orateurs d'Athènes au silence.

IL ÉTAIT TEMS.

UNE jeune femme habillée en homme avait essayé de se pendre à Nor-Wood; mais elle en avait été empêchée par quelques personnes qui l'avaient apperçue. Elle fut transportée à Bath, où on lui donna les secours dont elle avait besoin; & de-là elle fut remise entre les mains de ses amis. On a trouvé un papier attaché à un arbre, près du lieu qu'elle avait choisi pour son funeste dessein; &, sur ce papier, étaient écrits des vers, dont voici le sens.

« Jeunes Amans, qui paſſez par ce
» lieu, jettez un œil de pitié ſur une
» femme infortunée, dont l'amour avait
» égaré la raiſon. Quoique déguiſée
» ſous les vêtemens d'un homme, elle
» chériſſait l'honneur & la vertu. Quand
» vous m'aurez trouvée, je ne vous
» demande qu'une bière & un tombeau.
» Si l'on ouvre mon ſein après ma
» mort, vous y verrez un cœur déchiré
» par ſes maux. »

ORIGINE DES DANSES ANGLAISES.

Les Anglaiſes, qu'on n'a jamais ſoupçonnées d'être moins fières que les Françaiſes, s'amuſent à la campagne avec leurs femmes de chambre, & ſont ſouvent réduites à danſer avec elles, faute de ſçavoir à quoi employer leur loiſir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & le tumulte. De-là viennent ces danſes de douze & de dix-huit perſonnes à la fois. Le même ennui, qui, à la campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec ſon palefrenier, fait qu'ailleurs on n'oſe pas quitter la Ville.

BON EFFET DE LA CURIOSITÉ.

LA curiosité est une passion très-forte dans les Anglais ; ils ne regrettent rien pour la satisfaire. Lorsque Théodore, Roi de Corse, fut parti de Londres pour son expédition, le particulier chez qui il avait logé, tourmenté par l'affluence du monde qu'amenait chez lui la curiosité de voir la chambre de ce prétendu Monarque, imagina de ne la montrer que pour de l'argent. Il se borna à un shelling par personne, & il amassa une somme considérable. On a encore un exemple du pouvoir de cette passion sur la multitude anglaise. Un Officier de la Maison du feu Roi a tiré du peuple trois ou quatre cents livres sterling, en faisant voir, aussi pour un shelling, la salle du palais de Saint-James où le Roi avait été déposé avant que d'être porté à Westminster.

QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE GUILLAUME II.

GUILLAUME II, fils du Conquérant de l'Angleterre, faisait avec son frère Robert, Duc de Normandie, le siége du Mont Saint-Michel, dont s'était emparé Henri, leur frère cadet. Deux cavaliers sortent de la place; Guillaume court sur eux, & son cheval est tué. Il tombe, embarrassé dans ses étriers; un des cavaliers va lui porter un coup mortel. Le Prince s'écrie: » Arrête, je suis le Roi d'Angleterre. » Le cavalier baisse la pointe de son épée, saute au bas de son cheval, & aide respectueusement Guillaume à se relever. On présente un cheval frais au Roi; mais avant de se retirer, il veut connaître celui à qui il a obligation de la vie. Le cavalier ôte son casque, & se nomme, en priant Guillaume d'excuser sa témérité. « Je vous par» donne, dit le Roi, & je veux encore » être de vos amis. Vous serez mon » Chevalier; & je jure par la face de » saint Luc, (c'était son serment ordi» naire) que je vous ferai écrire sur

» mon registre, comme un de ceux qui
» méritent la première part dans mes
» bienfaits. »

Guillaume II soutenait une guerre onéreuse dans la Normandie. Il avait un besoin extrême d'argent : pour en trouver, il se servit d'une ruse singulière, & inouie jusqu'alors. Il donne ordre au Régent qu'il avait laissé pour commander en Angleterre, de lever une armée de vingt mille hommes, & de la faire marcher sur les ports. Lorsque l'embarquement doit se faire, le Régent propose à chaque soldat la permission de s'en retourner, en payant six shellings par tête. La somme était modique, & il n'y eut personne qui ne la comptât de bon cœur. Le Roi tira dix mille livres sterling par ce subterfuge.

Un jour le Chambellan de ce Prince lui ayant présenté des bottes neuves, il lui demanda ce qu'elles coûtaient. Trois shellings, répondit l'Officier........
« Allez, dit Guillaume, ôtez-les de
» devant moi; ce ne sont pas-là des
» bottes pour un Roi. Je n'en veux
» point qui coûtent moins d'un marc. »
Le Chambellan passa dans la garde-robe, & en apporta d'autres moins bonnes, mais qu'il dit au Roi coûter un marc. Guillaume les chaussa, & en fut content.

Deux Moines se présentèrent pour obtenir une Abbaye qui venait de vaquer, & offrirent au Roi une somme considérable. Un troisième, qui était avec eux, gardait le silence, & ce fut à lui que Guillaume s'adressa : « Et » vous, lui dit-il, combien voulez-vous » me donner de cette Abbaye ?... » « Moi, Sire, répondit le Religieux, » je n'ai rien à donner ; & je serais bien » fâché d'avoir acheté un emploi qui » serait peut-être nuisible à mon salut. » Le Roi, charmé de ce désintéressement, lui dit : « De tels sentimens » vous rendent digne de commander » aux autres, & je vous donne cette » Abbaye.

Il courait porter des secours à la Ville du Mans, assiégée par le Comte de la Flèche. Il s'embarque, & est supris en mer par une furieuse tempête. On veut retourner au port, pour éviter le naufrage. Guillaume rit de la peur de ceux qui l'accompagnent, & dit au Pilote effrayé : « Va, poursuis ta route ; tu » n'as jamais ouï dire qu'un Roi se soit » noyé. »

Ce Prince fut malheureusement tué à la chasse, en 1100.

CONSEILS POUR LA SANTÉ.

ON a gravé sur le tombeau d'un valétudinaire ce peu de mots : « Je me » trouvais bien ; mais pour vouloir me » trouver mieux, je me trouve ici. »

Il est certain que la crainte de la mort est souvent mortelle, & nous oblige à prendre, pour conserver notre vie, des mesures qui ne servent qu'à nous la ravir. La réflexion de quelques Historiens, qu'on tue beaucoup plus de monde dans une fuite, que dans une bataille rangée, peut s'appliquer à ce nombre infini de malades imaginaires, qui ruinent leur constitution par les remèdes qu'ils prennent, & qui, pour échapper à la mort, se jettent entre ses bras. On ne peut blâmer un homme qui prend un soin légitime de sa santé : mais ne travailler qu'à la conservation de sa vie, n'avoir en tête que des remèdes & un régime, sont des vues basses, & indignes de la noblesse de notre être. Une inquiétude continuelle pour la vie, en ôte tout le plaisir : on ne goûte point de satisfaction dans la jouissance d'une chose qu'on craint à tout moment de

perdre. La conduite de la vie doit être notre principal but, & sa conservation en devenir l'accessoire : c'est ainsi qu'on coule tranquillement ses jours, dans l'attente de la mort, sans la souhaiter ni la craindre. La Lettre suivante fait voir jusqu'où peut monter l'extravagance dans un cerveau faible.

MONSIEUR,

« Je suis du nombre de cette faible
» tribu, qu'on appelle communément
» *Valétudinaires*; & je vous avoue que
» j'ai contracté cette mauvaise habitude
» du corps, ou plutôt de l'esprit, par
» l'étude de la Médecine. Dès que je
» m'appliquai à la lecture des Livres
» qui en traitent, je sentis que mon
» pouls s'altérait; je ne lisais presque
» jamais la description d'une maladie,
» qu'il ne me semblât que j'en étais
» affligé. Le sçavant traité sur les fièvres,
» du Docteur Sydenham, me jetta
» dans une fièvre languissante, qui ne
» m'abandonna point tout le tems que
» j'employai à la lecture de cette excel-
» lente pièce. Là-dessus je me tournai
» à la lecture de divers Auteurs qui
» ont écrit de la phthisie, & je me
» crus d'abord attaqué de la consomp-

» tion, jusqu'à ce qu'enfin, devenu fort
» gras, une espèce de honte me guérit
» en quelque manière de cette imagi-
» nation. Bientôt après je me vis attaqué
» de tous les symptômes de la goutte,
» si vous en exceptez la douleur; mais
» je fus guéri par la lecture d'un traité
» sur la gravelle, écrit par un Auteur
» fort ingénieux, qui, suivant la pra-
» tique des Médecins, accoutumés à
» chasser un mal par un autre, me donna
» la pierre pour me délivrer de la goutte.
» Enfin j'étudiai tant, que je m'attirai
» une complication de maladies; mais
» après avoir lu l'excellent Discours de
» *Sanctorius*, qui me tomba par hasard
» entre les mains, je résolus de suivre
» sa méthode, & d'observer toutes ses
» règles, que j'avais recueillies avec
» beaucoup de soin. Tous les gens de
» Lettres sçavent que cet habile hom-
» me, pour mieux faire ses expériences,
» avait inventé une chaise mathéma-
» tique, si artificieusement suspendue
» en l'air par des ressorts, qu'on y pou-
» vait tout peser comme dans des
» balances. De cette manière, il sça-
» vait combien d'onces de sa nourri-
» ture se dissipaient par la transpiration,
» quelle quantité se convertissait en sa
» propre substance, & ce qui s'en allait

» par les autres voies de la nature.
» Après m'être muni d'une de ces » chaises, je m'accoutumai à y étudier, » manger, boire & dormir ; en sorte » qu'on peut dire que, depuis trois » années, j'ai vécu dans une paire de » balances. Suivant mon calcul, quand » je suis en parfaite santé, je pèse exac- » tement deux cents livres ; j'en perds » une ou deux environ après avoir jeû- » né un jour, & j'en acquiers une de » plus après avoir fait un bon repas ; » ainsi je m'occupe toujours à tenir la » balance égale entre ces deux livres » volatiles de ma constitution. Dans mes » repas ordinaires, j'augmente mon » poids jusqu'à deux cents livres & » demie ; & si, après avoir dîné, il en » manque quelque chose, je bois tout » juste autant de petite bière, ou je » mange telle quantité de pain qu'il faut » pour arriver à ce poids. Dans mes » plus grands excès, je n'y ajoûte que » l'autre demi-livre ; ce que je fais, » pour ma santé, tous les premiers » lundi de chaque mois. Lorsqu'après » le dîner je me trouve bien & dûement » balancé, je me promène jusqu'à ce » que j'aie transpiré la valeur de cinq » onces & quatre scrupules. Quand j'en » suis réduit à ce point, je m'attache à

» mes livres, & je dissipe trois onces &
» demie de plus à l'étude. Pour le reste
» de la livre, je n'en tiens pas compte.
» Je ne me régle jamais sur les heures
» pour dîner ou pour souper; mais si ma
» chaise m'avertit que ma livre de nour-
» riture est épuisée, je conclus de-là
» que j'ai faim, & je mange d'abord un
» morceau. Dans les jeûnes particuliers
» je perds une livre & demie de mon
» poids; & dans les solemnels, il m'en
» coûte bien deux livres.

» Ma dose de sommeil, une nuit
» portant l'autre, est d'un quart de
» livres, à quelques grains près de plus
» ou de moins; & si je trouve à mon
» lever que je n'ai pas consumé cette
» portion, je perds le reste sur ma
» chaise. Suivant un calcul exact de
» ce que j'ai perdu ou acquis l'année
» dernière à l'égard du poids, que j'enre-
» gistre toujours dans un livre, je trouve
» qu'il est revenu d'ordinaire à deux
» cents livres : de sorte que je ne crois
» pas que ma santé ait diminué d'une
» once durant cet intervalle. Quoi qu'il
» en soit, malgré tous les soins que je
» me donne de tenir mon corps dans un
» juste équilibre, je me vois réduit à
» un état faible & languissant; je suis
» devenu pâle, j'ai le pouls inégal,

» & je suis menacé d'hydropisie. Ayez » donc la bonté, mon cher Monsieur, » de me recevoir au nombre de vos » patiens, & de me communiquer des » règles plus certainesque celles que j'ai » observées jusqu'ici. Vous obligerez » beaucoup par-là celui qui est, &c. »



LE NORT-BRITON.

N°. XLV, publié par M. Wilkes.



Nos descendans s'entretiendront long-tems du fameux M. Wilkes; & comme la dissension semble être l'ame du gouvernement orageux des trois Royaumes, les partis qui subsisteront alors porteront sur ce hardi Républicain un jugement bien différent. Les uns le regarderont comme un patriote zélé, qui n'a pas craint de s'offrir en victime pour conserver la liberté britannique, & les droits constans du Peuple anglais. Les autres ne verront en lui qu'un éloquent factieux, qu'un licencieux satyrique, qui a abusé de ses talens pour se jouer de la crédulité d'une multitude inquiète & trop aisée à émouvoir. Sans adopter l'un ou l'autre de ces sentimens, offrons

aux yeux de la poſtérité ce morceau unique, & laiſſons aux politiques du temps à venir la ſatisfaction de l'apprécier.

« Le Gouvernement, & le Public » en général, ont toujours regardé la » harangue du Roi comme la harangue » du Miniſtre. Au commencement de » chaque Seſſion du Parlement, elle a » été régulièrement ſoumiſe, par les » deux Chambres, à l'examen d'un » comité, & on n'a point manqué d'en » diſcuter chaque point avec la plus » grande liberté, lorſque le Miniſtre » de la Couronne a été ſuſpect à la » Nation. Les Miniſtres de ce Pays libre, » connoiſſant les priviléges inconteſ- » tables d'un Peuple qui en eſt ſi jaloux, » & ayant devant les yeux un Parle- » ment qui en eſt le protecteur & le » vengeur, ont toujours été extrême- » ment attentifs, non-ſeulement ſur le » fonds, mais encore ſur les expreſſions » de ces harangues, qu'ils mettaient » dans la bouche du Roi à l'ouverture » de chaque Seſſion. Ils ſçavaient que » leurs artifices n'échapperaient pas à » la vigilance & à l'intégrité d'un Par- » lement ſi exact à s'acquitter de l'auto- » rité qui lui a été confiée, & qu'il ne » manquerait pas de proteſter contre

» tout acte de violence de la part d'un
» Ministre. La harangue de clôture a
» donc paru être le moyen le plus sûr
» d'accréditer le parti de la Cour auprès
» du vulgaire, parce que le Parlement
» qui, par sa constitution, est le gar-
» dien & le dépositaire de la liberté du
» Peuple, n'a plus alors l'occasion de
» faire des remontrances, ni d'accuser
» la méchanceté de ces indignes servi-
» teurs de la Couronne.

» Cette semaine a produit un exemple
» inoui de l'impudence du Ministère.
» Le public peut juger, d'après ce trait,
» de quoi elle est capable. Nos an-
» nales ne nous offrent point de haran-
» gue comparable à celle de mardi der-
» nier. Je ne sçais à qui elle fait plus
» de honte. . . . .

» Combien les Etrangers vont mé-
» priser & abhorrer le Ministre! Com-
» bien le Roi de Prusse en sera sur-tout
» indigné! Voici ce qu'on fait dire à
» notre Souverain: *Mon attente a été*
» *pleinement remplie par les heureux*
» *effets que les Alliés de ma Couronne*
» *ont retirés de l'ouvrage salutaire &*
» *du Traité définitif. Les Puissances*
» *en guerre avec mon frère le Roi de*
» *Prusse, ont été persuadées de consentir*
» *aux termes d'accommodement que ce*

» *grand Prince a approuvés, & le*
» *succès de ma négociation a nécessaire-*
» *ment & immédiatement répandu les*
» *avantages de la paix par toute l'Eu-*
» *rope.*

» La fausseté infame d'un tel discours
» est sensible à tout le monde. . . . .
» Quel excès d'insolence dans un Mi-
» nistre, de s'attribuer la gloire d'un
» événement qu'il sçait avoir traversé
» de toute sa force, & de prétendre en
» partager la gloire avec un des plus
» grands Rois que le monde ait jamais
» vûs! Cependant le Roi de Prusse a
» gardé glorieusement toutes ses pre-
» mières conquêtes, & a stipulé une
» pleine sûreté pour tous ses Alliés,
» même pour l'Electeur de Hannover.
» Je sçais combien ce Prince est consi-
» déré en Europe, & comment nous
» l'avons traité. Peut-être ce traitement
» a-t-il pour cause quelques expressions
» de mépris dont il s'est servi en par-
» lant de l'Ecossais, expressions qui ont
» été répétées d'une voix unanime par
» tous les Anglais du Nord de cette
» Isle.

» Les articles préliminaires de la
» paix ont couvert de honte & de mé-
» pris nos pauvres Négociateurs. On a
» consenti de restituer nos meilleures

» conquêtes, & la Compagnie des Indes
» Orientales a failli d'être ruinée par
» un seul article de cette Négociation,
» également artificieuse & déshono-
» rante. Aucune créature du Ministre
» n'a osé le contester : toutefois ce Mi-
» nistre a fait déclarer à notre Souve-
» rain, *la satisfaction qu'il sentait à*
» *l'approche d'une paix conclue à des*
» *conditions si honorables pour la Cou-*
» *ronne, & si avantageuses à son Peu-*
» *ple*. A l'égard de l'approbation qu'on
» fait tant valoir, on sçait comment elle
» a été obtenue. La grande dette de
» la *liste civile*, déja arriérée de plus
» de la moitié d'une année, montre assez
» clairement les opérations de l'hiver.
» C'est pourtant une chose à remarquer,
» que la harangue du Ministre roule sur
» cette approbation donnée par le Par-
» lement aux articles préliminaires; ce
» dont j'ose dire hardiment qu'il aurait
» dû rougir dans le tems, puisqu'il fut
» contraint d'avouer qu'il ignorait les
» moyens de conserver autant de pays
» & tant d'avantages de commerce, qui
» ont été sacrifiés à nos ennemis jurés.
» A la vérité, ces fautes grossières sont
» en quelque sorte réparées par le traité
» définitif; cependant les points les

» plus essentiels par rapport aux cessions,
» au commerce & à la pêche, restent
» sur le même pied qu'ils ont été pour
» les Français. Le faible & fier Espa-
» gnol ne renonce à rien: il ne fait
» que se *désister des prétentions qu'il au-*
» *rait pu former au droit de pêcher....*
» Où? *seulement autour de l'Isle de Terre-*
» *Neuve*. . . . . . jusqu'à ce qu'il se
» présente une occasion favorable d'in-
» sister sur cet article, *là comme par-*
» *tout ailleurs*.

» Le Ministre ne peut s'empêcher de
» nous insulter, même dans la harangue
» du Roi, par une fade répétition du
» mot *économie*. Je ne m'attendais pas
» à retrouver-là un mot tout récemment
» condamné à l'oubli, & qui a été plus
» d'une fois hué & sifflé au théâtre. Le
» Peuple l'a tourné en dérision, & les
» langues viles qui l'ont prononcé vaine-
» ment au nom de la Nation, ont mérité
» un mépris universel. Que l'on nous
» montre donc un seul exemple d'éco-
» nomie, si ce n'est, sans doute, dans
» la Maison du Roi. Un Régiment com-
» plet le mardi, cassé le jeudi suivant;
» peut-il être regardé comme un objet
» d'économie? Un Parlement d'Angle-
» terre donnera-t-il ce nom à la paye
» d'un Ecossais tel que M. Elliot? Est-ce
mille

» mille autres bagatelles de cette sorte
» qu'on nous donnera pour des épar-
» gnes réelles, & des preuves *d'une*
» *ferme résolution de réformer le Gou-*
» *vernement sur le plan d'une écono-*
» *mie rigide?* N'est-il pas notoire que
» cet esprit d'*économie* n'a pas présidé
» aux réductions faites dans le Mili-
» taire? Que de dépenses inutiles n'a-
» t-on pas faites pour augmenter le
» pouvoir de la Couronne; c'est-à-dire,
» créer les postes les plus lucratifs en
» faveur des suppôts du Ministre? Il est
» vrai que le bâton de Commandant a
» été cassé; mais la saine partie des
» hommes a ressenti l'injustice faite à un
» aussi brave Officier que le Maréchal
» Ligonier; quel moyen bas & odieux
» pour mettre l'armée au pouvoir de la
» Cour; c'est-à-dire, du Ministre! Le
» Lord Ligonier n'est plus à la tête de
» l'armée; c'est que le Lord Bute vou-
» lait prendre sa place: il l'occupe en
» effet, puisque tous les emplois don-
» nés par la Cour se distribuent par son
» canal aux créatures seules de la fac-
» tion Ecossaise. La nation est encore
» dans le même état déplorable, tan-
» dis qu'il gouverne & qu'il fait agir
» les instrumens de son pouvoir confor-
» mément à ses desseins. La retraite

» qu'il médite, ne sçaurait être qu'un
» moyen qu'il cherche pour mettre sa
» personne à couvert, & se soustraire à
» la punition que mérite son crime en-
» vers la nation. Il a beau faire; le sou-
» venir d'une paix honteuse qu'il a né-
» gociée, & des accises qu'il a impo-
» sées, le poursuivra par-tout, & lui fe-
» ra toujours craindre le juste ressenti-
» ment d'un peuple magnanime, dont
» l'injure ne peut être vengée que par
» la perte du coupable.

» En vain ce Ministre, ou ses infames
» Partisans, vils instrumens de séduc-
» tion & de despotisme, nous vanteront,
» dans la harangue publique, *cet esprit*
» *de concorde*, *& cette soumission aux*
» *loix*, *si essentiels au bon ordre*. Ce sont
» eux qui ont semé la discorde parmi
» nous; &, j'ose le prédire, elle ne sera
» étouffée que sous les débris de leur
» tyrannie. *Cet esprit de concorde* mar-
» chera-t-il à la suite d'une paix hon-
» teuse & d'un impôt accablant? Peut-
» il jamais se trouver entre un Collec-
» teur insolent & un Pair, un Gentil-
» homme, un Citoyen ou un Fermier,
» dont les foyers sacrés peuvent être au-
» jourd'hui violés à volonté & impuné-
» ment? Assurément, on n'a pas pré-
» tendu parler dans la harangue des

» Comtés de *Glocester*, d'*Herford*, ni
» e .. général de toutes les Province où
» se fait le cidre. On en a banni la con-
» corde; mais la liberté y est encore,
» & elle remplit toutes les ames d'un no-
» ble courage pour résister aux fauteurs
» de l'oppression. Quoi! une nation sen-
» sible & jalouse se verra opprimée; &,
» par *esprit de concorde*, elle se soumet-
» tra à l'oppression, tandis que *l'esprit de
» liberté* lui donne un conseil si différent!
» Non, elle ne le fera pas; l'atrocité
» de l'entreprise sera la mesure de sa
» fermeté à s'y opposer. Toute démar-
» che contraire à ce prétendu *esprit de
» concorde*, sera regardé comme une ré-
» sistance excusable & autorisée par l'es-
» prit de la constitution Anglaise.

» Un Ministre despotique s'efforcera
» toujours d'éblouir son Roi par des
» images embellies des prérogatives
» & de l'honneur du trône, dont il se
» dira hautement le plus ferme appui.
» Je souhaite autant que personne, de
» voir l'honneur du trône maintenu
» d'une manière vraiment royale; je
» souhaite que l'on soutienne l'honneur
» du trône, religieusement envers nos
» Alliés, & rigoureusement envers les
» Princes Etrangers. Pouvait-on l'avilir
» d'une manière plus indigne qu'en? ..

» Par un principe d'*honneur* & d'*économie*, le Lord Stormont, Pair d'Ecosse, de l'illustre & fidelle maison de Murray, baisa la main de Sa Majesté le Mercredi de la semaine sainte : mais la Nation n'a point lu ce trait de son déshonneur dans la gazette de Londres. Le Ministre, qui n'en a pas rougi dans le secret du cabinet, a craint pourtant de le publier. Etait-ce par un tendre égard pour la mémoire du Roi défunt, ou pour l'honneur du Roi régnant, que le Lord George Sachville a été rappellé à la Cour dans les premiers jours de la Paix, pour partager la satisfaction générale que tous les bons courtisans ont ressentie de l'affront fait au Lord Ligonier, & de la promotion de ... ? A-t-on prétendu maintenir l'honneur de la couronne contre les vœux d'un peuple dont la fidélité & l'affection sont fondées sur la douce expérience des talens, de l'habileté, de l'intégrité & de la vertu de ceux qui ont eu la gloire de délivrer leur Patrie de l'esclavage, & de la préserver d'une ruine totale ? A-t-on voulu appuier, par toutes sortes de voies, de séductions & de menaces, une cabale faible, incapable & désunie de ... ? (Je

» ne sçais quel nom donner à ces gens....
» Ils les méritent tous, excepté celui de
» Ministres;) par qui le favori médite
» de gouverner encore ce Royaume
» avec une verge de fer.

» La branche des Stuarts a toujours
» été comme ensorcelée par des idées
» de pouvoir absolu, indépendant, illi-
» mité .... L'Anglais, toujours alerte
» au moindre signal, n'avait garde de
» souffrir qu'on osât attenter à sa liberté.
» Le Roi d'Angleterre n'est que le pre-
» mier Magistrat de son Royaume.
» Quoique les Loix l'aient revêtu de
» tout le pouvoir exécutif, il est toujours
» autant responsable au Peuple de la
» manière dont il s'acquitte de ses fonc-
» tions royales, comme le choix des
» Ministres & autres, que le dernier
» de ses sujets l'est lui-même de ce qui
» regarde son emploi particulier. Le
» caractère personnel de notre Auguste
» & aimable Souverain nous remplit de
» joie, lorsque nous songeons qu'un si
» grand pouvoir est remis dans de telles
» mains, où il sera pour nous un source
» de bonheur; mais le favori n'échap-
» pera point à la haîne générale. Il nous
» en a donné des sujets trop légitimes.
» Le droit du trône est d'user du pou-
» voir qui lui est confié par le pacte

» National, non avec une partialité &
» une prédilection aveugles, mais avec
» prudence & sagesse. Telle est notre
» constitution. Le peuple a aussi ses
» prérogatives, & j'espère que ces bel-
» les paroles de *Dryden* resteront éter-
» nellement gravées dans nos cœurs «.

Freedom is the English subjects prerogative.

La liberté est le droit des Anglais.



DIX-SEPTIEME NUIT.

Générosité Patriotique.

Il y a à-peu-près un demi-siècle qu'un Particulier Anglais laissa à Monsieur Gordon, Auteur d'une feuille périodique, intitulée, l'*Indépendant Wiggh*, un legs fort considérable, en faveur du zèle qu'il montrait pour la cause publique. Le même acte de générosité vient de se renouveller. Monsieur Wilkes, si célèbre par le *Nort-Briton*, par les poursuites qu'a occasionné ce papier, & par quatre élections consécutives, cassées autant de fois par le Parlement, vient d'avoir une bonne fortune semblable. Un riche Fermier de Dévonshire, nommé Henri Walton, fit, en mourant, un testament dans lequel se trouvait l'article suivant : » Je légue à » Jean Wilkes, ci-devant membre du » Parlement pour Aylesbury, cinq mille » livres sterling, (environ cent vingt » mille livres Tournois) en reconnais-

» sance du courage avec lequel il a
» défendu les libertés de sa Patrie, &
» s'est opposé aux progrès dangereux
» du pouvoir arbitraire«. Rien ne porte plus de lumière sur le caractère général d'une Nation, que ces traits éclatans d'un simple Particulier.

RARE EXEMPLE D'AMITIÉ ET DE DÉSINTÉRESSEMENT.

MEAD, célèbre Médecin Anglais, mourut en 1754. Freind, premier Médecin de la Reine d'Angleterre, était son ami; il avait été Député au Parlement de 1722 pour le bourg de Lanceston, & dans ce tems il s'éleva avec force contre le Ministère. Cette conduite, jugée violente par la Cour, suscita contre Freind tout le parti des Ministres: on l'accusa de crime de haute trahison, & au mois de Mars, il fut renfermé dans la tour de Londres. Environ six mois après, le premier Ministre tomba malade & envoya chercher Mead, qui, ayant examiné les commencemens & les progrès de sa maladie, lui répondit de sa guérison, mais en même tems lui déclara qu'il

ne lui ordonnerait pas un verre d'eau, à moins qu'il ne signât un ordre pour faire sortir son ami Freind de Prison. Le marché fut rejetté & Mead se retira. Quelques jours après, le Ministre, voyant sa maladie augmentée, supplia le Roi d'accorder la liberté à Freind. L'ordre fut expédié, & le malade crut que Mead allait employer tout son art pour le guérir; mais Mead persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Ayant appris le retour de Freind chez lui, il ne négligea rien pour rendre en peu de jours la santé au Ministre; & dès le soir même il se rendit chez Freind & lui remit cinq mille guinées, provenant des honoraires qu'il avait reçus, en traitant les malades de son ami pendant sa détention, sans vouloir seulement en conserver la plus médiocre somme.

EXEMPLE DE GÉNÉROSITÉ.

UN Anglais avait deux fils, qu'il aimait également, & à qui il n'épargna rien pour procurer une bonne éducation. L'aîné, entraîné dans de mauvaises compagnies, se livra à la plus hon-

teuse débauche ; & devenu, par cela seul, odieux à ce tendre père, il fut déshérité, & ses droits substitués à son frère cadet, dont les inclinations & la conduite étaient irreprochables. Le père mourut, sans avoir eu le plaisir de serrer dans ses bras ce misérable aîné, que les suites du libertinage avaient réduit dans l'état le plus affreux; mais en même temps elles avaient procuré ce bien, qu'il se repentait de ses erreurs, & donnait lieu d'espérer qu'il allait rentrer dans les voies de l'honnêteté. Il revint à Londres ; son frère cadet le sçut, & lui écrivit dans ces termes :

« Je vous envoie ici, mon cher » frère, le testament de notre père, » qui m'a fait l'héritier universel de » tout son bien. Si Dieu lui avait » prolongé la vie jusques-ici, il n'en » aurait pas disposé de même : il en » exclut l'homme que vous étiez alors, » & je le rends à celui que vous êtes » aujourd'hui. »

» Je suis, &c. »



AUTRE EXEMPLE TROP PEU SUIVI.

UN Marchand de Londres venait d'essuyer une banqueroute si considérable, qu'elle entraînait sa perte, & celle de plusieurs honnêtes Négocians avec lesquels il était en compte ouvert. Ce digne citoyen se désespérait. Il reçut un billet, qui, par les sentimens qui y sont tracés, mérite bien d'être conservé. Le voici.

« J'ai appris, mon cher Monsieur, » les malheurs qui vous sont arrivés, & » qui vous mettent aujourd'hui dans » une peine extrême. Je connais votre » naturel, votre industrie & votre pro» bité, & c'est pour cela que j'ai résolu » de vous soutenir de tout mon crédit. » Ne vous découragez pas, s'il vous » plaît. Le porteur de la présente vous » remettra cinq mille pièces, & il a » ordre d'accepter pour mon compte » pareille somme, que vous pouvez » tirer sur lui. J'ai fait ceci à la hâte, » de peur de venir trop tard à votre » secours; mais vous pouvez vous pré» valoir sur moi jusqu'à la somme de » cinquante mille livres sterling. Je

» veux bien risquer de la perdre en
» faveur d'un aussi honnête homme que
» vous, & que j'aime de tout mon
» cœur. »

« Je suis, &c. »

Autre trait généreux.

DANS le Collége du Temple, les Jurisconsultes avaient autrefois la coutume de se choisir un Chef, qu'ils appellaient *Monarque*, & de fournir à sa dépense pendant le temps de son règne. Un de ces Rois avait porté la magnificence un peu trop loin, & l'on nomma des Commissaires pour examiner ses comptes. Entre divers articles, il parut que sa Majesté, se promenant un jour *incognitò* sous les galleries du Temple, entendit un pauvre homme qui disait à un autre qu'une telle petite somme le rendrait l'homme du monde le plus heureux. Le Roi, touché d'une compassion vraiment royale, s'informa sous main du caractère de cet homme; & sur ce qu'il le trouva un objet digne de sa charité, il lui envoya cet argent. Lorsque les Commissaires en firent leur rapport, à cet article, *pour rendre un*

homme heureux, dix livres sterling, toute la société applaudit d'une commune voix, & approuva les comptes sans autre examen.

LES RANGS FIXÉS DANS LA LITTÉRATURE MODERNE.

ON ne parviendra jamais à fixer sans contestation les rangs que les Auteurs doivent occuper, si l'on prétend, avant tout, convenir de la sublimité de leurs productions. Il serait un moyen très-facile pour terminer ce long procès: c'est ce qu'un Auteur anglais proposa très-judicieusement, d'après quelques observations qu'il avait eu occasion de faire dans quelques sociétés où il s'était trouvé.

« J'ai observé, dit-il, que, dans » les sociétés & les compagnies, l'Au- » teur d'un *in-folio* se met au-dessus de » l'Auteur d'un *in*-4°.; que l'Auteur » d'un *in*-4°. se place au-dessus de celui » d'un *in*-8°., & que les autres suivent » par degrés, jusqu'à l'Auteur d'un » livre *in*-24. Cette distinction est si » bien établie, que, dans une assem- » blée de sçavans, j'ai vu l'Ecrivain

» d'un *in-folio* se mettre dans un fau-
» teuil, pendant que l'Auteur d'un
» *in-12*, par une juste déférence à sa
» qualité supérieure, n'osait prendre
» qu'un tabouret. En un mot, les Au-
» teurs doivent vraisemblablement se
» placer en compagnie de la même
» manière qu'ils rangent leurs livres
» sur des tablettes.

» Le plus petit Auteur d'un petit
» livre qui se met dans la poche, a
» sous lui tous les Ecrivains de bro-
» chures; ceux-ci ont le pas sur les
» Auteurs de feuilles volantes & pério-
» diques; mais ces derniers peuvent
» aspirer à une place plus honorable,
» lorsqu'ils ont rassemblé en un ou
» plusieurs volumes leurs riens éphé-
» mères: & tout Folliculaire qui a
» fourni deux *in*-8°. doit prendre la
» droite, sur l'Auteur qui n'en a fourni
» qu'un de son crû dans le Public. »

Cette manière de fixer les rangs est du moins exempte de lourdes méprises. On sçait, par ce moyen, que six *in*-8°. valent un *in-folio*; ainsi du reste.

POURQUOI MARIER SES ENFANS POUR SOI ET NON PAS POUR EUX?

UN jeune homme des environs de Londres, fort amoureux d'une demoiselle aimable, & qui lui convenait, écrivit, il y a quelques années, à une personne de marque, pour la prier d'engager ses parens à renoncer au dessein qu'ils avaient de le marier contre son gré. Voici comme il s'exprimait.

« Mon père & ma mère, qui sont » déja avancés en âge, souhaiteraient » fort de me voir établi, comme ils » parlent, moi qui suis leur fils aîné. » Je ne le souhaite pas moins qu'eux. » Mais le malheur est que je dois m'éta» blir à leur fantaisie, & non pas à la » mienne : c'est là-dessus qu'ils me tour» mentent tous les jours, parce que je » n'ai pu aimer jusqu'ici, malgré moi » & mes dents, une des filles d'un » Gentilhomme de notre voisinage, » qui en a quatre, dont, par un excès » de générosité, ils veulent bien me » donner le choix. *Jeannot*, me dit » mon père, *mademoiselle Catau est une* » *fille de mérite*. Cela est vrai, Mon-

» sieur ; mais elle est un peu trop âgée
» pour moi. *Mon fils, elle n'en sera*
» *que d'autant plus discrète & bonne*
» *ménagère.* Ma mère vient à la charge.
» *Est-ce que Mademoiselle Babet n'est*
» *pas d'une grande beauté ?* Oui, Ma-
» dame ; mais elle n'a point de con-
» versation ; je ne lui trouve ni feu, ni
» agrément, ni esprit dans le discours,
» non plus que dans la physionomie. *Je*
» *l'avoue, mon fils ; & c'est pour cela*
» *même qu'elle sera d'une humeur unie,*
» *douce, obligeante & traitable.* Après
» avoir essuyé cet assaut, une vieille
» tante, qui est du nombre de ces bonnes
» femmes qui lisent les comédies avec
» les lunettes sur le nez, vient m'en
» livrer un autre, & me dire : *Mon*
» *neveu, que pensez-vous de la grande*
» *demoiselle Dorothée ?* Ce que j'en
» pense ? vraiment, je crois qu'elle est
» haute de six pieds deux pouces. *Bon,*
» *voilà qui va bien ; vous en raillerez*
» *tant qu'il vous plaira, mais une taille*
» *avantageuse donne un air noble &*
» *majestueux. Allons, laissez-moi faire,*
» dit enfin une de mes cousines qui
» demeure dans la maison, *je lui trou-*
» *verai bien ce qu'il lui faut. Vous ne*
» *pensez pas à la jolie Mademoiselle*
» *Fanchon ; qu'en dites-vous, mon cher*
cousin ?

» *cousin? elle ne peut que vous plaire.* Ah! » ma chère cousine, je suis votre très-» humble serviteur : il lui manque tout » juste ce que sa sœur ainée a de trop. » *Fort bien*, replique-t-elle, *Monsieur* » *le délicat! Vous n'avez que vingt-deux* » *ans passés, & dans six mois Mademoi-* » *selle Fanchon entrera dans sa trei-* » *zième; de sorte qu'elle peut apprendre* » *tout ce que l'on voudra. D'ailleurs*, » *elle sera si obéissante, peut-être, qu'elle* » *pleurera de temps en temps; mais elle* » *ne sera jamais en colère.* C'est ainsi que » l'on dispose de moi dans une affaire » où je suis plus intéressé que personne. » Lors même qu'il m'arrive de parler » avec éloge de quelque jeune demoi-» selle, on ne manque pas de me dire » d'abord que l'une ou l'autre de ces » quatre sœurs a les mêmes bonnes qua-» lités. Vous voyez, Monsieur, par ce » petit échantillon, que je dois mener » une vie bien agréable. Quoi qu'il en » soit, je vous avouerai de bonne foi » qu'il y a trois ans passés que je suis » éperduement amoureux d'une jeune » demoiselle; que je l'ai souvent pro-» posée à mon père & à ma mère, avec » tout le respect d'un fils obéissant, mais » avec toute l'impatience d'un homme » qui est charmé de l'objet qu'il aime.

» Daignez, Monsieur, représenter à
» mes parens que la tranquillité d'un
» mariage dépend du choix libre qu'ont
» fait l'un de l'autre les deux époux.
» Faites-leur entendre qu'un fils, sans
» manquer au respect qu'il doit aux
» auteurs de ses jours, peut avoir le
» cœur tendre ; & que, n'ayant rien à
» reprocher à sa maitresse, ni du côté
» de l'honnêteté, ni du côté du bien,
» c'est à leur fils à décider des autres
» agrémens. Je serai avec reconnais-
» sance, &c. »

Resve fait a plaisir ;

Allégorie.

Dimanche dernier, après midi, je fus à l'église de ma Paroisse, où j'entendis un excellent sermon, sur ce qu'il n'y a rien de plus raisonnable que la vertu, ni de plus extravagant que le vice. Le Prédicateur nous fit voir, entr'autres choses, que, lorsque le diable nous tente, il suppose toujours que nous sommes, ou des enragés, ou des innocens, ou qu'il veut nous rendre tels ; & que, dans tout autre cas qui

ſerait auſſi contraire à nos intérêts, nous ne ſouffririons jamais qu'on nous en imposât d'une manière auſſi lourde. Je trouvai ſes preuves ſi judicieuſes & ſi convaincantes, qu'elles firent une grande impreſſion ſur ma mémoire, & que le ſoir, couché dans mon lit, je méditai là-deſſus avec un plaiſir incroyable, juſqu'à ce que le ſommeil s'emparât de mes yeux, & que mon imagination, occupée de cet objet, en formât le rêve ſuivant..

Il me ſembla qu'éveillé d'un profond ſommeil, ſans pouvoir bien me rappeller le temps auquel je m'étais endormi, j'entrais dans une vaſte plaine, où il y avait une infinité de gens qui couraient çà & là, dont quelques-uns allaient en droite ligne, mais dont la plûpart formaient une eſpèce de labyrinthe, quoiqu'il me parût enſuite que tous ceux-ci aboutiſſaient au même endroit; en ſorte que pluſieurs de ces voyageurs, qui ſemblaient tenir des routes oppoſées, ſe rencontraient à la fin les uns vis-à-vis des autres, au grand étonnement de la plûpart d'entr'eux.

Au milieu de la plaine il y avait une grande ſource, qu'on nommait la fontaine de *l'Amour-propre*. Il en ſortait

deux petits ruiſſeaux, dont l'un coulait vers l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt. Les eaux du premier, qu'on appellait le ruiſſeau de *la Sageſſe céleſte*, étaient d'une clarté ſurprenante, & d'un effet encore plus étonnant; celles de l'autre, qui ſe nommait le ruiſſeau de *la Sageſſe mondaine*, étaient ſales & bourbeuſes, quoique dans une agitation violente & continuelle; ce qui empêchait les voyageurs, dont je parlerai bientôt, de prendre garde au limon qu'elles chariaient. Elles avaient auſſi la vertu d'étourdir ceux qui en buvaient, de telle manière qu'ils ſe méprenaient à l'égard de tous les objets qui frappaient leurs yeux. Du reſte, ces deux petits ruiſſeaux ſe partageaient, tout auprès de leur ſource en autant d'autres, qu'il y avait de ſentiers droits & tortus, à côté deſquels ils couraient juſques au bout de leurs différentes iſſues.

Je vis pluſieurs perſonnes qui ſortaient de temps en temps de ces ſentiers, pour ſe rafraîchir, & boire de l'eau de ces rigoles, qui leur donnait de la force & du courage, & les diſpoſait à ſe bien acquitter de ce qu'ils entreprenaient. A l'extrémité des ſentiers droits, qui aboutiſſaient tous à un ſeul point, j'apperçus une grande

colomne toute de diamant, aussi brillante que le soleil, & dont les rayons avaient une certaine vertu attractive qui engageait tous ceux qui en approchaient, & qui avaient déja fait une bonne partie de leur voyage, à tourner leur vue de ce côté-là, à marcher d'un pas ferme & constant dans le bon chemin, & à s'en former une habitude, qui leur tenait lieu de récompense.

Au bout des sentiers tortus, il y avait une grande colomne noire, du milieu de laquelle on voyait sortir une longue traînée de flammes qui s'élevaient au-dessus des nues, & qui éclairaient toute la plaine. Cette lumière était même quelquefois si puissante, qu'elle obscurcissait les rayons de l'autre colomne: ce n'est pas que celle-ci eût rien perdu de son éclat naturel; mais les voyageurs qui abandonnaient par hasard les sentiers droits, ne la voyaient plus que de côté, & se trouvaient enveloppés dans les fumées de la noire, dont la chaleur un peu brûlante les obligeait à regagner au plutôt leur propre climat.

La colomne noire me parut environnée d'une infinité de grands monstres hideux, qui jettaient sans cesse des filets vers les sentiers tortus, où ils attra-

paient quelquefois ceux des voyageurs qui s'y trouvaient ; & lorſqu'ils les avaient pris, ils les faiſaient voler par-deſſus la muraille dans les flammes de la colomne, d'où il n'y avait plus moyen de revenir.

Ces monſtres jettaient auſſi quelquefois leurs filets vers les ſentiers droits, pour tâcher de ſurprendre ceux qui s'en écartaient, dont la vue s'affaibliſſait lorſqu'ils négligeaient de boire ſouvent de l'eau pure de leurs rigoles, & qui par-là venaient à s'égarer : quoiqu'alors ils n'évitaſſent le piége qu'on leur tendait qu'avec beaucoup de peine, il me fut impoſſible d'être informé ſi quelqu'un de ceux qui avaient témoigné du zèle à marcher dans les bons ſentiers, avaient jamais eu ce malheur.

Attentif à examiner un ſi étrange ſpectacle, j'en fus interrompu par une troupe de voyageurs qui couraient dans les chemins tortus. A leur approche, ils m'exhortaient à les ſuivre ; ils ſe mirent d'abord à chanter & à danſer, me prirent par la main & m'entraînerent malgré moi. Après les avoir ſuivis longtems, je fus bien étonné de ne voir plus la colomne noire & embraſée ; je regardai de tous côtés ſans rien découvrir ; ce qui me fit ſoupçonner que tout

ce que j'avais vu n'était qu'un rêve: mais il me vint alors dans l'esprit, que, si j'avais cru voir ce qui n'était pas, je pouvais aussi bien me faire illusion à présent & ne voir pas ce qui existait réellement. Je me confirmai dans cette pensée, par l'effet que l'eau de la *Sagesse mondaine* fit sur moi; car je n'en eus pas plutôt avalé tant soit peu pour la seconde fois, que ma tête en fut toute troublée, ce qui m'obligea de m'arrêter tout d'un coup, dans la crainte qu'il n'y eût quelque charme, ou quelque sorcellerie. Occupé à réfléchir sur ce que je devais faire, & à qui je pourrais m'adresser dans cet état, j'apperçus, à quelque distance de moi, un homme qui me faisait signe de la tête & des mains de venir à lui. Je lui criai que *je ne sçavais pas le chemin*. Là-dessus il me dit à haute voix de sortir au plutôt du sentier où j'étais, puisque, si j'y demeurais un moment de plus, je risquais d'être pris dans un filet qui pendait sur ma tête & qui était prêt à m'enlacer; que d'ailleurs il s'étonnait que je fusse assez aveugle ou assez étourdi, pour ne pas voir le danger qui me menaçait; & qu'aussi-tôt que je serais hors du mauvais chemin, il viendrait me joindre pour me conduire en lieu de

sûreté. Je lui obéis sans réplique, & alors il m'apporta, dans le creux de sa main, un peu d'eau de la *Sagesse céleste*, qui me fut très-salutaire, & qui me dessilla si bien les yeux, que je revis distinctement la grande colomne brûlante; mais la vue du filet, que j'apperçus si près de moi, me remplit d'une telle frayeur, que je m'enfuis aussi loin qu'il me fut possible tout d'un haleine, sans regarder en arrière.

Ensuite mon libérateur m'adressa la parole en ces mots: » Vous ètes échappé » par le plus grand miracle du monde: » l'eau que vous buviez a la vertu d'en» sorceler tous ceux qui en goûtent, & » de-là vient que vous n'avez pas été » saisi d'horreur à la vue de toutes les » disgraces & de la misère de celieu; » puisqu'outre cette bande d'aveugles » & de fous avec qui vous étiez, vous en » pouvez remarquer plusieurs autres, » qui sont ensorcelés d'une manière dif» férente, mais qui n'est pas moins » dangereuse. Regardez un peu de ce » côté là; voyez cette foule de passa» gers, ils ne boiront pas de cette eau » traîtresse: ils n'ont pas encore perdu » la vue de la tour enflammée, ils la » voient lorsqu'ils y portent les yeux; » mais voyez les marcher de côté, avec

» les yeux fixés vers la terre : vous » diriez qu'il sont fous, & qu'ils vont » se jetter la tête baissée dans le filet » sans craindre le péril qui les menace. » Leur volonté est si dépravée, & leur » cœur si charmé des plaisirs de ce mau- » dit lieu, que, plutôt que de s'en pri- » ver, ils hasardent tout, & s'exposent » à toutes les misères qui les environ- » nent. Voyez cette autre bande ; quand » ceux qui la composent ne boiraient » pas de l'eau empoisonnée, ils pren- » nent une route qui ne peut que les » égarer. Voyez comment ils choisissent » les sentiers les plus écartés : de-là » vient qu'ils tournent souvent le dos » à la colomne noire, & qu'ils n'ap- » perçoivent quelquefois la colomne » lumineuse que de côtê, qui ne leur » darde alors que de faibles rayons. Ces » fous se contentent de ce crépuscule, » sans se mettre en peine s'il y en a » d'autres qui tirent plus d'avantages » qu'eux de son influence & de sa lu- » mière. Le chemin où ils courent est » celui qu'on nomme la *superstition*, ou » *des inventions humaines* : ils n'ont » aucun égard aux loix ni aux règles » que le Pays où ils sont leur prescrit, & » ils s'en forgent d'autres à leur guise, » qu'ils se flattent leur pouvoir être du » même secours. «

Il me fit voir plusieurs autres sortes de fous, dont la seule vue me dégoûta de ce lieu. Enfin, il me conduisit aux sentiers droits, où je trouvai un véritable & solide plaisir, qui dura pendant toute la route, jusqu'à ce que nous arrivâmes vis-à-vis de la colomne brillante. Alors ma joie s'accrût à un tel point, qu'incapable de la soutenir, je m'éveillai en sursaut, bien mortifié de voir éclipser tout d'un coup une si agréable apparition.



Déposition d'Edouard II.

Lorsque, par les intrigues de la Reine Isabelle son épouse, Edouard II fut déposé, le Parlement lui envoya douze Commissaires pour recevoir l'acte de sa résignation. Edouard, vétu de deuil, tomba évanoui, à la vue de ces Députés. Lorsqu'il eut repris ses esprits, un nommé *Trussel*, Juge, & qui, dans cette occasion, faisait l'office de Procureur spécial du Peuple, lut l'acte qui déliait les sujets du serment de fidélité. Telle était sa teneur : » Moi, Jean Trussel, » Procureur du Parlement, & de toute » la Nation Anglaise, je vous déclare,

» en leur nom & en leur autorité, que » je révoque & rétracte l'hommage que » je vous ai fait : &, dès ce moment, » je vous prive de la Puissance royale, & » proteste que je ne vous obéirai plus » comme à mon Roi «. Le lâche Edouard se soumit à tout, & déclara que c'était la juste punition de ses péchés : cela était vrai ; mais quel Monarque l'avoue, & quel autre peuple que l'Anglais s'arroge le droit de juger son Maître ? Edouard ajoûte que les bontés du peuple pour son fils le consolaient de la haîne que ce même Peuple lui portait. Il remit entre les mains des Deputés, sa couronne, son sceptre & les autres ornemens royaux.

TERRIBLE REVOLTE, ET FERMETÉ DE RICHARD II.

Sous le règne de Richard II, le Parlement ayant établi une capitation rigoureuse, un des Coll.cteurs voulut la faire payer à la fille d'un Couvreur de Kent, nommé Wat-tiler, qui n'avait pas l'âge marqué par le bill. En vain on lui représenta que cette fille n'était qu'un enfant ; il entreprit de s'en assurer

par l'action la plus indécente. Le père, outré de rage, saisit dans l'instant un marteau, & fendit la tête au Collecteur. Le peuple accourt, & applaudit à l'action de Wat-tiler. Chacun jure la perte de tous les Collecteurs, & Wat-tiler est nommé chef des séditieux. Un Prêtre vient dans ce moment animer encore ces esprits déja enflammés. Il leur dit que ce n'est pas seulement aux Collecteurs qu'ils doivent se prendre de leur misère; qu'étant tous fils d'Adam, ils ont un égal droit à tous les biens, & qu'ils ne doivent pas souffrir que, sous le titre de *Seigneurs*, des tyrans osent les vexer comme de malheureux esclaves. Cet argument paraît convaincant : on court aux armes. Nobles, Juges, Avocats, qui tombent sous la main de ces barbares, sont cruellement massacrés. Wat-tiler, à la tête d'une multitude formidable, vient à Londres, & met cette ville au pillage. Richard, étonné de ce qui se passe, rassemble ce qu'il peut de troupes, & s'avance au-devant des rebelles. Il envoie un Chevalier, pour demander une conférence à Wat-tiler, qui répond insolemment qu'il ira parler au Roi, lorsqu'il le jugera à propos. Richard, impatient d'arrêter les progrès du mal,

fait prier Wat-tiler de se presser; mais le séditieux Couvreur s'offense de ce second message, & est prêt de tuer le député, parce qu'il n'a pas mis pied à terre pour lui parler. Dans ce moment le Roi s'avançait lui-même; il crie au Chevalier de faire ce que Wat-tiler exige. Dans cette entrevue, le chef de cette populace effrénée fit à Richard des propositions si révoltantes, que le Maire de Londres, indigné de ce qu'il entendait, & sans réfléchir à quel danger il exposait son Maître, déchargea sur la tête du rebelle un coup d'épée, qui le fit tomber à ses pieds. Mille cris s'élèvent, tous les arcs sont déja bandés pour venger la mort de ce chef insolent. Richard prévient leurs coups, par une résolution plus ferme qu'on ne devait attendre d'un Prince âgé de quinze ans. Il fait quelques pas vis-à-vis des séditieux: « Quoi, mes amis! leur crie-t-il » d'un ton résolu, vous voulez donc » tuer votre Roi? Ne soyez point en » peine de la perte de votre chef; je » vous en servirai désormais; suivez-» moi. » En finissant ces mots, il tourne la bride de son cheval, & prend le chemin de Londres, où quelques bourgeois s'étaient armés à tout événement. Les séditieux le suivent, & lorsqu'ils

ſont arrivés à la grande place, ſoit crainte, ſoit repentir, ils jettent leurs armes, & demandent quartier. Ainſi s'éteignit cet incendie, qui pouvait embraſer toute l'Angleterre.

REFORME DU CALENDRIER.

LORS de la réforme du Calendrier, ſous le Pontificat de Grégoire XIII, la Reine Eliſabeth, qui était peu diſpoſée à approuver tout ce qui venait de Rome, ne voulut pas que ſes peuples ſe ſoumiſſent à cette nouvelle manière de compter; &, à ſon exemple, la province d'Utrecht, la ville de Genève, & quelques autres Principautés d'Allemagne qui s'étaient ſéparées de l'Egliſe Romaine, gardèrent l'Ere Julienne, qui fut alors appellée *Vieux Style*.

L'on peut dire que l'année n'a ni commencement ni fin : c'eſt pourquoi les Grecs la nommaient *Eniauto*, qui ſignifie réitération & retour à ſoi-même; & ſon hyéroglifique eſt un ſerpent qui rengloutit ſa queue. Les uns l'ont commencée par le printemps; les autres, par l'automne; les Chrétiens, par la Circonciſion, qui arrive le premier de

Janvier ; les Astronomes, par le mois de Mars, lorsque le soleil entre dans le signe du bélier, & que le mois d'Avril est sur le point d'ouvrir le sein fécond de la nature.

Le partage de l'année en quatre saisons, chacune contenant trois mois, le printemps, l'été, l'automne & l'hiver, n'est ignoré de personne. Mais on peut observer que la quatrième partie du jour, composée de six heures, représente ces quatre saisons de l'année ; le printemps, au matin ; l'été, sur le midi ; l'automne, vers le soir ; l'hiver, depuis trois heures avant jusqu'à trois heures après minuit : d'où l'on peut rapporter les différens mouvemens que nous ressentons à l'esprit & au corps dans le cours de la journée & de l'année.

Au commencement du Christianisme, on comptait les temps par olympiades ; chaque olympiade était composée de cinq années. Mais sous le règne de l'Empereur Julien, en l'année 532 de J. C., on commença de compter de l'année de la naissance du Sauveur. Le Pape Grégoire XIII, en 1582, ayant observé qu'à compter bien exactement, l'année avait trois cents soixante-cinq jours, cinq heures, quarante-neuf minutes, seize secondes ; au lieu que, sous Jules

César, & depuis, on avait compté l'année de trois cents soixante-cinq jours six heures entières, & que cette différence de presque onze minutes, fait un jour entier en cent trente-quatre ans : ce qui faisait quelquefois qu'entre le jour de Pâques & l'équinoxe, il y avait deux mois, contre la première institution de cette fête, qui devait toujours être célébrée le dimanche après la pleine lune qui fait l'équinoxe du printemps ; ce Pape, dis-je, retrancha dix jours, pour l'erreur qui pouvait s'être commise par ces onze minutes, depuis la naissance de J. C. jusqu'en l'année 1582 : c'est-à-dire que, lorsque par l'ancien usage, que nous appellons l'Ere Julienne, on comptait le onze du mois, ce Pontife ne compta que le premier ; & son calcul ayant été trouvé le plus juste, il fut presque reçu de toute l'Europe, & nommé *l'Ere Grégorienne*, pour la distinguer de l'autre.

AVENTURE EFFRAYANTE.

UNE Dame anglaise, d'une famille distinguée, perdit son mari, dont il ne lui restait qu'un fils, qu'elle eut soin

de

de faire élever dans sa maison. A peine ce fils fut-il parvenu à l'âge de seize ans, qu'enflammé d'une passion criminelle, il sollicita la femme-de-chambre de sa mère, de vouloir condescendre à ses desirs. Cette vertueuse fille pressa long-temps ce jeune emporté de cesser ses poursuites : mais se voyant trop indignement persécutée, elle en porta des plaintes amères à sa maitresse, & dévoila tout le mystère. La Dame, sans doute dans le dessein de réprimer la brutale ardeur de son fils, engagea la Demoiselle à lui donner rendez-vous dans son lit pour la nuit suivante. « J'y » tiendrai votre place, ajoûta-t-elle ; » &, pris ainsi sur le fait, la répri- » mande n'en aura que plus de force. » Tout réussit comme cette mère aveugle l'avait prévu. Le fils se rendit au rendez-vous à l'heure indiquée ; &....... ici la plume me tombe des mains. Le crime est consommé. Le désespoir succéda à ce moment d'ivresse : cette femme coupable, en horreur à elle-même, fut cacher sa honte dans une campagne reculée, où elle déposa le triste fruit de son inceste. Une fille en naquit, & fut élevée en secret avec beaucoup de soin. Quelques années après, la mère crut trouver des moyens de consola-

tion dans la vue de sa fille, & l'introduisit chez elle sous le nom d'une parente éloignée. Bientôt cette jeune personne, douée de toutes les graces du corps & de l'esprit, inspira la passion la plus violente au fils de la maison, qui était encore garçon, & qui pouvait avoir alors trente à trente-deux ans. Elle soutint avec force ses premières attaques; mais l'amour se mit de la partie, elle aima, elle fut faible, & consentit à donner en secret la main à son vainqueur. Enfin cet innocent criminel épousa sa propre fille. Ces deux époux vécurent dans la meilleure intelligence, & eurent plusieurs enfans. Cependant la mère sçavait tout, voyait tout, & portait, si l'on ose le dire, l'enfer dans son sein. Accablée par ses remords, elle s'adressa à un sçavant Théologien, qui a laissé cette histoire par écrit. « Voilà » mon crime, lui dit-elle; il est d'autant plus horrible, qu'il se perpétue, » & que, pour en couper les racines, » il faut que je déchire le cœur de deux » infortunés, qui ne méritaient pas » d'être les victimes de ma lubricité. » Daignez m'éclairer. Dois-je taire ce » funeste secret? dois-je le révéler? » « Madame, répondit le Théologien, » vos vertueux enfans vivent heureux

» dans leur ignorance : cachez-leur » votre crime, & gémissez ; repentez-» vous en silence de votre abominable » inceste. »

LE LEVER D'UN MINISTRE OU D'UN GRAND SEIGNEUR EN CREDIT.

RIEN n'est plus plaisant que d'examiner le matin, avec les yeux de la Philosophie, les allures de tous les Citoyens d'une grande Ville, telle que Londres. Quel plaisir n'a-t-on pas à deviner les diverses passions qui les agitent, & les motifs de leur ardeur à courir tous les quartiers. L'un va demander une dette, l'autre va implorer la commisération d'un créancier; celui-ci revient d'une bonne fortune, dont il pourra se rappeller tristement la mémoire, celui-là s'empresse pour en saisir une qui lui coûtera cher : mais il n'y en a point qui entretiennent plus agréablement l'esprit, que ceux qu'on nomme bons courtisans, & qui se piquent d'être assidus au lever des Ministres & des personnes en crédit à la cour du Prince. Ce sont de souples esclaves, qui veulent qu'on les croye instruits des secrets

de l'Etat, & dans l'intime confidence de celui qui en tient le timon.

Pendant que cette foule servile de flatteurs est occupée à sa parure & s'achemine vers l'hôtel de l'idole qu'elle doit encenser, les Domestiques, le valet-de-chambre & le suisse de ce Maître orgueilleux vont, viennent & se donnent réciproquement des avis, pour se conduire suivant les occasions pendant la journée. On ouvre, la foule entre, la comédie va se jouer, son Excellence paraît. Il y a plusieurs formes sous lesquelles la divinité peut se produire. On est quelquefois en robe-de-chambre, & occupé à se laver les mains, ce qui sent parfaitement la grandeur: mais cette mode est en quelque façon affectée aux gens de guerre, qui ne doivent pas craindre de se montrer nuds. Les Ministres & les Magistrats, par gravité, ont plus de réserve: c'est pourquoi l'on a dit que le guerrier a toujours le sein ouvert, tandis que l'homme d'Etat ou de Robe est boutonné jusqu'au cou. La scène commence. Les Adulateurs sont modestes & soumis, & le Ministre, quoique surchargé d'affaires, sçait accorder un coup-d'œil à chacun, ou lui adresser une parole gracieuse: au marin, il demande quel vent souffle; à

l'Officier de Cavalerie, combien vaut l'avoine; au Négociant, à quel prix sont les fonds publics. C'est un caméléon qui prend l'esprit de tous les états. Cet homme en crédit tient le milieu de la salle, & contemple ses cliens autour de lui. Un s'approche, & lui dit avec humilité un mot à l'oreille: il répond à haute voix: » Oui, je suis de votre avis, » je vous prie de continuer vos perquisi» tions, & soyez sûr que je vous ap» puierai «. Quelle gloire! tout le monde a entendu ces mots. Ces préliminaires achevés, la multitude doit avoir part à la distribution des graces. Le Ministre examine des yeux toute l'assemblée, il demande à un Gentilhomme qu'il apperçoit: » Depuis quel » tems êtes vous de retour en cette » Ville «? Et, sans attendre sa réponse, il en voit un autre à qui il crie: » Mon» sieur, je suis ravi de vous voir, je me » rappelle votre affaire «. Ces deux hommes ne se possèdent pas de joie pendant vingt-quatre heures, & les autres attendent en silence un moment aussi fortuné. Un paquet arrive, & la pièce se termine par une noble inclination de tête à la compagnie; sauf à recommencer le lendemain pour finir de la même manière.

MARIAGE DE RICHARD II, AVEC MADAME ISABELLE DE FRANCE.

LES Ambaſſadeurs que Richard II envoya à Paris, pour demander en mariage Iſabelle, fille du Roi Charles VI, furent reçus avec les plus grandes diſtinctions. Pendant leur ſéjour, on leur délivra chaque jour » deux cents couronnes de France pour leurs menus frais, » & pour les *coûtages* d'eux & de leurs » chevaux. « Ils eurent la permiſſion de ſaluer la Reine, qui demeurait avec ſes enfans à l'hôtel de Saint-Pol ; & lorſque le Comte - Maréchal s'approcha de la Princeſſe Iſabelle, il lui dit, mettant les genoux en terre : « Au plaiſir de Dieu, » vous ſerez notre Dame & Reine d'Angleterre. . . . . A quoi la fille, bien » que fort jeune, répondit néanmoins » diſcrettement & ſans le conſeil d'aucun, que, s'il plaiſait à Dieu, & à » Monſeigneur ſon père, qu'elle fût » Reine d'Angleterre, elle en ſerait » très-contente, d'autant qu'on lui avait

» dit qu'elle serait une grande Dame. »
L'année suivante (1396), les deux Rois se rendirent entre Ardres & Guisnes, avec chacun une suite de quatre cents Gentilshommes. « Et quand ils furent » arrivés sur le pas, ils s'arrêtèrent à » parlementer ensemble, tandis qu'on » appareilla le vin, & les confitures » & dragées, qu'on appellait commu- » nément épices. » Ce fut le lendemain que Charles fit la cérémonie de remettre la jeune Reine d'Angleterre entre les mains de Richard, qui aussi-tôt la fit monter en litière avec la Dame de Coucy, sa gouvernante.

Ce mariage ne fut pas heureux. Une révolution subite, arrivée en 1399, arracha le sceptre à Richard. Les peuples, indignés contre leur Roi, qui venait de faire lâchement assassiner le Duc de Glocester son oncle, appellèrent Henri, fils du Duc de Lancastre, & en peu de jours ce Prince se vit à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Richard, à cette nouvelle, perd courage, & va se renfermer dans le château de Conway; mais ne s'y croyant pas en sûreté contre les entreprises du peuple, qui le hait, il consent à renoncer à la couronne, & ne de-

mande que la vie & une pension honorable pour lui, & pour huit personnes qu'il nommera. Le Duc de Lancastre vient lui-même trouver le Roi, & lui persuade de le suivre à Londres. Mais il n'eut pas plutôt fait seller ses chevaux pour partir, « qu'il reconnut » son prochain malheur, par un mani- » feste & notable présage. Il avait un » très-beau levrier, ou dogue, nommé » *Math*, lequel ne faisait jamais fête » ni caresse qu'à lui seul; & quand il » voulait chevaucher ou cheminer par » pays, celui qui en avait la garde le » laissait aller, & tantôt il venait lui » mettre les deux pieds sur les épaules. » Les deux chevaux étant sellés, & » comme ils devisaient encore ensem- » ble, ce levrier, dépêtré de l'attache, » & méconnaissant le Roi, s'en vint » festoyer le Duc, & lui sauta sur les » épaules : ce que ledit Duc voyant, » demanda que voulait faire ce chien. » Cousin, dit lors le Roi, c'est une » très-grande signification pour vous, » & très-petite pour moi. Le levrier » vous festoye & recueille aujourd'huy » comme Roi d'Angleterre, que vous » serez; & moi, j'en serai déposé. Si, » le tenez avec vous, car il s'éloignera

» de moi pour vous ſuivre. Dire qui le
» rendit comme la Sybille de ſon propre
» déſaſtre. »

Richard fut enfermé dans la Tour de Londres, & aſſaſſiné un an après par ordre de ſon ſucceſſeur.





DIX-SEPTIEME NUIT.



Annonces singulieres dans les Gazettes.

Il y a en Angleterre, pour les pauvres filles non pourvues, une amorce qui a un grand pouvoir sur leur esprit, & qui est cause qu'elles s'occupent beaucoup de leur parure. Ce sont certaines annonces qui se trouvent fréquemment dans les gazettes, par lesquelles de riches Particuliers font sçavoir, qu'étant dans l'intention de se marier, ils ont fait choix de telle ou telle jeune personne qu'ils auront vue quelque part, & de qui ils comptent avoir été remarqués. Des Anglaises de bonne foi sont convenues qu'il ne leur était guères arrivé de jetter les yeux sur une gazette, sans un secret desir de voir si elles ne seraient point devenues la divinité de quelque aimable inconnu.

Voici un échantillon de ces singulières annonces.

« Le jeune homme qui fut remarqué

» le 3 de ce mois à *l'Oratorio*, par une
» Demoiselle habillée, &c. n'est point
» marié ; & ses vœux seront comblés,
» si cette aimable personne daigne lui
» faire sçavoir par un mot d'écrit,
» adressé, &c. en quel lieu & quand
» il pourra avoir l'honneur de lui pré-
» senter ses hommages. »

Il y a aussi des gens, qui, sans avoir fixé leur choix, informent le public par la voix de ces papiers, du dessein qu'ils ont conçu de se marier, & des qualités qu'ils souhaitent trouver dans les personnes à qui leurs propositions conviendront. Voici celles qu'un vieux Militaire fit insérer, il y a environ six semaines, dans le *London Chronicle*.

» Un Militaire déja d'un certain âge,
» mais qui a un des plus hauts grades
» de l'armée, & un revenu considéra-
» ble, a résolu de prendre une femme
» qui le débarrasse de tous les soins
» domestiques, & l'aide à passer agréa-
» blement le reste de ses jours. Comme
» c'est dans cette vue principalement
» qu'il se marie, & qu'il veut se mettre
» à l'abri de toute crainte, il avertit
» les jeunes personnes qui ambitionne-
» raient l'honneur de devenir sa veuve,
» qu'elles peuvent se dispenser de se
» mettre sur les rangs. Il préfère une

» femme d'un âge moyen, dont la » figure ſoit revenante, qui plaiſe ſur- » tout par ſes manières, qui ait des » ſentimens, de la douceur dans le » caractère, de l'éducation, & autant » d'attraits & de charmes qu'il en faut » pour entretenir dans un vieillard la » chaleur néceſſaire aux reſſorts de la » ſanté & de la vie «.

AUTRE AVERTISSEMENT.

UN Gentilhomme, âgé de vingt-ſix ans, ſerait bien aiſe de prendre une compagne, s'il pouvait trouver une femme d'un caractère agréable. Il eſt bien moins attaché à la beauté de la figure qu'à celle de l'ame. Il ſe flatte qu'une Dame raiſonnable ne le trouvera pas déſagréable; & il ferait toujours ſon étude de mériter ſon eſtime.

» Toute Dame au-deſſous de qua- » rante ans, attachée à l'Egliſe d'An- » gleterre, dont la fortune eſt indépen- » dante, & qui aura le courage d'ac- » cepter ce défi, eſt priée de faire ſça- » voir où, quand & comment on pour- » rait avoir une entrevue avec elle. Elle

» peut être assurée de la plus exacte
» probité, & du plus grand secret.
» On la prie d'adresser sa réponse à
» N. F. pour être remis au Café du Mu-
» sæum, rue Great-russel «.



AUTRE AVERTISSEMENT.

UNE jeune Dame, qui se proposait d'aller passer l'hiver dans un Pays étranger, fit annoncer dans les gazettes le desir qu'elle avait de trouver un aimable compagnon de voyage, avec qui elle pût former par la suite une union véritable. Son annonce était conçue dans les termes suivans :

» Une jeune Lady, maitresse de sa
» personne, & partagée d'une fortune
» honnête, qui croit n'être point désa-
» gréable, & se flatte qu'elle ne l'est
» pas d'avantage aux yeux des autres,
» est dans la résolution d'aller passer
» l'hiver dans un Pays étranger; elle
» serait flattée que quelque jeune hom-
» me, d'une famille honnête & d'une
» société agréable, voulût être son com-
» pagnon de voyage. Elle n'a point d'en-
» gagement de cœur, & elle souhaite
» que celui qui se proposera soit aussi

» libre qu'elle, afin que rien n'empêche » une union plus intime de succéder » à cette première liaison. La réponse » est attendue sous quinze jours, par la » voie des gazettes. On compte que le » secret sera gardé, jusqu'à ce que » tous les arrangemens soient pris : l'in- » discrétion ne serait point impunie.

N. B. » Tous les frais de voyage » seront faits par la Lady. «

Cette annonce avait paru dans le *London chronicle* du 7 Octobre : on vit la réponse suivante dans celui du surlendemain.

» Un homme entre deux âges, d'une » figure passable, d'une assez bonne » santé, offre ses services à la Dame » de qui est l'annonce insérée dans la » gazette d'hier. Il a déjà voyagé, & » il vit dans une parfaite indépendance. » Si la Dame en question croit qu'il » puisse lui convenir, il est prêt à par- » tir aussi-tôt qu'elle le desirera. Elle » voudra bien lui faire sçavoir ses in- » tentions, en écrivant à l'adresse de » A. Z. chez M. Sacy, Libraire, &c. «



JUGEMENT EQUITABLE.

On jugea définitivement, il y a quelque tems, un procès pendant depuis long-tems à une Cour de judicature à Londres, entre les exécuteurs testamentaires du feu Chevalier Jean Bland, & un Gentilhomme françois. Voici l'affaire. Le Chevalier Bland, étant à Paris, avait perdu au jeu trois cents cinquante livres sterling, & en avait emprunté trois cents, pour continuer le jeu. Il avait ensuite tiré une lettre de change de six cents cinquante livres, sur lui-même, payable à Londres; mais il mourut dans l'intervalle. Selon les loix d'Angleterre, la dette était nulle: mais les loix de France font une distinction, entre l'argent perdu au jeu, & l'argent emprunté pour le jeu; elles regardent l'argent emprunté pour jouer, comme aussi légitimement dû, que s'il avait éte emprunté pour autre chose. C'est ce qui rendait la cause délicate. Si, d'un côté, il paraissait juste d'avoir égard aux loix de France dans une affaire qui s'était passée à Paris, on objectait, de l'autre côté, que le prê-

teur, ayant accepté le paiement de sa créance à Londres, s'était soumis par-là aux loix d'Angleterre. Enfin, il a été décidé que le contrat, dans son entier, était nul; que les héritiers seraient déchargés des trois cents cinquante livres perdues au jeu; mais qu'ils seraient tenus de rembourser les trois cents livres empruntées.



PARODIE

De l'Epigramme quarante-sept du dixième Livre de Martial, qui commence par ces mots:

» Vitam quæ faciunt beatiorem,
» Jucundissime Martialis, hæc sunt, &c.

LA VIE HEUREUSE D'UN PASTEUR DE CAMPAGNE;

Par Pope.

Un Pasteur est plus heureux qu'un Mylord, quand il a une femme qui sçait faire des confitures, un cheval qui peut porter deux personnes, de la bière, du tabac, la dixme des cochons, quelques enterremens,

remens, la gazette toutes les semaines, & le port payé.

Il lui faut aussi une concordance *in-folio*, les chroniques d'Angleterre, un gros Calepin, pour mettre sous un des pieds de sa table, afin de la tenir droite, & des sermons tout faits, imprimés du tems de Charles I, lorsqu'il n'était encore que Prince, afin que Monsieur le Pasteur n'ait plus qu'à dire à ses Paroissiens : » Mes frères, je vous mon- » trerai dans mon premier point...... » je vous ferai voir dans mon second » point .... mais en deux mots, & » pour abréger ..... voilà tout le sujet » de ce discours & de vos favorables » attentions. &c. «

Quand vous posséderez toutes ces choses, Monsieur le Pasteur, vous passerez joyeusement la vie avec votre femme ; vous prêcherez tous les Dimanches ; vous dînerez ensuite à votre aise ; vous pourrez boire le reste de la semaine, avec le Syndic & les Marguilliers, à la santé du Roi & de la Reine, & vous vous moquerez des railleries du Docteur Swift.

LE LATIN EST NÉCESSAIRE, MESME VIS-A-VIS CEUX QUI L'ENTENDENT LE MOINS.

DEUX Miniſtres de campagne, aſſez éloignés de Londres, tous deux très-ignorans & hardis Prédicateurs, tâchaient de l'emporter l'un ſur l'autre, & d'attirer à leurs ſermons un nombreux Auditoire. L'un d'eux avait lu les Pères, & en citait à tort & à travers quelques paſſages, pour l'édification de ſes Paroiſſiens, qui l'admiraient d'autant plus qu'ils l'entendaient moins, & faiſaient foule dans ſon Egliſe. L'autre ſurpris de voir tous les Dimanches diminuer ſon Auditoire, & inſtruit de la cauſe de cette déſertion, réſolut de régaler auſſi ſes chères ouailles de quelques citations latines : mais il n'avait pas lu les Pères, il ne les poſſédait pas même dans ſa chétive bibliothéque, où l'on ne voyait qu'un livre de jardinage, un traité de la chaſſe au renard, les règles de la grammaire latine, vieux bouquin de ſon prédéceſſeur, & quelques autres volumes à demi-rongés. Le Dimanche approchait : notre Docteur

prit ſon parti; il ouvre la grammaire & trouve qu'elle commence par ces mots, *quæ genus*. Il les prend pour texte, & y joint les explications qu'il croit propres à l'utilité de ſon troupeau. Enſuite il y mêle *as in præſenti*, qu'il convertit de même à l'uſage de ſes pieux Paroiſſiens. Ce ſubterfuge eut le plus heureux ſuccès, la foule ruſtique abandonna ſon antagoniſte, & veut, les oreilles inutilement ouvertes & la bouche béante, admirer la ſcience de ſon Paſteur.

PHÉNOMENE SINGULIER ET INTÉRESSANT.

UN enfant tombe dans la rivière de Kent, à Newbery; il ſe noye, & diſparaît. Ses parens, déſeſpérés, font de vains efforts pour retrouver le corps de cet enfant. Tous les habitans de Newbery s'emploient inutilement à le chercher, & l'on eſt obligé de renoncer à l'entrepriſe. Quelques jours après, un homme, auquel on ne devait pas ſuppoſer des lumières fort profondes, aſſure qu'il peut aiſément retrouver le corps de l'enfant, dans quelque endroit de

la rivière que le fil de l'eau l'ait emporté. On ne fait nulle attention à ce propos, qu'on juge hasardé; mais cet homme revient à la charge, & parle avec tant d'assurance, qu'on le presse de tenter publiquement cette expérience. Il rassemble beaucoup de monde sur le rivage, & au lieu même où cet enfant s'était précipité. On lui voit prendre un pain tendre, à-peu-près du poids d'une livre; il en ôte la mie, & le remplit d'une certaine quantité de mercure: puis il le place à deux ou trois pieds de distance du bord de la rivière, sur la surface de l'eau. Ce pain suit le cours de la rivière, sans s'enfoncer, environ un demi-mille; ensuite il traverse rapidement la rivière, & se plonge peu-à-peu dans l'eau auprès de la rive opposée. Des plongeurs avertis par ce rustique Physicien, se jettent dans l'eau au même endroit, & trouvent le pain à côté du cadavre de ce petit enfant. Tous les habitans du pays ont été témoins de ce fait, qui a vraiment l'air d'une fable. On ne trouvera que trop d'occasions de le vérifier; & c'est aux Physiciens à le constater par des expériences, ou à nous éclairer sur sa fausseté. Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'ignorance des causes nous

a fait donner le nom de fables à des faits de la plus grande vérité ; car il semble que dans ce siécle, ce soit un principe reçu, que tout ce que nous ne comprenons pas est absolument faux.

COMBIEN IL SERAIT NÉCESSAIRE D'ANNULLER LES ANCIENS RÉGLEMENS.

PAR une loi publiée dans la huitième année du règne d'Elisabeth, c'était un cas de félonie, que de transporter hors du Royaume un mouton vivant ; & cette loi était si précise, qu'il n'était point permis d'y déroger, pas même pour approvisionner les vaisseaux : en sorte qu'on aurait pu poursuivre un Capitaine qui aurait pris un mouton sur son bord, pour la nourriture de son équipage.

Dans la huitième année du règne de Henri VIII, il fut défendu à tout propriétaire d'avoir plus de deux mille moutons : cependant le pays de Galles, & bien d'autres cantons de la Grande-Bretagne, sont des pays de pâturages ; &, quelque soin qu'on se donne, on ne parviendra jamais à les défricher avantageusement. Malgré cette obser-

vation, on actionna, il y a quelques années, plusieurs habitans de ces cantons, qu'on accusa d'avoir transgressé cette loi, ignorée de presque toute l'Angleterre. On voit le bien, mais l'habitude l'emporte; & l'on respecte les vieux usages, quelque ridicules ou nuisibles qu'ils soient. Les habitans de quelques campagnes de la Livonie supplièrent Pierre I de ne pas défendre à leurs Seigneurs de les maltraiter de coups, parce que, dirent-ils, nous avons remarqué que tous les changemens nous ont été onéreux, & n'ont fait qu'appesantir le joug sous lequel nous sommes courbés.



LE RICHE VERTUEUX,

Tiré des Œuvres d'Young.

EUSEBE a de l'esprit; il connaît l'art de varier les plaisirs de l'imagination & des sens. Il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage, & il sçait s'arrêter. Eusèbe est riche, il est jeune, il est gai, il aime à dépenser: voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses

richesses à ses vertus : il accorde libéralement à la nature, à son rang, à ses devoirs, tout ce qu'ils exigent de lui ; mais il refuse tout au vice, au caprice & à la folie. Il a aussi ses amusemens ; sa vertu n'est point austère. La vue d'un bal ne lui fait point d'horreur, il ne croit point que les cartes soient une invention du démon ; mais il choisit des récréations qui le délassent ; il connaît & prévient les momens où elles allaient le fatiguer. Il pense qu'il en est des plaisirs, comme des gros livres, qui gagnent toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ses parcs, ses jardins, ses grottes, ses cascades, ses statues, ses tableaux ; mais il en sçait mieux jouir, non pas qu'ils soient plus beaux & d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du Peintre. Si le marbre de ses statues s'anime & vit sous ses yeux, c'est la joie pure de son ame qui donne des graces nouvelles aux chef-d'œuvres de l'art, & qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination & des sens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet & de

leur charme. Le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir & briller. Ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquans; elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps, il faut entretenir & cultiver les facultés de l'ame, & une raison saine aide aux sens à jouir.

Eusebe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe; c'est moins pour satisfaire son orgueil, que pour exercer sa bienfaisance. Il compte avec joie tous les malheureux qu'il nourrit, en les occupant, & s'applaudit de pouvoir pour eux changer les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu de dons du ciel, le public attend davantage de lui; & que, s'il est plus grand que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains. Il cache aux pauvres la main qui le nourrit: invisible, elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné; & ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur, qui se laisse ignorer. Il sçait qu'on ne possède les grandeurs, qu'à ses périls & risques; qu'elles dégradent l'homme, dès qu'elles

ne l'élèvent pas ; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le ciel égale le bonheur de toutes les conditions ; que c'est en vain que les riches, méchans ou inutiles, se logent comme des Dieux dans des temples superbes, s'ils ne s'y montrent bienfaisans, & s'ils n'y paraissent que des Dieux ridicules ou malfaisans, comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien, & la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.

Eusèbe aime les plaisirs, mais cet amour est éclairé par la raison ; il sçait les choisir. Il en est qu'il accueille avec transport, il en est qu'il n'admet qu'avec réserve ; il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance, & ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation, & le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

LES HOMMES SONT LES MESMES PAR-TOUT.

Fragment d'une Epître de Pope.

Les caractères éminens sont pour les hommes d'un rang élevé. Un saint en sandales, est doublement saint avec une mitre : un Magistrat est un homme juste, un Chancelier l'est encore plus ; un homme en soutane est un homme sçavant, un Evêque est tout ce qu'il vous plaira ; un Ministre est un habile homme, mais un Prince est encore plus habile, plus sçavant, plus juste, plus. . . . . . tout ce qui se peut imaginer. . . . .

C'est l'éducation qui forme les esprits communs. Un arbre conserve & suit le pli qu'on lui a donné, lorsqu'il n'était encore qu'une jeune tige. Le fils ainé, fier & grossier, vit en Gentilhomme ; le second, Marchand, est humble & grand menteur ; le troisième, qui est Officier, se donne des airs, il est franc, hardi & brave ; le quatrième, homme du Palais ou d'affaires, est insinuant & maître fripon. Si c'est un Anglican, il

brûle de dominer ; un Quaker, il est rusé ; un Presbytérien, il est farouche ; un esprit-fort, il est tout dans une heure de temps.

Il y a des hommes, il est vrai, qui sont ouverts & connus de tout le monde ; d'autres sont si réservés, qu'ils ne sont ignorés de personne : ainsi l'obscurité ne remplit pas moins les yeux, que la lumière. Le gracieux Chandos se fait aimer dès le premier coup-d'œil, & il n'y a pas d'enfant qui ne haïsse Shylock, quoique son ame siége racroupie, pour ainsi dire, dans sa caverne, sans lorgner qui que ce soit.

Quand le généreux Manley se déchaîne contre la moitié du genre humain, tout le monde voit que c'est par vertu, & qu'il croit n'attaquer que des coquins. Quand Umbra rend des hommages universels, tout le monde s'apperçoit que sa complaisance est l'effet du vice, & qu'elle n'a d'autre principe, que de s'attirer les applaudissemens du vulgaire. On admire les manières attrayantes de Courtine, tandis que l'on est charmé de la misanthropie d'un autre.

Mais on trouve rarement de ces caractères ouverts. Quoique le penchant qui nous domine soit violent, les révolutions de l'esprit sont subites : des con-

trariétés inaliénables, des affections étudiées, ou confondent, ou déguisent. Une inepte fourberie entre dans le système politique d'un petit génie ; la vérité même devient mensonge dans la bouche d'un homme rusé ; des faiblesses, qu'on n'imaginerait pas, nous trompent sur le sage ; le sot se cache dans ses contradictions.

Voyez le même homme en bonne santé, ou pris d'un accès de goutte ; seul, ou en compagnie ; prévenir le jour dans son cabinet, & percer la nuit à une table de jeu ; poursuivre un renard avec l'ardeur d'un fou, & au Parlement, discuter les affaires avec une sagesse profonde : s'enivrer avec les Bourgeois & les Artisans de la province, & dans un bal, se distinguer par sa politesse ; rempli d'amitié à la compagne, & de fourberie à la Cour.

Catius, toujours grave, moralise toujours. Suivant lui, peu s'en faut que, qui souffre un fripon, ne le soit : mais il en faut excepter précisément l'heure du dîner ; car alors, n'en doutez pas, Catius préférerait un scélérat qui aurait une bonne pièce de venaison, à un saint qui n'en aurait pas.

Qui ne louerait le mérite éminent de Patritio? Avoir le cœur pur, les mains

nettes, l'esprit pénétrant, connaître & balancer tous les intérêts des Princes, & sauver l'Europe sans trahir l'Angleterre, ces éloges ne le touchent point. Sa vanité consiste à bien jouer au piquet, à être fameux aux courses de New-market, & à bien combiner les chances d'une gageure.

Des Généraux triomphans à la tête d'une armée, environnés de gloire, aussi lâches voleurs que braves guerriers, rognent le drap, & dérobent le pain du soldat, également attentifs à sauver une Nation, ou une dépense de quatre sous.....

Qui peut rendre raison de toutes ces contradictions ?

Les mœurs changent avec la fortune; les humeurs, avec le climat; les systêmes, suivant les livres; & les principes, suivant les circonstances du temps.

Trouvez, si vous le pouvez, en quoi vous ne pouvez pas changer : c'est dans la passion dominante. En ce point seulement le volage est constant, le politique est naturel, l'imbécile est avisé, & le fourbe est sincère; en ce point les Prêtres, les Princes & les femmes ne se déguisent point. Ce tissu débrouillé, tout le peloton se défile; la vue s'éclair-

cit, & Clodio * eſt reconnu, Clodio, le mépris & le prodige de nos jours, dont la paſſion dominante eſt l'amour de la louange, né avec tous les talens qui peuvent gagner l'eſtime des hommes, & qui ſe meurt, s'il n'eſt applaudi des femmes & des ſots. Quoique le Sénat, attentif à chaque parole qu'il profère, l'écoute avec admiration, ce n'eſt point aſſez; il faut que, dans un cercle, il prime par ſes bons mots. Avec des talens ſi variés, Clodio ne viſera-t-il à rien de nouveau? Il parlera comme Ciceron; mais il parlera auſſi comme Rocheſter: enſuite, le cœur contrit & repentant, il adore ſon Dieu avec le même eſprit qui l'échauffait dans la débauche. Il ſuffit que tout ce qui l'environne, l'admire, ſoit Moine, ſoit Courtiſanne. Ainſi, doué de tous les talens de la nature & de l'art, ne lui manquant qu'un cœur honnête, ſe faiſant tout à tous, n'y ayant point de vices dont il ſoit exempt; s'étant rendu, pour éviter le mépris, le plus mépriſable des hommes, ſa paſſion eſt toujours la ſoif d'une louange univerſelle, & ſa vie un tiſſu d'infamies qui l'en

* Le Duc de Warthon.

rendent indigne de mille manières différentes. Des bienfaits constans n'ont pu lui faire un ami; son éloquence, plus qu'humaine, ne peut persuader personne : c'est un fou, qui a plus d'esprit que la moitié du genre humain. Trop fougueux pour pouvoir bien penser, trop rafiné pour être capable d'agir, tyran de la femme qui plaît à son cœur, & rebelle au Roi même qu'il aime, il meurt, misérable rebut de tous les états & de toutes les Religions; &, ce qui est encore plus, il meurt scélérat, sans être grand. Pourquoi Clodio transgresse-t-il ainsi toutes les règles? C'était de peur que des coquins ne le crussent un sot.

JUSQU'A QUEL EXCÈS PEUT PORTER UN AMOUR EXTRÊME.

Histoire véritable.

UN Anglais de l'Isle de Saint-Christophle avait au nombre de ses esclaves, une Négresse, qui passait pour une rare beauté entre ceux de sa nation. Elle était éperduement aimée de deux jeunes Nègres fort bien tournés, & intimes

amis. La Négresse n'aurait point été fâchée d'avoir l'un ou l'autre pour mari ; mais leur passion était si violente pour elle, qu'aucun d'eux ne voulait la céder à son rival, & ils étaient en même temps liés d'une telle amitié, que l'un ne voulait pas l'épouser, si l'autre ni donnait son consentement. Cette tendresse extraordinaire servait d'entretien à toute la maison, & l'on ne pouvait assez admirer l'étrange complication de mouvemens qui agitaient le cœur de ces deux pauvres Nègres, accablés sous le poids de leur amour, & qui désespéraient d'être jamais heureux.

Au milieu de ce rude combat d'amour & d'amitié, de bonne-foi & de jalousie, ils furent un jour se promener dans un bois avec leur maitresse : là, après bien des sanglots & des lamentations, ils lui plongèrent un poignard dans le sein, dont elle mourut presqu'à l'instant. Un esclave qui travaillait dans le champ voisin, accourut aux cris de cette infortunée ; il la vit expirante : les deux amans étaient à ses côtés & ne cessaient de couvrir de baisers la victime qu'ils venaient de sacrifier. Il s'empressa de porter cette triste nouvelle à son Maître, qui se rendit sur le lieu, & trouva la fille morte, & les deux négres sur le point

point d'expirer des bleſſures, qu'ils venaient de ſe faire.

Toute horrible & criminelle qu'eſt cette action, on peut dire qu'elle partait d'un principe qui aurait pu donner des fruits excellens, s'il avait été dirigé par une bonne éducation.

CE QUE POUVAIT JADIS UNE AMITIÉ DE COLLÉGE SUR UN CŒUR GÉNÉREUX.

CEUX qui ont fréquenté l'école de Weſtminſter, ſçavent qu'il y a un rideau qui traverſe par le milieu la grande ſalle où elle ſe tient, & qui ſépare la haute école de la baſſe. Il arriva un jour, par malheur, qu'un Etudiant déchira ce rideau. La ſévérité du Maître était ſi bien connue, que ce jeune garçon, d'un naturel doux & timide, déſeſpérait d'en obtenir le pardon; & qu'il tremblait, depuis la tête juſqu'aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui ſerait infligé. Alors un ami qu'il avait à ſon côté, lui dit de ne pas s'alarmer, & qu'il prendrait la faute ſur lui-même. En effet, il lui tint parole. Ces deux amis, devenus hommes, lorſque la

guerre civile éclata, embrassèrent différens partis : l'un suivit celui du Parlement, l'autre celui du Roi.

L'Etudiant qui avait déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils ; & l'autre qui en avait subi la peine, dans les emplois militaires. Le premier eut un si heureux succès, qu'il devint bientôt un des Juges sous Cromwell. L'autre s'engagea dans la fatale expédition de *Penruddok* & de *Groves*, à l'ouest de l'Angleterre. Il serait inutile de rapporter ici en détail le succès de cette entreprise. On sçait que le parti du Roi fut mis en déroute, & que tous les Chefs, entre lesquels était le généreux écolier, furent emprisonnés à *Exeter*. Il arriva que son ami fut alors envoyé à l'ouest pour y tenir les assises & y administrer la justice. Le Procès des Rebelles, comme on les appellait en ce tems-là, fut bientôt instruit, & il ne restait plus que la sentence à prononcer, lorsque le Juge, au nom de son ami, qu'il n'avait pas vu depuis bien des années, &, après l'avoir considéré avec plus d'attention, lui demanda s'il n'avait pas étudié dans l'école de Westminster ? Par sa réponse, il vit d'abord que c'était le même bon ami, qui s'était chargé de sa faute : là-dessus

il ne témoigna rien, mais il se rendit au plus vîte à Londres, où il employa si heureusement son crédit auprès de Cromwell, qu'il sauva son ami du triste sort qu'eurent ses infortunés complices.

Le Gentilhomme qui fut sauvé de cette manière par la reconnaissance d'un ancien camarade, fut ensuite père d'un fils, qu'il vit élevé aux plus éminentes charges de l'Eglise.





DIX-HUITIEME NUIT.



AVENTURES D'UN COMÉDIEN AMBULANT,

Communiquées par lui-même.

JE defcends d'une famille qui a fait quelque bruit dans le monde ; ma mère criait des huîtres, & mon père était tambour : j'ai même ouï dire que parmi mes ayeux, je pouvais compter des trompettes : plus d'un homme de qualité aurait peine à prouver une généalogie plus refpectable ; mais ce n'eft pas cela dont il s'agit. J'étais fils unique, & l'enfant gâté de mon père & de ma mère, le charme de leur entretien & le gage de leur mutuel amour : mon père m'apprit à battre de la caiffe, je parvins bientôt à être tambour des marionnettes, & tout le refte de ma jeuneffe j'ai été le compère de polichinelle & du Roi Salomon dans toute fa gloire. Fatigué de ces honneurs, je me fis foldat. Je n'aimais point à battre

la caisse, je m'ennuyai bientôt de porter le mousquet. J'avais une fureur de faire le Gentilhomme: j'étais forcé d'obéir à un Capitaine; il avait ses caprices; j'avais les miens; je conclus qu'il valait mieux suivre ses fantaisies que celles d'un autre. Je demandai mon congé, on me refusa, je désertai. Délivré du Militaire, je troquai mes habits de soldat contre de plus mauvais encore, &,pour n'être point rattrapé, j'allai par les routes les moins fréquentées. Un soir comme j'entrais dans un Village, j'apperçus un homme qui se débattait dans un bourbier, & qui était sur le point d'y être étouffé; je volai à son secours & je lui sauvai la vie: c'était précisément le Pasteur du lieu: je fus charmé de cette rencontre. Il s'en allait après m'avoir remercié, mais je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de son logis. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions: il me demanda qui était mon père, d'où je venais, où j'allais, si j'étais un garçon fidèle, &c. Je le satisfis sur tous ces points, & je lui vantai particulierement ma sobriété. Pour abréger,il avait besoin d'un valet, il me prit à son service, je vécus trois mois avec lui, nous ne nous accommodâmes point ensemble. J'avais grand

appétit, il ne me donnait rien à manger. J'aimais les jolies filles, & sa servante était laide & méchante. Ils avaient résolu entr'eux de m'affamer, mais je pris la ferme résolution de m'opposer à cet homicide. Je gobais tous les œufs frais, j'achevais toutes les bouteilles entamées, & tout ce qui pouvait être mangé disparaissait. On me donna trois shellings, six sols, pour trois mois de gage. Pendant que l'on comptait mon argent, je me préparai à mon départ. Il y avait deux poules pendues au croc avec quelques poulets; pour ne point séparer les mères d'avec les enfans, je mis le tout dans mon bissac. Après ce petit exploit, je vins, le bâton à la main & la larme à l'œil, prendre congé de mon Bienfaiteur. Je n'avais pas fait trente pas hors la maison, que j'entendis crier après moi: arrêtez ce voleur. La voix de la servante que je reconnus me donna des aîles. Au bout de quelques jours, je fus rencontré d'une troupe de Comédiens ambulans, mon cœur tressaillit de joie à leur aspect: je me sentais un penchant invincible pour la vie errante. Je leur offris mes services, ils les acceptèrent: ils chantaient, dansaient, buvaient, mangeaient & voyageaient en même tems. Je ne crus com-

mencer à vivre que de ce moment : je devins tout-à-fait gaillard, & je riais du matin au soir des bons mots de mes camarades. Je leur plûs autant qu'ils me plûrent : je n'étais pas mal de figure, &, quoique fort gueux, je ne crevais pas de modestie. J'adore la vie vagabonde. On est tantôt bien, tantôt mal ; on mange quand on peut, & l'on boit .... quand on a de quoi boire. Nous arrivâmes à Tenterden, où nous louâmes un grenier pour y représenter *Roméo & Juliette*, accompagné de tous ses agrémens, de la Pompe Funèbre, de la Fosse, & de la Scène du Jardin. Un Comédien du théâtre royal de *Drury-lane*, devait jouer le rôle de *Roméo* ; une grande fille, qui n'avait point encore paru sur aucun théâtre, devait faire le personnage de Juliette, & moi, je devais moucher les chandelles : chacun de nous excellait dans son genre. Nous ne manquions point de figures, mais la difficulté consistait à les habiller ; je fus le seul qui eut ce qu'on appelle un habit de caractère. Notre représentation fut universellement applaudie. Tous les spectateurs furent enchantés de nos talens. Il y a une règle que tout Comédien ambulant doit observer, s'il aspire au succès. Agir & parler naturellement,

c'eſt ne point jouer. Pour plaire dans la Province, il faut être ampoulé, rouler des yeux égarés, prendre des attitudes forcées : avoir en un mot l'air d'un Energumène. Tels ſont les moyens de réuſſir infailliblement. Comme on nous combla d'éloges, il était naturel que je m'en attribuaſſe une partie. Je mouchais les chandelles ; & quand une ſalle n'eſt point éclairée, vous conviendrez que la pièce perd la moitié de ſes agrémens. Nous repréſentâmes quatorze fois de ſuite, & le ſpectacle fut toujours rempli. La veille de notre départ, nous annonçâmes une pièce excellente, & dans laquelle nous devions déployer tous nos talens : les prix étaient doublés, & nous nous attendions à une recette très-conſidérable, malheureuſement le premier Acteur ſe trouva attaqué d'une fièvre ardente & continue. Toute la troupe conſternée s'aſſemble, & maudit cent fois l'Acteur qui s'eſt aviſé de tomber malade ſi mal-à-propos. Je ſaiſis ce moment, & je propoſe de jouer à ſa place. Le cas était déſeſpéré, on accepte mon offre. En conſéquence, je prends mon rôle d'une main, & tenant de l'autre un pot de bière, je meuble ma mémoire de cinq cents vers. Etonné moi-même de cette prodigieuſe facilité, je

sens que la Nature m'a destiné pour un emploi plus relevé que celui de moucheur de chandelles. Je vais triomphant retrouver mes camarades, que je jette dans la plus grande surprise. Je répéte avec eux mon rôle, je le joue en public deux heures après, & j'entraîne tous les suffrages. La troupe, ravie autant que moi, différe son départ, & elle affiche qu'à l'instance de plusieurs personnes de distinction, elle fera encore quelque séjour à Tenterden. Je parais sur la scène dans le rôle de Bajazet : il semblait que la Nature m'eut formé exprès pour représenter ce personnage. J'étais grand, j'avais la voix rauque ; & avec un gros turban enfoncé sur mes yeux, j'avais l'air du plus fier Musulman qu'ait jamais vu l'Orient. Quand j'entrai sur la scène, en secouant mes chaînes, on m'applaudit à tout rompre. J'adoucis mes regards ; &, avec un sourire gracieux, je restai profondément incliné vers les spectateurs, qui redoublèrent leurs applaudissemens. Comme le rôle de Bajazet est extrêmement passionné, j'avais eu la précaution de renforcer mes esprits de trois grands verres de brandevin. La chaleur que je mis dans ma déclamation, est une chose inconcevable : Tamerlan ne fut qu'un

sot vis-à-vis de moi. De tems en tems il voulait hausser le ton, mais je le rabaissais bien vîte par la vigueur & la supériorité de celui que je prenais. Mes gestes étaient d'ailleurs admirables; mille attitudes variées, des exclamations sans nombre : quel brouhaha sur-tout, lorsque je croisais mes bras sur ma poitrine! J'ai remarqué qu'à *Drury-lane* cela produisait un effet merveilleux. En un mot, je me couvris de gloire, & je fus regardé comme un prodige. Toutes les Dames de Tenterden vinrent me complimenter sur mes talens; les unes louaient ma voix, les autres vantaient ma figure. » *Sur mon honneur*, dit l'une d'entr'elles, il deviendra bientôt un des » plus jolis Acteurs de l'Europe : c'est » moi qui vous le dis, & je m'y connais. « Un Comédien est sensible aux premières louanges, & les reçoit comme une faveur; mais quand on les lui prodigue, il s'imagine que c'est un tribut qu'arrache son mérite. Loin de remercier ceux qui m'en accablaient, je m'applaudissais en moi-même, & j'avais souvent l'impertinence d'être brusque jusqu'à l'impolitesse. Je vous avoue que j'ai été bien payé de mon insolence, comme vous le verrez tout-à-l'heure. Nous quittâmes enfin l'aimable Ten-

terden, où les Dames, en honneur, sont de très-bons juges de pièces de théâtre, & décident encore mieux du mérite des Acteurs. J'entrai dans leur Ville moucheur de chandelles; j'en sortis en héros. Ainsi va le monde. Aujourd'hui laquais, demain grand Seigneur. Je pourrais en dire d'avantage sur ce sujet, qui est vraiment sublime: mais ne parlons point de la fortune & de ses bisarreries, cela nous incommoderait la rate. De Tenterden, nous allâmes à New-Market, lieu célèbre par les courses, & par tant de fous qui s'y ruinent par des gageures. J'y jouai les premiers rôles, & j'y brillai à mon ordinaire. Je suis persuadé que j'y aurais passé longtems pour le plus grand Comédien de tout l'univers, sans une cruelle aventure que je vais raconter. Je charmais toutes les Dames en faisant le personnage de *Sir Harry Wildair.* Quand je tirais ma tabatière, toute la salle retentissait d'un bruit flatteur d'admiration; mais quand je donnais des coups de bâton à l'Echevin, vous eussiez vu rire toutes les femmes jusqu'à tomber en convulsion. Il se rencontra dans New-Market une Provinciale maudite, qui avait demeuré neuf mois à Londres, &, qui par cette raison, prétendait être l'oracle du goût qu'on

devait suivre à New-Market. On lui parla de mes talens, chacun m'élevait jusqu'aux nues, & cependant elle s'obstinait toujours à ne vouloir en juger que par elle-même: elle ne pouvait concevoir, disait-elle, qu'un histrion ambulant (pardonnez lui le terme,) pût être propre à autre chose qu'à faire périr d'ennui. Elle étourdissait toutes les sociétés des éloges qu'elle donnait à Garrik, & ne parlait que du théâtre & des Comédiens de Londres. Enfin, on lui persuade de venir au spectacle. On m'avertit secrettement qu'à ma première représentation, je devais avoir ce juge redoutable. Cet avis ne m'intimida pas du tout. Je parus sur la scène d'un air libre & dégagé, une main dans mes culottes & l'autre dans ma veste, ainsi que les plus fameux Comédiens de Drury-lane: mais, loin de fixer les regards sur moi, je m'apperçus que tous les spectateurs cherchaient dans les yeux de la Provinciale qui avaient resté neuf mois à Londres, s'ils devait m'applaudir ou me siffler; j'ouvre ma tabatière, je prends du tabac: la Provinciale garde un sérieux qui me glaçait, & sa gravité se répand sur tous les visages. Je casse mon bâton sur les épaules de l'Echevin; la Provinciale

hausse les siennes, & tous les spectateurs en font autant. Enfin, je me mets à rire de la meilleure grace du monde, & je n'en suis pas plus heureux. J'avoue qu'en cet instant je fus totalement déconcerté. Mon rire forcé ne fut plus qu'une grimace ; &, tandis que je me battais les flancs pour jouer la gaieté, on lisait dans mes yeux la tristesse la plus profonde. En un mot, la Provinciale vint à la Comédie, dans l'intention de s'y déplaire, & elle s'y déplut : ma réputation expira.

DESCRIPTION BURLESQUE D'UNE PLUIE QUI TOMBE DANS LONDRES;

Par le Docteur Swift.

DES observateurs attentifs peuvent annoncer, par des signes certains, une grande pluie, lorsqu'elle est encore éloignée. Le chat est sérieux & rêveur ; il quitte ses jeux, & ne court plus après sa queue. L'odeur des égoûts, devenue plus forte, frappe désagréablement notre odorat. Si vous êtes sages, n'allez pas dîner bien loin ; il vous en coûterait plus en fiacres, que vous n'auriez épargné en vin. Vos cors commencent

à vous faire mal, vos rhumatiſmes ſe font ſentir, vos dents creuſes vous cauſent une douleur inſupportable, & certain ſot de votre connaiſſance, qui paſſe ſa vie fainéante au cabaret, s'y plaint du mal de rate, & jure contre le climat.

Cependant le ſud apporte, ſur ſes ailes mouillées, un nuage noir, qui couvre les cieux; mais qui, ayant bu plus d'eau qu'il n'en peut contenir, eſt obligé de la rendre comme un ivrogne. Fanchon tire promptement ſon linge de la corde, où il ſèche. Le nuage commence à diſtiller des gouttes d'eau, plus claires que celles qu'une ſervante malicieuſe ou mal-adroite fait jaillir ſur vous, ſi vous paſſez par haſard ſous ſes fenêtres lorſqu'elle tord ſon torchon ou qu'elle ſecoue ſon balai: vous fuyez en peſtant contre elle, tandis qu'elle chante & ſe moque de vous.....

On ne ſçait d'abord ſi c'eſt la pouſſière qui vole, ou la pluie qui tombe. Mais où ce pauvre Poëte ira-t-il ſe réfugier, quand la pouſſière ou la pluie, mêlées enſemble, vont s'emparer de ſon habit? Le poil en eſt tout hériſſé, & cet habit unique eſt déja couvert de mille taches de diverſes couleurs. La pluie redouble, notre ville maudite eſt menaçée

d'un nouveau déluge. Les femmes éclaboussées entrent en foule dans les boutiques, & demandent le prix de toutes sortes de marchandises, dans le dessein de ne rien acheter. Le petit-maître, poudré, frisé, & mis du dernier goût, mais léger d'argent, est noyé sous les gouttières : il va attendre, où il peut, que la pluie cesse, & il fait semblant d'appeller un carrosse. La Lingère court de toutes ses forces; elle relève sa juppe d'une main, & tient de l'autre son parapluie, qui ne l'empêche pas d'être inondée...

Des gens qui ne se font jamais vus, & qui, étant de différentes conditions, se trouvent rassemblés de tous côtés par le hasard, causent ensemble sous le devant d'une porte. Les Torys, fiers de leurs triomphes, & les Wigghs, abbatus & découragés, oublient leurs haînes mutuelles, & se rapprochent les uns des autres, pour mettre à couvert leurs perruques.

Le beau Damis, emprisonné dans sa chaise, s'impatiente & tremble de peur, lorsque les torrens de pluie en font retentir le toît, & frappent le cuir à coups redoublés. Quand les cochers de Troye roulaient le cheval de bois, où tant de Grecs étaient renfermés, ceux-

ci brûlaient d'en ſortir. On ſçait que ces coquins de Grecs firent comme nos petits-maîtres, & qu'ils battirent leurs cochers au lieu de les payer. Ils avaient grand' peur, ſur-tout lorſque Laocoon frappa les flancs du cheval d'une de ſes flèches.

Les ruiſſeaux enflés coulent de toutes parts, & emportent leurs trophées partout où ils ſe précipitent : la différence des ordures témoigne de quelle rue & de quel quartier elles viennent. Du fumier, des entrailles, du ſang, deſcendent des boucheries : on voit de petits chiens noyés, du poiſſon puant & crotté, des chats morts, des têtes de navets entraînés tous enſemble dans la Tamiſe.

A travers les images triviales répandues dans cette pièce, on y trouve un certain ton de plaiſanterie, une manière de voir les objets, & de dire ce qu'on n'avait pas encore dit, qui doivent faire paſſer le groteſque des tableaux. Un Auteur, Juge excellent dans cette partie, croit qu'on doit avoir autant d'indulgence pour le Docteur Swift, le Calot de la Poéſie anglaiſe, que les Français en ont pour les portraits ridicules de Calot : tous deux ſe ſont diſtingués par une gaieté originale.

BELLE

BELLE RÉPONSE D'UN OUVRIER AU ROI HENRI III, QUOIQUE SANS DOUTE CONTRAIRE A L'OBÉISSANCE DUE A SON SOUVERAIN.

HUBERT du Bourg fut grand Justicier, & premier Ministre de Henri III. Accusé de plusieurs crimes, non sans de forts indices, il se sauva dans une chapelle, d'où il fut tiré par ordre du Roi. Un Serrurier, appellé pour mettre les fers au pieds de ce criminel, dit à l'Officier qui venait de l'arrêter: « Faites » de moi tel jugement que vous vou- » drez, & Dieu prenne, s'il lui plaît, » pitié de mon ame; car je souffrirais » plutôt toutes sortes de tourmens & » de supplices, que de vous bailler des » fers pour lui. N'est-ce pas ce très- » fidèle & très-magnanime Hubert, » lequel a tant de fois délivré l'An- » gleterre du saccagement & dégats » des étrangers, & restitué l'Angle- » terre à l'Angleterre même; lequel » a servi le Roi Jean son maître, en » Gascogne, en Normandie & ailleurs, » avec tant de constance & de résolu- » tion, que la famine même l'a souvent

» contraint de manger jujqu'aux che-
» vaux ? Dieu soit Juge entre vous & lui
» de l'injuste traitement que vous lui
» faites, en lui rendant ainsi le mal pour
» le bien. »

Henri III fut un médiocre Roi, mais il était pénétré de respect pour sa religion, & très-attentif à en remplir tous les devoirs. » Chaque jour il entendait
» trois Messes, avec la note & le chant;
» & autant de fois que le Prêtre élevait
» le corps de Notre-Seigneur, il avait
» coutume de lui prendre la main & de
» la baiser. Lorsqu'en 1254 il vint voir
» la France, Saint Louis lui dit qu'il
» ne fallait pas tellement vaquer aux
» Messes, qu'on n'entendît aussi quel-
» quefois les prédications; il lui fit ré-
» ponse que, pour son particulier, il
» aimait mieux voir fréquemment son
» ami, que d'en entendre seulement
» dire du bien. «



DIGRESSION SUR LES POETES ANGLAIS.

CHAUCHER.

CHAUCER est regardé comme le père de la Poésie anglaise : il vivait vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui des contes plaisans & naïfs, écrits sans art & d'un style grossier, où l'on rencontre des pensées fortes.

SPENCER.

Spencer, enflammé d'une ardeur poétique, donna dans toutes les extravagances du merveilleux. Son imagination égarée promène ses lecteurs dans des terres désertes, dans des mers inconnues, où l'on ne voit que des bois enchantés & des dragons dévorans. Ses personnages sont de preux Chevaliers, & de loyales beautés presque toujours abandonnées. On trouve ses allégories longues & ennuyeuses; mais ses descriptions sont brillantes. Sa poésie a quelque douceur, & sa prose est harmonieuse.

On rapporte un trait singulier arrivé à ce Poëte. Il lisait un jour au célèbre Philippe Sydney, qui ne le connaissait point, le neuvième chant du premier livre de son Poëme ; Sydney fut si ému de la description qu'il y fait du désespoir, qu'il ordonna à son Maître-d'hôtel de payer à l'Auteur cent livres sterling. Il continua de lire, & son émotion ne faisant qu'augmenter à mesure qu'il lisait, il fit doubler la somme : mais ayant encore lu une stance, & s'étant apperçu que celui à qui il avait donné l'ordre de payer Spencer ne l'avait pas fait, il lui dit que s'il ne payait pas sur le champ deux cents livres sterling au Poëte, il ne pourrait s'empêcher de lui donner tout son bien.

SHAKESPEAR.

Shakespear est le créateur du Théâtre anglais. M. de Voltaire, si juste appréciateur des talens, dit de lui : « Il avait » un génie plein de force & de fécon» dité, de naturel & de sublime, sans » la moindre étincelle de bon goût, & » sans la moindre connaissance des » règles. Ses monstres brillans plaisent » mille fois plus que la sagesse mo» derne..... Le génie poëtique des

» Anglais ressemble jusqu'à présent à
» un arbre touffu, planté par la nature,
» jettant au hasard mille rameaux, &
» croissant inégalement & avec force.
» Il meurt, si vous voulez forcer sa
» nature, & le tailler en arbre des
» jardins de Marly. »

Au milieu de ses écarts, ce Poëte a des scènes du plus grand sublime & du tragique le plus effrayant. Son mérite a perdu le Théâtre anglais, & n'a réussi qu'à faire de ridicules copistes, de quantité d'Auteurs qui ont voulu suivre la même carrière. Cependant ses Pièces monstrueuses, au bout de cent cinquante ans, excitent encore l'enthousiasme du Public.

COWLEY.

Personne n'a jamais eu peut-être plus d'esprit que Cowley; mais la finesse de son esprit dégénère quelquefois en subtilités, & du sublime, il monte souvent au gigantesque. Pétillant, plein de feu, prodigue de pensées, il fatigue, & ne laisse pas le temps de respirer. Une telle manière d'écrire éblouit plus, qu'elle ne donne de véritable admiration. Parler toujours à l'esprit, c'est ne rien dire au jugement,

à la raiſon, à l'imagination, aux paſſions & au cœur. Cowley a traduit avec force pluſieurs odes de Pindare.

WALLER.

Edmund Waller, né à la Cour avec une fortune brillante, n'eut ni le ſot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner ſon talent. Il compoſa des chanſons, des élégies, & d'autres pièces galantes qui reſpirent la grace; mais la négligence les fait languir, & ſouvent les penſées fauſſes les défigurent. Dans ſes Ouvrages ſérieux, on trouve une vigueur qu'on n'attendrait pas de la molleſſe qui règne dans ſes autres vers. Son éloge funèbre de Cromwell paſſe pour un chef-d'œuvre. C'eſt à propos de cet éloge que Charles II, recevant une pièce médiocre de ce Poëte, lui en fit des reproches, en lui diſant qu'il avait mieux réuſſi à louer le tyran que le Prince. Waller, ſans ſe déconcerter, lui répondit: « Sire, nous » autres Poëtes, nous réuſſiſſons mieux » dans les fictions que dans les vérités. »

MILTON.

Milton s'eſt immortaliſé en Angle-

terre par son *Paradis perdu.* Il est digne d'admiration, lorsqu'il peint des objets réels & vraisemblables. Le tableau sublime de la création du monde, les délices du paradis terrestre, les innocentes amours d'Adam & d'Eve, fixent l'attention, flattent l'esprit, intéressent le cœur; tout en est sublime. Mais le lecteur une fois transporté dans un monde chimérique; Satan avec la taille gigantesque de Gargantua, ses épaules assez larges pour porter un bouclier d'une aussi vaste circonférence que la lune, ses aîles aussi étendues que les voiles d'un vaisseau, sa lance de la hauteur d'un pin, ce canon tiré contre les Anges, & ce combat extravagant; tout cela, quoiqu'en beaux vers, doit paraître bisarre & ridicule. Sa poésie est majestueuse, son expression noble & hardie; il porte l'enthousiasme dans l'ame.

M. de Voltaire, en parlant des Poëtes épiques, après avoir placé Homère, Virgile & le Tasse au sommet du Parnasse, dit de Milton:

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Heureux, si ce grand Poëte, trop fier & trop passionné pour la liberté & l'indépendance, n'avait pas prostitué sa plume pour justifier l'infâme parricide de Charles I ! Cet ouvrage fit une brêche cruelle à sa réputation : son livre révolta l'Angleterre, & fut condamné au feu par les Parlemens de Paris & de Bordeaux.

ROCHESTER.

Le Comte de Rochester était homme de plaisir, plein de feu & de génie, & par conséquent grand Poëte : on remarque dans ses ouvrages une imagination ardente qui vous séduit ; son style est impétueux & plein de licence. Monsieur de Voltaire a traduit un morceau de sa satyre sur l'homme, où il se trouve des beautés égales à celles que Boileau a répandues dans la sienne. Le voici :

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, Docteur ;
C'est la raison frivole, inquiette, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entr'eux & l'Ange occuper le milieu,
Et pense être ici bas l'image de son Dieu :
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, dispute ;

Rampe, s'élève, tombe & nie encor sa chûte ;
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scholastiques ;
Pères de visions & d'énigmes sacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarés,
Allez obscurément éclaircir vos mystères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots
Condamnés par eux même à l'ennui du repos.
Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,
Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire ? Il pense.
Non, tu ne penses point, tu végètes, tu dors :
Inutile à la terre & mis au rang des morts,
Ton esprit énervé croupit dans la mollesse.
Réveille-toi, sois homme & sors de ton ivresse.
L'homme est né pour agir, & tu prétends penser !

Sans se rendre garant du vrai ou du faux de ces pensées, on ne peut qu'applaudir à l'énergie avec laquelle elles sont exprimées.

DRYDEN.

Dryden fut un grand Poëte, & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il se perfectionna en vieillissant ; il était septuagénaire lorsqu'il publia sa

traduction de Virgile, qui essuia quelques critiques, & reçut encore plus d'éloges. Sa poësie est tendre, ingénieuse, touchante, énergique, & pleine de finesse: son expression est juste, ses vers harmonieux: son ton est enjoué dans la Comédie, il fait verser des pleurs dans la Tragédie: ses Odes ont des beautés qui plaisent, & ses Satyres lancent des traits qui blessent.

CONGRÈVE.

Congrève, Poëte comique, d'une grande gaieté. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec finesse; chaque scène est animée d'un esprit singulier: il présente aux hommes leurs folies, leurs ridicules, & les force à rire de leurs propres défauts. On trouve chez lui le langage des honnêtes gens lié avec les actions des plus insignes fripons.

ROWE.

Rowe possédait parfaitement les langues sçavantes & les vivantes: il fit plusieurs pièces de théâtre, où (ce qui est rare en Angleterre) la vertu n'a point à rougir. Il traduisit Lucain, fut critiqué pendant sa vie, & fort loué après sa mort.

PRIOR.

Prior était originairement un garçon cabaretier; le Comte de Dorset le trouva un jour sur un banc de la taverne qui lisait Horace, il le prit en amitié, lui reconnut du talent, & n'épargna rien pour son avancement. On l'a vu en France traiter de la Paix, sous le règne de la Reine Anne. Prior fit un petit Poëme sur la fameuse bataille de Hochstet, qui eut un succès éphémère: mais son histoire de l'ame, peut-être la seule naturelle de cet être si bien senti & jusqu'à présent si mal connu, assura sa réputation. On ne parle plus de sa paraphrase en quinze cents vers sur ces mots attribués à Salomon: *Tout est vanité*. Prior, après la mort de la Reine Anne, se trouva abandonné de tout le monde, en haîne de la paix qu'il avait entamée. Il ne lui resta de ressource qu'une édition de ses œuvres, & il mourut ignoré.

BUTLER.

Butler s'est rendu fameux en Angleterre par son singulier Poëme *d'Hudibras*. Il semble que cet ouvrage soit un composé de la satyre Ménippée & de

Dom Quichotte, mais beaucoup plus spirituel que la première, & par trop d'esprit infiniment au-dessous du Chevalier de la Manche. Ce sont les ennemis de Charles II que Butler ridiculise dans son Poëme, & son héros était un certain Chevalier Baronet, nommé *Sire Samuel Luke*, un des enthousiastes de Cromwell & l'un de ses Colonels. Monsieur de Voltaire ne croit pas qu'on puisse traduire le Poëme d'Hudibras, parce que toutes les railleries de ce livre portent sur la Théologie & les Théologiens de ce tems, & qu'à chaque trait il faudrait un commentaire.

SWIFT.

Le Docteur Swift est, sans contredit, le Rabelais de l'Angleterre, mais Rabelais dans son bon sens. Ses vers sont singuliers & inimitables, & la bonne plaisanterie règne dans sa Prose. Il est Auteur du conte du Tonneau.

ADDISSON.

Addisson est le premier Anglais qui ait osé faire représenter une pièce raisonnable sur le théâtre de Londres. Son Caton d'Utique est un chef-d'œuvre

pour la diction & la beauté des vers. La morale pure répandue dans son Spectateur doit rendre sa mémoire chère aux honnêtes gens.

POPE.

Pope est le plus clair, le plus élégant, le plus correct & le plus harmonieux des Poètes qu'à produit l'Angleterre. L'Essai sur l'homme, l'Essai sur la critique, la Boucle de cheveux enlevée, sont des morceaux qui lui assûrent une réputation immortelle. Il a aussi traduit Homère en vers Anglais. Il nous reste de lui une prodigieuse quantité de lettres à ses amis, qui nous découvrent l'honnêteté de son ame & son goût pour la retraite. Sa Dunciade, où il ridiculise si singulièrement les sots Auteurs, lui fit autant d'ennemis, qu'il y avait alors à Londres de mauvais Ecrivains.

BEN-JOHNSON.

Le nom de Ben-Johnson ne peut jamais tomber dans l'oubli; il était extrêmement versé dans la littérature: la sévérité de son caractère & de ses mœurs à beaucoup contribué à la réforme du

théâtre, & la Poëfie Anglaife lui doit fon plus grand luftre. Il a enrichi fa langue de quantité d'expreffions énergiques. Il était inconteftablement le meilleur Juge en fait de Poëfie, & le plus capable de donner des règles aux Poëtes.

Selden.

Selden était un homme plein de mérite. A confidérer la vafte érudition qu'on trouve dans fes Ouvrages, on croirait qu'il n'eft jamais forti de fon cabinet; & fi l'on confulte la douceur de fes mœurs, fon extrême affabilité, & le plaifir qu'il avait à rendre fervice, c'était l'homme de la Cour le plus aimable. Quant à fon ftyle, il péche un peu du côté de la clarté & de l'harmonie; défauts qu'on doit moins attribuer à la profondeur des fujets qu'il traitait, qu'au peu de cas qu'il faifait d'une diction pure, & au goût qu'il avait pour les langues anciennes.

Settle.

Elcanah Settle a fait plufieurs Tragédies, que les Torys portèrent aux nues, parce qu'il était Tory; & que les Wigghs trouvèrent déteftables, parce qu'il n'était

pas Wiggh. Ce Poëte a vécu ſous les règnes de Charles II, de Jacques II & de Guillaume III. Il fut Poëte Lauréat, c'eſt-à-dire, Poëte du Roi. Une réputation acquiſe par la brigue pendant ſa vie, n'a pas empêché la poſtérité de décider après ſa mort qu'il avait été très-mauvais Poëte.

OTWAY.

Thomas Otwai eſt Auteur de quelques Pièces de Théâtre fort applaudies, telles que la *Veniſe ſauvée*, *Dom Carlos*, *&c.* Ses vers ont des beautés; mais ſes ſujets ſont embarraſſés, & ſe dénouent avec peine.

WICHERLEY.

William Wicherley travaillait extrêmement ſes Pièces; elles dureront à proportion du temps qu'il a mis à les faire. M. de Voltaire dit que ce Poëte paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en connaiſſait parfaitement les vices & les ridicules, & qu'il les peignait du pinceau le plus ferme & des couleurs les plus vraies. Il ſe brouilla avec Pope, ſon intime ami, parce qe ceului-ci prit la liberté de lui dire ſon avis ſur un de

ſes Poëmes. Il ſe révolta toujours contre la plus légère critique.

SHAWELL.

Thomas Shawell ſuccéda à Dryden dans la charge de Poëte du Roi. Ses Pièces furent applaudies aux repréſentations, & oubliées chez le Libraire. Son nom eſt mort avec lui.

JEAN PHILIPS.

Jean Philips prit pour modèle Virgile & Milton. Il n'y avait pas dans ce dernier Poëte une penſée priſe des Anciens, qu'il ne fût en état de citer l'endroit d'où elle avait été tirée. Ainſi que Milton, Philips cherchait à s'enrichir des termes propres, expreſſifs & harmonieux du vieux langage, dont il connaiſſait toutes les richeſſes & les propriétés. Il était verſé dans la Phyſique, & avait acquis de grandes connaiſſances dans tout ce qui peut avoir rapport aux monumens antiques. Nous ne connaiſſons de lui que trois Poëmes, Pomone, ou le Cidre, la Bataille de Bleinheim ou d'Hochſtet, & le précieux Shelling. Son exactitude ne lui permettait pas de publier aucune pièce, ſans l'avoir

l'avoir travaillée auparavant avec le plus grand ſoin: il penſait beaucoup avant que d'écrire, & après avoir achevé ſon ouvrage. Il n'y a eu qu'une ſeule critique de ſes écrits; encore était-elle injuſte: il n'y en a point eu de ſes mœurs.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

Jean Sheffield, Comte de Mulgrave, Marquis de Normanby, Duc de Buckingham, a compoſé pluſieurs Ouvrages en vers & en proſe. Son Eſſai ſur la Poëſie, eſt le premier de ſes Poëmes. Il a en effet tout le mérite qu'on peut deſirer dans un Poëme didactique, ſans en avoir les défauts ordinaires. Les préceptes n'y ſont point défigurés par une ſéchereſſe & une monotonie déſagréables, ils ſont embellis par le feu de l'expreſſion, & par le mérite des tours & des images,

LE DUC DE DORSET.

Le Lord Buckurſt, Comte, & enſuite Duc de Dorſet, aima la Poëſie & protégea les Poëtes. Il a compoſé quelques ſatyres qui ſont perdues; il reſte de lui de jolies chanſons.

SEDLEY.

Charles Sedley, Chevalier Baronet, a composé quelques pièces de vers, & des chansons galantes. Ses ouvrages respirent la décence & la politesse: il sçait faire mouvoir les ressorts de la Nature & épargner la pudeur. Sa fille fut maitresse de Jacques second.

DENHAM.

Jean Denham a vécu sous les règnes de Charles I & Charles II. Sa description des environs de la montagne de Cooper, aux pieds de laquelle coule la Tamise, est estimée.

MONTAGU.

Mylord Montagu, Poëte négligé, mais aimable, facile & naturel; il a chanté la bataille de la Boyne, la seule que Guillaume III ait gagnée.

MYLADI MONTAIGUE.

Myladi Worthley Montaigue a été sans contredit une des femmes de l'Angleterre qui a eu le plus d'esprit & le

plus de force dans l'esprit. C'est elle qui a apporté de Constantinople l'usage de l'insertion de la petite vérole. Elle a cultivé la Poësie avec un succès brillant. Il nous reste d'elle un Poëme sur les progrès de la Poësie, & des lettres écrites avec feu.

WALSH.

Guillaume Walsh, Ecuyer de la Reine Anne, est Auteur de plusieurs Odes & autres Poësies. Il fut ami de Dryden qui estimait son esprit. Ses compositions sont exactes; elles ont un air libre & négligé, qui leur donne une grace & une douceur singulière.

PARNELL.

Thomas Parnell, Archidiacre de Glogher, fut digne de l'amitié intime de Mylord Harley, Comte d'Oxford, de Gay, de Swift & de Pope. Il composa des hymnes & des pièces funèbres, dictées par le sentiment & la religion. Pope fut l'éditeur de ses œuvres, & parle ainsi de son ami dans une épître au Comte d'Oxford. » Tels étaient » les chants du Poëte que vous aimiez, » jusqu'à ce qu'une mort imprévue eut

» rendu tout d'un coup sa langue muette.
» Nous l'estimions, nous l'admirions,
» & nous l'avons pleuré. Il était orné
» des mœurs les plus douces & des arts
» les plus aimables, il possédait toutes
» les sciences; il réunissait tous les ta-
» lens de la Poësie: il était aimé des
» Muses; il était aimé de Harley: mais,
» hélas! il ne nous a pas été moins en-
» levé. «

OLDAM.

Oldam fut un Poëte satyrique du siècle de Charles II. Il ne dut son talent pour la Poësie qu'à la Nature: ses pensées sont plus fières que nobles, ses sentimens plus hardis que grands; il soigna peu son style & ne connut que l'art de médire. Il avait moins d'amour pour la vertu, que de haîne pour le vice, que d'horreur pour les vicieux. Le génie de la satyre ne l'animait point; ses écrits ne respirent que la colère & la rage. Son antipathie pour l'Eglise de Rome lui servit d'Apollon.

FENTON.

Elie Fenton, fut Secrétaire de Mylord Comte d'Orrery; jamais homme ne fut plus content ni plus tranquille. Il a

fait une Tragédie de Mariamne & des Odes qui sont estimées.

GAY.

Gay est connu par des églogues rustiques, des fables politiques & le fameux opéra des gueux; il vécut pauvre & presque misérable, & fut enterré avec la plus grande pompe dans l'Abbayë de Westminster. Il est des pays où les sçavans vivent comme des gueux, & sont enterrés comme des Rois; témoin Dryden, Gay, &c.



DIX-NEUVIEME NUIT.

CONTE FAIT AVANT LE DELUGE.

Par ***.

HILPA était une des cent cinquante filles de Hilpak, de la race de Cohu, que certains Sçavans prennent pour Caïn. Elle était d'une si grande beauté, que dès sa plus tendre jeunesse, lorsqu'elle n'avait encore que soixante-dix ans, il y eut quantité de prétendans qui lui firent la cour. Entre ceux-ci il se trouva deux frères, Harpath & Shalum, dont le premier, qui était l'aîné, possédait ce beau pays fertile qui est au pied du mont Tirzah, dans les parties méridionales de la Chine. Shalum, (qui, en langage chinois, signifie *le Planteur*) avait pour son domaine toutes les collines du voisinage, & cette longue suite de montagnes qui porte le nom de Tirzah. D'ailleurs, Harpath était d'un esprit fier & hautain, au lieu que Sha-

lum était d'une humeur douce & agréable, chéri de Dieu & des hommes.

Les Historiens ajoûtent qu'entre les femmes qui vivaient avant le déluge, il n'y en avait point qui aimassent autant les richesses, que les filles de Cohu; & que ce fut à cause de cela même que la belle Hilpa préféra Harpath à Shalum, parce que les nombreux troupeaux de l'aîné couvraient toute la campagne qui est arrosée par les fontaines qui coulent en abondance du mont Tirzah.

Harpath eut un si prompt & si heureux succès dans ses amours, qu'il épousa Hilpa, lorsqu'elle n'était parvenue qu'à sa centième année; mais son humeur insolente fit qu'il se moqua cruellement de son frère, pour avoir prétendu à cette beauté, quoiqu'il n'eût en partage qu'une longue suite de montagnes. Shalum fut si outré de ses piquantes railleries, qu'il le maudit dans l'amertume de son cœur, & qu'il souhaita qu'une de ses montagnes lui tombât sur la tête, s'il venait jamais à passer à la portée de son ombre.

Depuis ce temps-là Harpath n'osait plus sortir de ses vallées; mais cela n'empêcha pas qu'il n'eût une fin prématurée, puisqu'à l'âge de deux cents cinquante ans, voulant traverser une

rivière à la nage, il s'y noya. Cette rivière s'appelle même de son nom jusqu'à ce jour ; &, qui plus est, elle sort d'une de ces montagnes que Shalum avait souhaité pouvoir se détacher pour accabler son frère.

Hilpa était dans la cent soixantième année de son âge, & n'avait eu que cinquante enfans lorsqu'elle perdit son mari. Plusieurs jeunes cavaliers entreprirent ensuite de lui en conter : mais celui de tous qui paraissait en état d'obtenir ses bonnes graces, était son premier amant, Shalum, qui se mit de nouveau à lui faire la cour, environ dix années après la mort d'Harparth ; car, en ce temps-là, on ne croyait point qu'il fût de la bienséance, pour une veuve, de recevoir aucun homme qu'au bout de ce terme.

Shalum, plongé dans une profonde mélancolie, à l'occasion du mauvais succès qu'il avait eu dans ses amours, résolut de lever ce qu'on disait y avoir fait obstacle ; & aussi-tôt après le mariage de son frère avec Hilpa, il se mit à planter des arbres sur toutes les collines qui lui étaient échues en partage. Il connaissait la nature de chaque terroir, & à quoi il était propre. On croit même qu'il hérita, par une tradition venue

du premier homme, de plusieurs secrets qui regardent cet art. Son industrie tourna enfin à son avantage, aussi-bien qu'à son divertissement. Les montagnes furent, en peu d'années, couvertes de jeunes arbres, qui devinrent à la longue des forêts & des bois, entremêlés de plaines, d'allées & de jardins : en sorte que tout le pays, qui n'était d'abord qu'un désert aride, ressemblait à un nouveau paradis terrestre. L'agrément du lieu, joint au bon naturel de Shalum, qui passait pour un homme des plus doux & des plus sages qu'il y eût alors, y attirèrent quantité d'habitans, qui s'occupaient sans relâche à creuser des puits, des fossés & des troncs d'arbres, pour servir à conduire les eaux dans tous les endroits de cette vaste plantation.

Le séjour de Shalum paraissait toutes les années plus agréable aux yeux d'Hilpa, qui, au bout de soixante-dix ans, fut charmée de voir l'effet que produisaient de loin ces montagnes, couvertes alors d'une infinité d'arbres & de sombres bocages, qui relevaient la magnificence du lieu, & qui en formaient un des plus beaux paysages que l'on puisse jamais contempler.

Les Historiens rapportent une lettre

de Shalum à Hilpa, écrite dans l'onzième année de son veuvage, & qui, par la simplicité des sentimens & des manières, nous trace le caractère de ces premiers siècles du monde.

Shalum, Maître du mont Tirzah,

A Hilpa, Maîtresse des Vallées.

Dans la 788e. année de la création.

« Que n'ai-je pas souffert, ô charmante fille de Hilpak, depuis que tu voulus bien te donner en mariage à mon rival ! Je m'ennuyai de voir la lumière du soleil ; &, depuis ce temps-là, j'ai travaillé à me couvrir à l'ombre des bois & des forêts. Il y a soixante & dix ans que je pleure ta perte sur le mont Tirzah, & que je cherche à dissiper ma tristesse au milieu d'une infinité de bocages, que j'ai plantés moi-même. Mon habitation est à présent comme le jardin de Dieu : tout y est rempli d'arbres fruitiers, de fleurs & de fontaines. Mes collines sont parfumées d'un bout à l'autre, pour te recevoir. Montes-y, ma bien-aimée, & viens peupler avec moi ce quartier du nouveau monde, d'une belle race de mortels. Croissons, multiplions au milieu de

» ces agréables bocages, & remplissons
» la terre de fils & de filles. Souviens-
» toi, fille de Hilpak, que la vie de
» l'homme n'est que de mille ans, que la
» beauté ne dure que peu de siècles. Elle
» fleurit comme un chêne, ou comme
» un cèdre du mont Tirzah, qui ne sub-
» sistera plus au bout de trois ou quatre
» cents ans, & dont la postérité n'aura
» aucune idée, à moins qu'il ne pousse
» quelque rejetton de sa racine. Penses-
» y sérieusement, & n'oublie pas ton
» voisin qui habite sur les collines. »

Hilpa répondit à ce billet de la manière suivante.

» Hilpa, Maitresse des Vallées,
» A Shalum, Maitre du mont Tirzah.

Dans la 7[illegible]9e année de la création.

« Qu'est-ce que j'ai à démêler avec
» toi, ô Shalum? Tu loues la beauté
» de Hilpa; mais tu n'es pas amoureux
» en secret de la verdure de ses prai-
» ries. N'es-tu pas plus touché de la
» perspective de ses riantes vallées,
» que tu ne le serais de la vue de sa
» personne? Le mugissement de mes
» taureaux, & le bêlement de mes bre-
» bis forment un agréable écho dans
» tes montagnes, & produisent un son

» doux à tes oreilles. Quoique je me
» plaiſe à voir tes forêts, lorſque les
» zéphirs en agitent les arbres, & à
» ſentir l'air parfumé du mont Tirzah,
» qu'y a-t-il en tout ceci qui approche
» de la fertilité de mes vallées ?

» Je te connais, ô Shalum : tu es le
» plus ſage & le plus heureux des fils
» des hommes. Ton habitation eſt au
» milieu des cèdres ; tu connais la diver-
» ſité des terroirs, auſſi-bien que les
» influences des aſtres, & tu obſerves le
» changement des ſaiſons. Une femme
» peut-elle paraître aimable aux yeux
» d'un tel homme ? Ne viens pas trou-
» bler mon repos, ô Shalum ! Laiſſe-
» moi jouir en paix de ces beaux
» domaines qui me ſont échus en par-
» tage, & ne me ſollicite point par
» tes diſcours flatteurs. Que tes arbres
» s'augmentent & ſe multiplient à
» l'infini. Puiſſes-tu joindre tous les
» jours de nouvelles forêts à celles que
» tu poſſèdes, & étendre leur ombre
» au long & au large ! Mais ne tente
» pas Hilpa à la faire ſortir de ſa
» retraite, & à peupler ta ſolitude. »

Shalum reçut ce billet avec une ſorte de joie, & conçut quelque eſpérance. Il invita Hilpa à un magnifique feſtin ſur une des montagnes, & il eut la

satisfaction de la voir arriver au jour marqué. Ce festin dura deux années. On y consomma cinq cents gazelles, deux mille autruches, avec mille tonneaux de lait; & ce qui en releva surtout la splendeur, fut la grande variété des fruits délicieux & des excellentes herbes potagères, en quoi il n'y avait personne alors qui pût égaler Shalum.

Il la traita sous un berceau qu'il avait planté au milieu du bocage nommé *des Rossignols*. Ce bois était rempli de tous les arbres fruitiers & de toutes les plantes qui sont les plus agréables aux différentes espèces des oiseaux de chant : de sorte qu'il y attirait tout ce qui s'en trouvait dans ce pays-là, & que, d'un bout à l'autre de l'année, on y entendait la plus douce harmonie de chaque saison.

Il lui faisait voir tous les jours quelque belle & surprenante scène, dans ces vastes forêts; & comme il avait par-là toutes les occasions qu'il pouvait souhaiter de lui ouvrir son cœur, il réussit si bien, qu'à son départ elle lui promit, en quelque manière, & lui donna parole qu'en moins de cinquante ans elle lui rendrait une réponse positive.

A peine fut-elle de retour dans ses

vallées, qu'elle reçut de nouvelles propositions, & en même temps une visite des plus superbes de Mishpach, qui était un homme très-puissant, & qui avait bâti une grande ville à laquelle il donna son nom. Les édifices en étaient si solides, qu'ils pouvaient au moins durer mille ans. Il y avait même quelques maisons qui étaient louées pour trois vies ; de sorte qu'on aurait de la peine à concevoir aujourd'hui la quantité de pierres & de bois de charpente qui fut employé à leur structure. Quoi qu'il en soit, Mishpach régala Hilpa du son harmonieux de quelques instrumens de musique qui venaient d'être inventés, & il dansa, qui plus est, en sa présence au son du tambourin. D'ailleurs, il lui fit présent de divers ustensiles de fer & de cuivre qui étaient de nouvelle invention, & qui servaient aux commodités de la vie. D'un autre côté, Shalum devint fort inquiet, & si chagrin de ce que Hilpa avait reçu Mishpach, qu'il ne lui écrivit plus, & ne parla plus d'elle durant une révolution entière de Saturne ; mais lorsqu'il s'apperçut que cette entrevue n'aboutissait qu'à une simple visite, il renouvella ses instances auprès de la belle, qui, à ce qu'on dit, tournait souvent les

yeux avec quelque plaiſir du côté du mont Tirzah, pendant que Shalum gardait un profond ſilence.

Son eſprit balança une vingtaine d'années entre l'inclination qu'elle avait pour Shalum, & ſon intérêt, qui plaidait puiſſamment en faveur de Mishpach; mais il arriva un accident, qui la détermina. Lorſqu'elle était ainſi agitée des deux côtés, un éclair mit le feu à une haute tour de bois qu'il y avait à Mishpach, d'où il gagna ſi bien les maiſons, qu'en peu de jours toute la ville fut réduite en cendres. Mishpach, réſolu de la rebâtir à tout prix, ſur ce qu'il avait épuiſé tout le bois de charpente qui ſe trouvait dans ſon voiſinage, ſe vit obligé d'avoir recours à Shalum, dont les forêts avaient alors deux cents années. Il les acquit pour autant de troupeaux de gros & de menu bétail, & une ſi vaſte étendue de champ & de prairies, que Shalum fut beaucoup plus riche que Mishpach, & qu'il devint par-là ſi agréable aux yeux de la fille de Hilpak, qu'elle ne le refuſa plus en mariage. Le jour qu'il la conduiſit à ſes montagnes, il éleva un ſi prodigieux bucher de cèdres & de toutes ſortes de bois odoriférens, qu'il avait plus de

trois cents coudées de hauteur. Il y jetta quantité de myrrhe, de ſpica-nard, de buiſſons & de gommes aromatiques, qui venaient de ſes plantations : ce fut l'holocauſte que Shalum offrit le jour de ſes épouſailles. La fumée monta juſqu'au ciel, & remplit tout le pays de bonne odeur.



Apologie d'une veuve Anglaise;

Par elle-même.

Je ſuis reſtée orpheline à quatre ans. Un de mes oncles, qui était mon tuteur, me donna à l'âge de quatorze ans, ou plutôt me vendit, comme je le découvris dans la ſuite, à un homme qui m'accepta avec le tiers de ma dot. Cet eſtafier me traita d'abord en petit enfant, & s'imagina qu'il pouvait m'élever à ſa manière. S'il baiſait ma femme-de-chambre, en ma préſence, il me croyait aſſez ignorante pour n'y trouver pas le moindre mal. Lorſqu'il revenait au logis à cinq heures du matin, ſaoul comme une grive, je ne devais rien dire : c'était l'uſage de tous les hommes qui aiment la ſociété. L'argent m'était inconnu

connu, & qu'est-ce que j'en aurais fait, moi pauvre innocente; je ne sçavais pas le dépenser. D'ailleurs il prit dans la maison une de ses cousines fort jolie, sous prétexte qu'elle aurait soin du ménage & de gouverner mes domestiques, ce dont j'étais moi-même incapable; & pendant qu'elle avait à sa discrétion tout l'argent qu'elle voulait, (ce qui était bien juste, eu égard à la peine qu'elle se donnait pour me rendre service,) je ne devais pas être assez médisante pour blâmer la familiarité qu'il y avait entre deux personnes si proches. J'avais trop peu de courage pour disputer: mais je n'étais pas si novice pour m'en laisser imposer de la sorte. Je fus sensible à son mépris de la manière que je devais, & autant que la plûpart des pauvres femmes obéissantes & aveuglées le sont en tel cas; jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de me délivrer de mon tyran, qui me laissa maitresse absolue de mon bien & d'un gros douaire.

Jeune & riche, je ne pouvais manquer de soupirans. Il y en eut même plusieurs qui tâchèrent de s'insinuer dans mes bonnes graces dans la dernière maladie de mon époux. Monsieur *Constantin*, averti par une de ses cousines, mon intime amie, qui sçavait jusqu'à un sol le bien que je

possédais, fut un des premiers qui m'en conta. C'est un homme fort agréable, & que tout le monde estimerait si l'on ne s'appercevait qu'il est impossible de le surpasser à cet égard, & qu'il est uniquement occupé de sa chère personne. Il ne doutait pas qu'il ne vînt à bout de m'épouser dans cinq ou six mois; & il m'attaqua d'abord d'un air si dégagé, que mon orgueil en souffrit de ne le pas renvoyer sur le champ: mais par un principe de malice, j'écoutai sa première déclaration avec tant de simplicité & de surprise, j'en rougis si joliment, qu'il en eut le cœur pénétré, & qu'il me regarda comme la plus innocente créature qu'il y eût au monde. Lorsqu'un homme se fait cette idée d'une femme, il a plus d'amitié pour elle qu'il ne s'imagine. Charmée de me venger de lui sur ce qu'il n'en voulait qu'à mon bien, & persuadée qu'il était en mon pouvoir de lui causer de l'inquiétude, Je résolus d'achever ma conquête, & j'entretins divers autres soupirans. Mon air simple & naïf avait fait une si grande impression sur son cerveau, qu'il attribuait la poursuite de mes amans à la force inévitable de mes charmes; & qu'à la vue du rouge qui me montait quelquefois au visage, ou

de certains petits coups-d'œil que je lui donnais, il se croyait le seul favori. Lorsque je le traitais indignement pour me divertir, il s'imaginait que la crainte & la prudence y avaient plus de part que toute autre chose.

Ce n'est pas tout : lorsque j'épousai le Chevalier d'*Amuson*, âgé de soixante ans, il eut pitié de la violence que je me faisais pour complaire à mes proches, & mourut une semaine après mon mariage. Je versai par *decorum* quelques larmes, & dès que je l'eus mis au tombeau, je crus pouvoir compter qu'il était mort depuis deux années, & je me mariai au bout de trois semaines, avec son héritier, Monsieur *Robustel*. J'avais eu à la vérité quelque pensée d'admettre Monsieur Constantin, mais sur ce que je vis qu'il pouvait attendre, & qu'il croyait même indécent de me demander avant que l'année de mon mariage fût expirée, je le réservai *in petto* pour mon quatrième & je me fixai à mon Campagnard. Le croirait-on ? Quoique ce jeune Ecuyer n'eût alors que vingt-cinq ans, qu'il eût environ six pieds de taille, & qu'il fût le plus vigoureux chasseur au renard de tout le Pays, j'ai souhaité plus de mille fois d'avoir encore à amuser mon vieux Chevalier d'*Amuson*,

Ce jeune homme ſuivait ſes chiens toute la journée, & le ſoir, de retour au logis, il les avait toute la nuit à ſa table : cependant je leur ai l'obligation de l'avoir conduit à une chaſſe où il ſe caſſa le cou.

Monſieur Conſtantin ne manqua pas de renouveller au plutôt ſes viſites, & je crois de bonne foi que je l'aurais épouſé alors, ſi je n'avais tiré quelque vanité, ſans qu'il me fût poſſible de m'en défendre, de me voir recherchée par un jeune Officier aux Gardes, qui avait débauché deux ou trois de mes amies. Monſieur Conſtantin, averti de cette intrigue, me fit une ſi rude leçon ſur la conduite des femmes, que, dès ce jour là même, j'épouſai mon jeune étourdi. Une demi-heure après cette démarche je reçus une lettre fort ſoumiſe de Monſieur Conſtantin, qui me demandait pardon de m'avoir choquée, & qui attribuait ſa mercuriale à la violence de ſon amour. Je triomphai à la lecture de tous ſes regrets, & pleine de vanité, je ne pus m'empêcher de les faire voir à mon nouvel époux, avec qui je m'en divertis de bon cœur. Mais hélas ! ma joie ne fut pas de longue durée ; mon jeune mari, quoiqu'endetté juſqu'aux oreilles, s'aviſa d'abord de me

prendre un beau carrosse doré, attelé de six chevaux superbement enharnachés. Je m'étais mariée si vîte, que je n'avais pas eu la prudence de me réserver la possession de mon bien : tout mon argent monnoyé fut perdu dans deux soirées chez le premier portier de la Cour, où l'on tient brelan, & je rencontrai dans la rue *Jeanneton fine-Mouche*, ornée de mon carcan de diamans qu'il m'avait volé je ne sçais de quelle manière. Toute ma vaisselle d'argent disparaissait pièce par pièce ; & j'aurais été bientôt réduite à me servir de celle d'étain, si mon jeune évaporé ne se fût battu en duel avec un joueur, qui lui avait filouté cinq cents livres sterling, & qui lui donna satisfaction, de même qu'à moi, en le perçant d'un coup d'épée à travers le corps.

Monsieur Constantin, toujours amoureux de moi, revint à la charge : & afin que je ne craignisse pas qu'il en usât mal avec moi, il me pria de me réserver l'entière possession de tout mon bien. Mes parens me félicitaient déja de sa fidélité à toute épreuve, lorsque, malgré la diminution de mes charmes, je ne pus résister au plaisir que j'avais de montrer à toutes les jeunes coquettes de la Ville,

qu'il était en mon pouvoir de donner de l'inquiétude à un homme de bon ſens. Cela joint à quelqu'eſpérance ſecrette dont je me flattais, que mon amant ſe pendrait, à la gloire qui en réjaillirait ſur moi, & à l'envie que j'exciterais par-là, fit que je me déterminai à devenir la troiſième femme de Mylord *Ratley* : élevée à ce nouveau degré d'honneur, & à une plus haute fortune, je crus vivre dans tous les plaiſirs du grand & du beau monde. Mais que je me trouvai loin de mon compte! Mylord n'était ni prodigue, ni de méchante humeur, ni débauché; cependant je ſouffris plus avec lui, que je n'avais ſouffert avec aucun de mes autres époux. Il etait *rateleux*, & il fallait que je l'entendiſſe ſe plaindre les jours entiers de ſes maux imaginaires. Il n'y avait pas moyen de rencontrer ſon goût: ce qu'il aimait lorſqu'il faiſait beau tems, le rendait malade s'il venait à pleuvoir. Il n'avait proprement aucune indiſpoſition; mais il les craignait toutes, & vivait dans des allarmes continuelles à cet égard. Enfin, mon bon génie me dicta de lui faire connaître le Docteur *Gruau*: & depuis ce moment il fut tranquille, parce que le bon Docteur lui four-

nit des noms, des raisons & des remèdes pour toutes ses fantaisies musquées. Durant les grandes chaleurs il vivait de juleps, & il se faisait tirer du sang pour se garantir de la fièvre. Lorsque le Ciel se couvrait de nuages, il craignait d'ordinaire de tomber en consomption. En un mot, pour abréger le récit de mon triste sort, pendant cet intervalle, il ruina une santé vigoureuse à force de la vouloir rétablir, & il prit quantité de remèdes, jusqu'à ce qu'il en vînt à l'hémétique, ce grand & merveilleux remède, qui nous guérit l'un & l'autre de toutes nos inquiétudes.

Après sa mort, je ne m'attendais plus à revoir Monsieur Constantin. Je sçavais qu'il m'avait entièrement abandonnée, qu'il l'avait déclaré à tous ses amis, & qu'il s'était même diverti à me turlupiner sur mon dernier choix, dont il affectait de parler avec beaucoup d'indifférence. Je ne pensai donc plus à lui, sachant, d'ailleurs, qu'il venait de s'engager avec une jolie Demoiselle fort riche. J'en eus quelque dépit, mais non pas assez pour me faire déguiser l'avis de ma cousine *Bonsouhait*, qui vint me voir le même jour qu'on transporta Mylord avec grande cérémonie à la campagne. Elle me dit en femme expérimen-

tée, qu'il n'y avait rien qui bannît plutôt de l'esprit un amant infidèle, ou un bon mari, que le choix d'un autre; & là-dessus elle me proposa un de ses parens. » Le monde, ajoûta-t-elle, vous » est assez connu pour sçavoir que l'ar- » gent est le motif le plus solide qui » porte à se marier: le Gentilhomme » que je vous offre est fort riche, & il a » une cruelle toux qui vous en délivrera » bientôt ». J'appris dans la suite qu'elle avait donné la même idée de moi à ce Monsieur; mais elle me gagna si bien, que je hâtai le mariage, de peur qu'il ne mourût avant la conclusion : il me pressa de son côté, prévenu de la même crainte à mon égard; de sorte que je l'épousai au bout de quinze jours, résolue de tenir l'affaire secrette deux ou trois semaines de plus.

Ce fut alors que Monsieur Constantin me rendit visite: il m'assura qu'il n'aurait pas manqué de s'acquitter plutôt de ce devoir, s'il n'avait craint de m'embarrasser dans les premiers jours de mon affliction : qu'à la nouvelle de ma dernière perte qui me laissait en pleine liberté de choisir un nouvel époux, il avait rompu un mariage très-avantageux pour lui, quoique sur le point de le conclure; & qu'il était cent fois plus amou-

reux de moi qu'il ne l'avait jamais été. Je sentis à cette occasion un plaisir inexprimable, & après m'être un peu composée, je lui dis d'un air fort grave que son engagement m'avait causé un tel dépit, que je m'étais mariée avec un homme auquel je n'aurais jamais pensé de ma vie, si je n'avais perdu toute espérance de l'obtenir lui-même. A ce discours, le bon Monsieur Constantin pensa tomber de son haut; & lorsqu'il se retira, je vis bien à son air qu'il s'en attribuait toute la faute, & qu'il maudissait ses amis de l'avoir engagé dans une si funeste démarche. Il me parut du moins qu'il était aussi touché de mon infortune que de la sienne, & qu'il ne doutait pas que je ne fusse passionnément amoureuse de lui. A dire le vrai, mon nouvel époux me donnait sujet de me repentir de ne l'avoir pas attendu: il m'avait prise pour mon argent, & je découvris bientôt qu'il l'aimait à la folie. Il n'y avait rien qu'il ne mît en œuvre pour en acquérir, & rien qu'il ne souffrît pour le conserver: la moindre dépense le tenait éveillé des nuits entières, il ne payait jamais un compte qu'avec de grands soupirs, & qu'après des longueurs infinies: vous auriez dit qu'on lui arrachait le cœur.

Je n'entendais que des reproches continuels sur mes excessives dépenses, quelques médiocres qu'elles fussent. Je m'apperçus aisément qu'il m'aurait presque réduite à mourir de faim, s'il n'avait craint la perte de mes douaires, & qu'il souffrait de mortelles angoisses, entre le chagrin qu'il avait de me voir manger de si bon appétit, & la crainte où il était de ruiner ma santé s'il m'épargnait trop les vivres. Je ne doutais plus qu'il ne me causât la mort, si je ne contribuais à la sienne: ce qui m'était permis par la Loi, qui veut qu'on défende sa propre vie, & dont il m'était facile de venir à bout. Je n'eus qu'à porter ma dépense aussi loin qu'il me fut possible, & avant qu'il prévît le coup, je parus devant lui avec un collier de diamans qui valait deux mille pièces. Il ne dit mot à cette vue; mais il se retira dans sa chambre, où il prit, à ce que l'on croit, une si bonne dose d'Opium, qu'il se tranquillisa pour toujours. Je me conduisis si bien dans cette occasion, que j'ai cru jusqu'à présent qu'il était mort d'apoplexie.

Mon deuil est presque passé, & Monsieur Constantin est venu me voir, mais je suis incertaine, si je l'épouserai, ou non. Si je me détermine à en faire mon

ſeptième époux, ce ſera par égard pour ſa perſévérance.

Au reſte, je ne préſume pas, que toute l'injuſte malice du genre-humain puiſſe jamais ſoutenir, que j'aurais dû plus long-tems conſerver la mémoire de mes époux défunts, ou témoigner plus de regrets pour la perte d'un inſolent, d'un homme inutile, d'un négligent, d'un débauché, d'un *rateleux* & d'un avare. Le premier m'inſultait, le ſecond ne me ſervait de rien, le troiſième me dégoûtait, le quatrième allait me ruiner, le cinquiéme me tourmentait, & le ſixième me faiſait preſque mourir de faim. J'ai beſoin d'un ſeptième, mais quel ſera-t-il? Si toutes les Dames veuves donnaient dans le détail le portrait de leurs défunts maris, elles feraient peut-être bientôt juſtifiées du peu de larmes qu'elles répandent ſur leurs cendres.

LES HOMMES SONT ASSEZ EXTRAVAGANS POUR TIRER VANITÉ DES TALENS LES PLUS FUTILES.

QUELQUES Philoſophes s'aſſemblèrent un jour dans une des fameuſes

tavernes de Londres, dont l'Hôte passait pour un original. Voyant arriver chez lui une nombreuse compagnie, qui pouvait lui apporter quelque profit, il voulut la servir lui-même. Dans la conversation, on vint à nommer un certain Seigneur de la Cour, renommé par ses fréquentes incursions dans les cabarets : » Messieurs, dit l'hôte, » il vient souvent ici, & j'ai quelque» fois l'honneur de siffler un air avec lui: » car, *ajoûta-t-il*, il faut que vous sa» chiez que je suis le plus habile siffleur » de l'Europe. » Nos Philosophes, surpris de ce propos, prièrent instamment leur cher hôte d'avoir la complaisance de leur donner un échantillon de son art. Ce Musicien d'un nouveau genre ne se le fait pas redire : on lui apporte un couteau de poche, il en applique le tranchant entre ses levres, & le convertit en un instrument de musique si excellent, qu'il siffla un air italien dans la plus grande perfection. Il prend ensuite deux pipes blanches, il fend le bout de chaque tuyau & il en siffle un air avec des cadences si harmonieuses, que son sifflement, joint à ce bruit, formait un agréable concert. Ces pipes sur ses lévres deviennent des flûtes douces. Il est vrai que ce prodigieux

Orphée en avait cassé une si grande quantité, avant d'arrivèr à ce degré de perfection, qu'il s'était presque ruiné. Ce n'est pas tout, on lui présente une poële, il la gratte, siffle un air & l'on croit entendre une basse de viole; il fait plus, il prie une des personnes de la compagnie de chanter un air, & il l'accompagne avec une précision singuliere. Un gril, une clef, des pincettes, en un mot tous les ustensiles de cuisine, deviennent instrumens de musique pour lui, & avec son gosier il rend les sons doux, forts, rauques ou flatteurs de tous les oiseaux qui habitent les airs.

Quel travail, quelle prodigieuse application n'a-t-il pas fallu à cet homme pour parvenir à ce degré de perfection, & cependant de quel prix peut être ce talent? Ce n'est pas que celui qui le posséde n'en soit aussi vain, que peut l'être un philosophe, lors qu'après les plus longues veilles, il est parvenu à résoudre le ploblême le plus difficile.

LE CORPS DE HENRI IV, ROI D'ANGLETERRE, N'EST POINT DÉPOSÉ DANS L'EGLISE DE CANTORBÉRY, COMME ON LE CROIT.

ON trouve dans un regître véridique & inconteſtable, qui eſt dépoſé dans la bibliothéque du *Benet*, Collége de Cambrigde, ſous l'année 1498, le fait ſuivant.

Trente jours après la mort du Roi Henri IV, le 14 ſeptembre 1412, un des commenſaux de ce Prince étant venu diner à Hounſlow, à l'Hôtel de la Sainte Trinité, & entendant parler de la bienfaiſance & de la probité de Henri IV, il dit à Monſieur Maydeſton, qui était aſſis auprès de lui, mais parlant aſſés haut pour être entendu de tous les convives; Dieu ſçait ſi le bon Roi Henri était un Excellent Prince: tout le monde ignore, & moi auſſi, à parler exactement, où ſon cadavre eſt à préſent: on le croit enterré dans l'Egliſe de Cantorbéry, mais il en eſt bien loin: & en voici la preuve. Lorſque le Roi Henri fut mort, on mit ſon corps ſur un petit bateau qui devoit le tranſpor-

ter de Westminster à Cantorbéry où il devoit être inhumé. Nous étions trois, que l'on avait chargés de ce transport; mais entre Berkengum & Gravesend, nous fûmes assaillis d'un orage si violent que tous ceux qui étaient sur notre bateau, se jetterent, de crainte de pis, dans la Mer, & gagnérent, comme ils purent, le rivage. Mes deux compagnons & moi, ne sachant plus que devenir, & voyant le bateau prêt à être submergé, résolûmes de le décharger autant qu'il nous serait possible, & la premiere chose que nous fîmes, fut de jetter le cadavre au milieu de la Mer: au même instant, le calme se rétablit, le bateau ne fut plus agité, & nous fûmes sauvés. Nous fûmes peu embarrassés au sujet du cadavre du Roi; mais nous eûmes grand soin de conserver fort précieusement la bierre & le drap d'or dont elle était couverte: nous navigâmes heureusement jusqu'au rivage, & la bierre fut enterrée avec la plus grande pompe. Je ne sçais si les Moines de Cantorbéry ne se sont pas doutés de l'aventure; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils assurent que le tombeau de Henri IV est chez eux: ils se gardent bien de se vanter de posséder le corps de ce bon Roi. Hélas!

bien des gens le possédent, qui ne s'en doutent pas; car il est bien certain qu'il a été mangé par les poissons, qui à leur tour on été pris & mangés par beaucoup d'Anglais, qui ont par conséquent mangé, sans le sçavoir, leur très-gracieux Souverain.

ANECDOTE CONCERNANT RICHARD PLANTAGENET, FILS NATUREL DE RICHARD III, ROI D'ANGLETERRE.

ON prétend qu'on peut lire encore dans les registres mortuaires de la Paroisse d'Eastville, les mots suivans: *Richard Plantagenet a été enterré le 22 Décembre 1550.* Un curieux, à qui on fit remarquer cet article, pria le Lord Heneage, Comte de Wenchelsea, Seigneur du lieu, de lui donner quelques éclaircissemens à ce sujet, & voici ce qui lui fut répondu.

Sir Thomas Moyle, un de mes ancêtres maternels, faisait construire ce Château; il observa que son premier Maçon se retirait aux heures ordinaires du déjeûner, du dîner, du goûter, &c. & que toujours à cent pas du Château, il

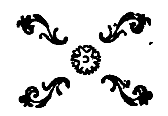
Il tirait un livre de sa poche, & se mettait à lire. Cette observation, plusieurs fois répétée, rendit Sir Thomas curieux de sçavoir quelle sorte de livre ce Maçon aimait tant à lire ; il tâcha, pendant quelques jours de le surprendre ; mais il n'en put venir à bout ; car aussi-tôt que le Maçon entendait quelqu'un s'approcher, il s'empressait de mettre son livre dans sa poche : Sir Thomas n'en devint que plus curieux, & fit si bien, qu'un jour il surprit le Maçon, lui arracha son livre, & fut fort étonné de voir que c'était l'*Eneïde*. Il interrogea cet homme, qui lui fit le récit suivant: » Le sort, qui » fait tout dans ce monde, a voulu que » je fusse Maçon ; cependant mes an» cêtres ont fait construire des Villes » par leurs architectes : je bâtis votre » Château, & mes ayeux avaient de su» perbes Palais ; je n'ai qu'une Chau» miere & ils occupaient un Trône. Je » n'ai pas toujours sçu qui je suis : mais » alors je n'en étais que plus content & » plus heureux. Jusqu'à l'age de seizé » ans j'ai ignoré mon sort ; j'ai été élevé » chez un maître-de-pension. Tous les » trois mois il arrivait un homme ri» chement vêtu, qui payait ma pen» sion, me saluait respectueusement,

» & avait grand soin de me dire qu'il
» n'avait pas l'honneur d'être mon pa-
» rent. Un jour cet homme vint, en-
» viron un mois avant l'échéance du
» quartier ; il me pria de souffrir qu'il
» m'accompagnât ; nous sortîmes, &
» nous montâmes dans un très-beau
» carrosse, qui nous conduisit à la
» porte d'un magnifique Palais : nous y
» entrâmes, & après avoir traversé plu-
» sieurs appartemens, mon conducteur
» me laissa dans une chambre très-ri-
» chement parée, & me pria d'atten-
» dre quelques momens : j'attendis,
» mais je n'eus pas le tems de m'im-
» patienter : un Seigneur d'environ qua-
» rante cinq ans, superbement vêtu,
» décoré d'un ordre enrichi de dia-
» mans, entra, vint à moi, m'embras-
» sa fort tendrement, me fit avec dou-
» ceur plusieurs questions, me donna
» une bourse remplie de pièces d'or,
» m'embrassa encore, & sortit. Mon
» premier guide vint me reprendre,
» & nous retournâmes ensemble chez
» mon maître-de-pension. Quelques
» mois après, ce même homme vint
» qu'il était à peine jour ; il m'appor-
» ta des vêtemens fort riches, & me
» dit qu'il voulait me faire voir un peu
» les environs de ma pension. Nous

» sortîmes ; deux chevaux nous atten-
» daient à la porte ; nous partîmes,
» & cet homme me conduisit au camp
» de Bowoorts : nous allâmes droit à la
» tente du Roi Richard III, qui vint
» à ma rencontre, & que je reconnus
» pour le même qui m'avait accueilli
» avec tant de bonté dans ce Palais,
» où l'on m'avait conduit il y avait
» quelque tems. Le Roi vint à moi,
» me serra dans ses bras, me montra
» à quelques Seigneurs qui l'entou-
» raient, & leur dit que j'étais son fils :
» ensuite se tournant de mon côté :
» *mon enfant*, me dit-il, *demain je com-*
» *battrai pour ma Couronne & la vôtre,*
» *& soyez assuré que je ne la perdrai*
» *qu'avec la vie : ne vous hazardez pas*
» *dans le combat, mais allez sur cette*
» *hauteur* (*en me montrant une colline*
» *à environ un quart de lieue de distan-*
» *ce,*) *& de-là vous verrez tout ce qui*
» *se passera : si je remporte la victoire,*
» *hâtez-vous de venir me trouver, nous*
» *irons ensemble à Londres, où je pré-*
» *senterai à mes peuples le fils de leur*
» *Souverain : mais si malheureusement je*
» *suis vaincu, fuyez, sauvez-vous au*
» *plutôt, & surtout gardez-vous de dire*
» *à qui que ce puisse être, que vous êtes*
» *mon fils : car il est bien certain qu'on*

» *ne sera aucun quartier à ma famille.*
» En prononcant ces mots le Roi versa
» quelques larmes, me remit entre les
» mains une bourse remplie de guinées,
» & se retira. J'allai sur la colline, je
» vis cette affreuse bataille; le Roi
» perdit la victoire & la vie: je me
» sauvai à Londres, où je vendis mon
» cheval, ainsi que mes habits, & pour
» mieux me déguiser, je me mis ap-
» prentif Maçon. Le goût que j'ai eu
» pour l'étude & la lecture dans mes
» jeunes années, ne m'a point quitté:
» d'ailleurs, c'est un prétexte pour ne
» me point mêler avec les autres Ma-
» çons.» Sir Thomas Moyle, surpris
de ce récit, & respectant celui qui
l'avait fait: » *Prince, dit-il, il ne m'ap-*
» *partient pas d'examiner si votre Al-*
» *tesse eut pû mieux faire que de pren-*
» *dre la truelle; mais enfin elle est âgée,*
» *voudrait-elle accepter un logement dans*
» *mon Château, & y vivre en Maître?*
» Laissez là votre Prince, répondit le
» Maçon; laissez là mon Altesse, & ne
» voyez en moi qu'un Maçon qui s'est
» accoutumé aux caprices de la fortune.
» J'ai une famille nombreuse. Car, quoi-
» que fils de Roi & pauvre, je n'ai
» pas eu la sotte vanité d'étouffer ma
» postérité; je me suis marié, il y a

» près de trente ans, avec une très » aimable personne, fille d'un Maçon » indigent: nous avons plusieurs enfans; » mais point de bien à leur laisser; » permettez-moi de construire une ca- » bane d'une chambre seulement, dans » vôtre Parc, de m'y retirer, d'y ache- » ver de vivre, & d'y mourir paisi- » blement ». Sir Thomas était trop flatté d'avoir un Souverain dans son Parc, pour refuser son consentement. Le Maçon Richard bâtit cette cabane, & vécut environ deux ou trois ans: ses enfans mâles périrent, & l'on ignore absolument ce que devinrent ses filles. Richard Plantagenet à vécu quatre vingt-un ans, & je suis au désespoir que le tems ou les hommes aient détruit sa cabane: car il est toujours très-agréable pour moi de sçavoir que l'un de mes ancêtres à donné l'aumône au fils de son Roi.







VINGTIEME NUIT.



Bibliothèque d'une Dame Anglaise.

Un honnête Anglais, de la classe de ceux qu'on nomme vulgairement Philosophes, parce qu'ils font un bon usage de leur raison, fut chargé de traiter une affaire importante avec une aimable veuve retirée à la campagne. Il s'y rendit un jour, & rien ne l'étonna davantage, que lorsque la femme-de-chambre le pria d'entrer dans la bibliothèque de Madame, jusqu'à ce qu'elle fût en état de le recevoir.

Notre Philosophe trouva des Livres parfaitement bien rangés. Au-dessus des *in-folio*, qui étaient superbement reliés & bien dorés, il y avait de beaux vases de porcelaine disposés avec symmétrie. Les *in-quarto* étaient séparés de ceux d'un moindre format, par une magnifique pyramide de vases de porcelaine plus petits que les premiers.

Pour les *in-octavo*, ils avaient en partage, pour leur servir d'ornemens, des tasses à thé de toutes sortes de figures, de tailles & de couleurs, qui étaient placées de façon qu'elles semblaient former une colonne d'or, embellie de mille sujets différens. Cette partie de la bibliothèque, qui servait de séjour aux pièces volantes, était garnie d'une espèce de rebord quarré, couvert des plus grotesques ouvrages de porcelaine, comme magots, singes, Mandarins, & figures bisarres de la Chine. Au milieu de la salle, il y avait une petite table du Japon, que couvrait une main de papier doré; & sur le papier, une tabatière d'argent faite en forme de livret. Les planches d'en-haut contenaient des Livres contrefaits en bois, & servant d'ombre, comme les passe-volans quand on passe des régimens en revue.

Peu de ces Livres étaient à l'usage de la Dame; elle avait rassemblé les autres sur le bruit de leur réputation. On voyait sur les planches.

Le Virgile, d'*Oglebi*.
Le Juvenal, de *Dryden*.
Cassandre.
Cléopâtre.
Astrée.

Les Œuvres du Chevalier *Newton.*

Le grand Cyrus, avec une épingle de diamant vers le milieu du Livre.

L'Arcadie, de *Pembroke.*

Locke, de l'Entendement humain, avec un paquet de mouches.

L'Art d'épeller.

Dictionnaire contenant l'explication des mots difficiles.

Sherlock, sur la mort.

Les quinze Joies du mariage.

Essais du Chevalier *Temple.*

La Recherche de la Vérité, par le Père *Mallebranche*, traduit en anglais.

Recueil de Complimens.

Traité des Accouchemens, par *Culpepper.*

La Vocation des Dames.

Contes en vers, par *Durfey*, reliés en maroquin doré, avec des plis en divers endroits.

Tous les Auteurs classiques, en bois doré.

Une ample Collection des *Elzévirs*, de la même main.

Clélie : (ce Livre s'ouvrit de lui même à un endroit où deux Amans se rencontrent sous un berceau.)

La Chronique, de *Baker.*

Avis à une fille.

La nouvelle *Atalantis*, avec une clef.

Le Héros chrétien, de *Steele*.

Un Livre de Prières, avec une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie à côté.

Sermons du Docteur *Sacheverell*.

Œuvres morales de *Sénèque*.

Manière de bien vivre & de bien mourir, par *Taylord*.

Instruction pour les contredanses, par *Laferté*.

Cette femme a passé pour une beauté. Restée veuve, sans enfans, & toujours aimable, elle a abandonné les bruyantes dissipations de la Capitale, pour jouir des plaisirs innocens de la campagne. Tout dans sa maison a l'empreinte du goût, tout est arrangé par les mains des Graces. Les rochers qui bordent sa retraite sont creusés en grottes artificielles, couvertes de chèvrefeuil & de jasmin. On trouve dans ses bois des allées sombres, des berceaux, force cages peuplées de tourterelles. Les sources coulent sur des cailloux, & invitent par leur doux bruit aux plus douces rêveries. Ensuite elles se rendent dans un lac habité par deux cygnes,

& qui se décharge à son tour dans un charmant ruisseau, appellé *le ruisseau qui murmure*, & qui promène son onde à travers une riche prairie.

Le désordre de la bibliothèque, l'élégance des ameublemens, les dispositions des jardins, tout offre l'image des mouvemens de l'ame de cette charmante solitaire. Elle ne chasse point, & elle ne verrait point sans répandre des larmes que l'on massacrât ses perdrix, ses faisans, ses alouettes & ses rossignols. Elle a pour maxime que tout oiseau qu'on tue sur ses terres, laisse un autre oiseau de la même espèce, qui le regrette, & qui serait charmé de le revoir.



Pourquoi la noblesse de l'ame ne serait-elle pas le partage d'un Villageois?

Nous ne cherchons de grandes vertus que dans les personnes d'un haut rang, parce que l'éducation & les illustres modèles de leurs prédécesseurs, qu'on leur met devant les yeux, ne permettent l'entrée de leur esprit qu'à des

idées grandes, nobles & généreuses. Si les personnes d'une naissance médiocre & d'une éducation commune se conduisent honnêtement, comme le grand monde, & qu'elles ne se souillent d'aucune action flétrissante, nous croyons que c'est tout ce dont elles sont capables, & nous n'en exigeons pas davantage de leur part. Si quelqu'un d'entr'eux se signale par quelque action extraordinaire, nous avons l'injustice de l'attribuer au hasard, & notre estime n'en augmente pas pour lui. Un brillant mal enchâssé perd de son prix à nos yeux. Cependant, avant qu'on eût inventé des titres, il y a eu d'insignes vertus, & ces titres ont été originairement la récompense des belles actions. Ecoutons Dryden à ce sujet*.

« Cherchons-nous les sources cachées, » voulons-nous remonter aux principes » des choses? Là, nous trouverons que » l'homme fut composé d'abord d'une » même matière; qu'une même chair, » pétrie avec le même sang, servit à » former les hommes de tous les rangs. » Le pouvoir suprême vivifia la ma- » tière, & donna à tous les corps des

* Dans son Poëme de Sigismond & de Guiscard.

» ames de la même ſubſtance, diſpenſa
» également les facultés de l'entende-
» ment & de la volonté, les douceurs
» de la même liberté de choiſir le bien
» & le mal. Ainſi, nés égaux, la vertu
» fut la première qui diſtingua un
» homme d'un autre. Il ne prétendait
» à aucune diſtinction de naiſſance ;
» mais celui qui le fit noble, le fit
» bon. Animé d'un plus grand nombre
» de particules céleſtes, il prit ſon vol
» en haut, pour parvenir à la répu-
» tation : le reſte demeura au-deſſous,
» & ne fit qu'un tribut ſans nom : cette
» loi, cet inſtinct de la nature, eſt
» encore dans ſa force, ſans être chan-
» gée, quoique la coutume en ait
» changé le cours. Celui qui eſt ver-
» tueux, quoique pauvre, eſt ſeul noble
» d'origine céleſte : c'eſt à le traiter
» de vilain que conſiſte le crime. La
» véritable grandeur réſide dans l'ame,
» & ne dépend point du deſtin. »

Si les fils dégénèrent des vertus de leurs pères, & que chaque génération ſoit plus corrompue que celle qui l'a précédée, ſemblable à ces ruiſſeaux qui s'affaibliſſent plus ils s'éloignent de leur ſource, en vain nous attendrons d'eux ces vertus pour leſquelles on avait accordé à leurs pères des titres hono-

rables. Ce sont les réflexions qu'a fait naître le récit suivant, que nous devons à un de ces vertueux Anglais, que l'on peut appeller *les Contemplatifs*.

« Je suis un homme pacifique, bien » éloigné de me plaire aux détails vrais » ou supposés que nos Gazettes nous » donnent de batailles, d'escarmouches » ou de siéges. Cependant, malgré mon » peu d'inclination pour tout ce qui » concerne la guerre, comme j'appris » qu'on devait tirer un détachement » de nos troupes, pour remplacer les » soldats qu'on avait perdus à Fonte-» noy, j'eus la curiosité de voir com-» ment ceux sur qui tomberait le sort » prendraient cette destination.

» Je me rendis donc le jour fixé, » environ à cinq heures du matin, dans » le parc de Saint-James. J'y trouvai » plusieurs compagnies rangées en » ordre, & des milliers de personnes » qui les regardaient; les uns attirés, » comme moi, par leur curiosité; & » d'autres, par leur intérêt pour ceux » dont on pourrait faire choix.

» Je remarquai parmi ces derniers » une jeune personne qui ne paraissait » pas au-dessus de seize ans, & si jolie, » que, si elle avait été mise plus à son » avantage que dans son habit de cam-

» pagne, elle n'aurait pas manqué
» d'attirer les regards de tous ceux qui
» étaient préſens.

» Elle s'entretenait avec deux ou trois
» hommes qui étaient à ſes côtés, &
» qui paraiſſaient auſſi être campa-
» gnards. L'innocence de ſon main-
» tien, jointe à l'inquiétude qu'elle
» montrait dans ſon air & dans ſes
» geſtes, me fit ſouhaiter de ſçavoir
» ſi c'était pour un frère, ou pour un
» amant, qu'elle s'intéreſſait ſi vive-
» ment.

» Je me gliſſai donc à travers la
» foule, & parvins, avec beaucoup de
» peine, aſſez près pour entendre ce
» qui ſe diſait entre elle & ceux qui
» l'accompagnaient. J'appris par-là
» qu'elle ne s'intéreſſait pas ſeulement
» pour un parent, mais que la per-
» ſonne qui occaſionnait ſes craintes
» lui était unie par un lien beaucoup
» plus cher.

» Enfin je ſçus bientôt par ce que je
» lui entendis dire, & par ce que
» j'appris enſuite plus amplement,
» qu'elle était mariée depuis environ
» cinq mois au fils d'un Fermier de
» Wilt-shire, qui s'était malheureuſe-
» ment enrollé peu après être devenu
» ſon époux; que ſon père avait offert

» considérablement pour le dégager, » mais que l'Officier, à cause de la taille » & de la vigueur du jeune homme, » n'avait pas voulu lui donner son congé; » & que ses amis tremblaient maintenant que ces mêmes qualités ne le » fissent choisir pour le détachement » qu'on devait envoyer à l'armée.

» Cette pauvre créature s'exprimait » dans des termes très-pathétiques, & » d'autant plus touchans, qu'ils étaient » purement naturels, & destitués de » tous les ornemens du discours. Elle » pleurait, en s'efforçant de cacher ses » larmes; & tandis qu'elle protestait, » avec un excès de passion, de ne le » jamais abandonner, & de partager » tous ses dangers & toutes ses fatigues, » elle rougissait d'être entendue par » d'autres que ceux à qui elle faisait » cette déclaration.

» J'avoue que je n'ai jamais trouvé » d'occasion plus favorable pour admirer » la nature dans sa perfection, c'est-à-dire, telle qu'elle est sortie des mains » du Créateur, comme je pus la contempler dans ces débats entre sa modestie & sa tendresse.

» Je découvris que l'un de ceux à » qui elle s'adressait était son parent; » & l'autre, un intime ami & un cama-

» rade de son époux ; & que tous deux » avaient accompagné son père à Londres, pour travailler à la décharge » du jeune soldat : ce qui n'ayant pas » réussi, le bon vieillard était retourné » chez lui le cœur pénétré de douleur, » & ceux-ci étaient restés pour attendre l'événement.

» On en tira un grand nombre, dont » plusieurs paraissaient fâchés de cette » prèférence. La folle pitié & les murmures de la populace augmentaient » leur chagrin. Quelques-uns même, entendant les lamentations de leurs parens, de leurs femmes & de leurs enfans, semblaient oublier qu'il s'étaient » hommes.

» Enfin les Officiers vinrent à un » rang où était un jeune homme extraordinairement grand & bien fait. Dès » le moment que je jettai les yeux sur » lui, je le pris pour l'époux de ma » jolie voisine ; & je vis bientôt, par » l'embarras qui paraissait avoir augmenté sur son air & sur celui des » personnes de sa compagnie, que je » ne m'étais pas trompé dans ma conjecture. Je tremblai pour elle, & je » m'attendais qu'il allait être choisi, » comme il le fut d'abord ; & on le fit » marcher vers ceux qui étaient déja détachés.

» détachés. Elle poussa un grand cri, » voulut parler, mais n'en eut pas la » force, & tomba en faiblesse.

» Elle revint à elle par le secours de » ses amis, & de plusieurs personnes » qui se trouvèrent près d'elle, & qui » paraissaient la plaindre. Mais alors » l'excès de sa douleur lui ôtant toute » timidité, elle vola au Capitaine, se » jetta à ses pieds, le conjura d'avoir » pitié de son sort, & d'épargner son » époux. Son cousin & l'autre jeune » homme joignirent leurs prières & » leurs larmes aux siennes; mais l'Offi- » cier était trop accoutumé à des de- » mandes de cette nature, pour être » touché de ce qu'ils lui dirent, & les » rebuta avec plus de dureté que je ne » l'aurais fait, autant qu'il me semblait, » si j'avais été à sa place. Mais j'ai con- » sidéré dès-lors qu'il est nécessaire » d'endurcir son cœur dans de certaines » circonstances, ou, du moins, de » paraître l'avoir fait; & que si un » homme, dans le poste de cet Offi- » cier, voulait prêter l'oreille à toutes » les requêtes qu'on lui ferait sur le » même sujet, il lui serait impossible de » remplir les devoirs de son emploi.

» Tout étant inutile, l'inconsolable » époux avança hors des rangs pour

» faire ses adieux à son aimable femme, » qui persistait toujours dans la résolu- » tion de l'accompagner; mais il ne » voulut en aucune manière écouter » cette proposition : ce qui occasionna » entre eux une tendre dispute, qui » n'aurait pas dû faire rougir des per- » sonnes du plus haut rang.

» Dans le même temps, le jeune » campagnard paraissait avoir un air » pensif. Il en sortit enfin, pour aller » directement au Capitaine ; &, avec » une résolution que je n'oublierai » jamais, il lui parla de cette manière.

» Vous voyez, dit-il, l'affliction de » ces jeunes gens ; ils se sont aimés dès » leur enfance, se sont mariés der- » nièrement, & elle est enceinte. Ce » serait leur fendre le cœur, que de » les séparer. Je vous prie donc de le » décharger, & de me prendre à sa » place : je n'ai ni père, ni femme, » qui puisse me regretter, & si je suis » tué, la perte ne sera pas grande. Je » vous prie de m'accorder ma requête. » Je suis aussi robuste & aussi capable » que lui de servir mon Roi & mon » Pays ; & je partirai avec plaisir, si » par-là je puis laisser ce couple heu- » reux.

» Il ajoûta quelque chose pour for-

» tifier sa requête ; ce qui étonna telle-
» ment le Capitaine & tous ceux qui
» l'entendirent, que personne n'en-
» treprit de l'interrompre.

» Après qu'il eut fini de parler, un
» Officier lui demanda s'il avait de l'in-
» clination pour le service : dans ce
» cas, lui dit-il, nous te donnerons
» ton engagement, & tu pourras partir
» avec le reste.

» Non, Monsieur, répliqua-t-il
» hardiment, je n'ai jamais pensé jus-
» qu'à ce jour à devenir soldat, & je
» ne m'enrollerais à aucun prix, si ce
» n'était pour rendre service à *Thomas*.
» D'ailleurs, je suis à l'abri de l'acte
» du Parlement, parce que j'ai au-delà
» de dix pièces par an en fonds de
» terre. Ainsi, si vous trouvez que je
» vous convienne, donnez-lui son
» congé ; je suis prêt de prendre son
» habit sans votre argent.

» Un tel acte de générosité occa-
» sionna des cris d'applaudissemens.
» Tous les Officiers présens en furent
» charmés, & le Capitaine le prit au
» mot ; & se faisant apporter le rolle
» de revue, il en effaça *Thomas*, pour
» y substituer le nom de son officieux
» libérateur, qui était *Guillaume*, &

» écrivit ensuite le congé du premier
» dans sa forme ordinaire.

» Mais quand on eut appellé *Thomas*, & qu'on l'eut informé de ce qui
» s'était passé en sa faveur, il put à
» peine accepter sa liberté à ces conditions. Il représenta que l'offre de
» *Guillaume* étant la plus grande marque
» d'amitié, ce serait être indigne de
» tant de bontés, que d'en abuser au
» point d'exposer pour sa propre sûreté
» un ami si généreux.

» Cependant les larmes de sa femme,
» & les persuasions de ceux qui assistaient à cette généreuse contestation,
» l'emportèrent enfin sur ses scrupules,
» que je peux bien appeller *délicats*,
» quoiqu'il s'agisse d'un homme du
» commun. Il reçut son congé, se
» dépouilla de ses habits & de son
» mousquet, dont l'autre s'équipa sur
» le champ avec la plus grande intrépidité. Les Officiers battirent des mains,
» la populace l'encouragea par ses acclamations, lui criant qu'il battrait *dix
» Français*; pendant que d'autres branlaient la tête, disant qu'il était fâcheux
» qu'un si brave & si honnête garçon
» allât se faire brûler la cervelle ».

Il faut convenir qu'il y a quelque

chose de véritablement magnanime dans l'action de *Guillaume*, & que les sentimens de reconnaissance de *Thomas* ont le ton de la sincérité. Si, avec un tel caractère, le hasard avait placé ces deux campagnards dans un rang élevé, ils auraient sûrement été l'ornement de leur Patrie : mais les vertus des petits sont étouffées sous la morgue imposante des Nobles & des favoris de la fortune. Celui qui n'accorde qu'avec peine aux paysans une ame raisonnable, ne peut supposer qu'ils soient capables de sentimens généreux.



LE RÊVEUR ANGLAIS.

PYM vivait heureux & content près de Londres, & dépensait chaque année 300 livres sterling de revenu, que son père lui avait laissées en mourant. Il s'endormit un jour dans son jardin, & son bonheur cessa. Il rêva qu'un homme d'un extérieur vénérable s'approchait de lui, & lui disait : « Pym, votre intégrité, votre hospitalité & vos autres » vertus, vous donnent droit de prétendre à une récompense du ciel. De » ce jour en un an, à la même heure,

» vous recevrez de mes mains 30000
» livres ſterling. »

Ce ſonge fit une profonde impreſſion ſur Pym. En ſe réveillant, il marque ſur ſes tablettes la minute à laquelle ce bonheur vient de lui être annoncé. Il ne doute point qu'un Ange ne ſoit deſcendu du ciel pour lui faire cette promeſſe, & il roule déja dans ſa tête un nouveau plan de conduite, & mille idées de grandeur & de magnificence. Sa maiſon lui paraît trop petite pour ſa fortune. Il mande des ouvriers ; on la jette à bas, pour la rebâtir dans un nouveau goût. Le potager eſt converti en une grande cour; les petits appartemens deviennent de vaſtes fallons ; les vieux meubles, ſolides & commodes, ſont changés contre les élégans colifichets du jour. Au lieu de tapiſſeries, la boiſerie, l'or, la peinture & la ſculpture, ornent les nombreux appartemens de ce palais. Les jardins ſont métamorphoſés en parterres, & la baſſe-cour en grotte. En un mot, ce que la mode a de plus ſingulier & de plus gracieux, ſe trouve dans ce lieu enchanté.

On connaiſſait le bien de Pym, & l'on s'étonna comment il était devenu tout-à-coup aſſez riche pour élever un

si somptueux bâtiment, qui devait au moins lui avoir coûté dix mille livres sterling. Chacun raisonnait diversement sur son chapitre : l'un assurait qu'il avait trouvé un trésor; un autre, qu'il avait épousé secrettement une Dame fort riche; & plusieurs, qu'il avait fait un pacte avec le diable. Personne ne pouvait deviner la vérité. Tout ce qu'on sçavait sûrement, c'est que Pym avait engagé l'héritage de ses pères, pour acheter du marbre, des pierres, & payer ses ouvriers en partie; mais on ignorait que, pour les solder, il avait fixé le jour où, suivant son songe, il devait être riche.

Enfin ce jour desiré arrive. Une magnifique collation était préparée pour les amis & parens de Pym, qu'il avait exprès rassemblés, afin de se donner le plaisir de payer devant eux tous ses ouvriers, qu'il avait fait avertir. L'heure venue, il prie la compagnie de lui permettre de s'absenter un instant. Il se retire dans son cabinet, & compte n'en sortir que chargé de richesses. L'heure sonne, il tressaille; elle s'écoule, il frémit, & ne voit paraître ni Ange, ni messager de sa part. Cependant notre rêveur ne se déconcerte pas. Il s'imagine que, puisque la promesse lui a

été faite pendant son sommeil, c'est aussi pendanr son sommeil qu'elle doit être effectuée. D'ailleurs, quelle apparence que des Intelligences, qui chérissent la paix & la tranquillité, se rendent dans une maison remplie de tumulte, & qui retentit des cris de cinquante convives de bonne humeur! Prévenu de ces idées, il va rejoindre la compagnie avec la contenance la plus assurée; il remet ses créanciers au lendemain, bien persuadé que dans le cours de la nuit il recevra la somme dont son imprudence l'a privé pendant le jour.

La soirée se passa dans la joie & le vin, &, les convives retirés, Pym fut se mettre au lit, & s'endormit profondément; mais aucune image agréable ne se présenta à lui durant son sommeil. Vingt fois il se réveille, & regarde dans sa chambre; vingt fois il se désespère de ne rien appercevoir. Enfin le jour paraît, & les tableaux, les peintures, les glaces, les meubles de prix qui s'offrent à ses yeux, & qui ne sont pas payés, lui rappellent sa crédulité, & comblent son infortune. Les créanciers reviennent, & font encore renvoyés. Ils se dépitent, font des poursuites, & l'infortuné Pym est

jetté dans une prifon, où bientôt il perdit l'efprit. Ce fut pendant un de fes accès, qu'il découvrit ce qu'on vient de raconter; car, avant ce moment, on n'avait pu imaginer comment un homme auffi fage, auffi rangé que Pym, avait pu fe livrer à l'extravagante idée d'élever un fomptueux palais.

Si tous ceux qui, dans Londres, tiennent la conduite de Pym, perdaient l'efprit, l'hôpital de Moorfields, n'en contiendrait pas la millième partie, & l'on fe verrait obligé d'élever de nouveaux bâtimens pour le même ufage. Combien de Pyms qui établiffent leur fortune fur un fonds auffi faible!

IL EST DES AMES A L'ABRI DE LA SÉDUCTION.

PENDANT le miniftère de Sir Robert Walpole, il y avait un Seigneur Anglais diftingué par fon mérite & que la Cour n'avait jamais pû détacher du parti du Parlement. Monfieur Walpole fe fit fort de le gagner. Il va trouver ce zèle Patriote: il commence par l'affurer de la haute protection du Souverain & du chagrin qu'il reffent de ne

l'avoir pas encore nommé à une place digne de sa vertu & de ses talens : il termine enfin son discours par l'offre d'une charge considérable. » Mylord, » lui répliqua le Seigneur Anglais, » avant de répondre à ce que vous me » dites, permettez moi de faire appor- » ter mon souper; » on lui sert en même tems un hachis du reste du gigot, dont-il avait dîné ; se tournant alors vers Monsieur Walpole : « Mylord, » ajoûta-t-il, pensez-vous qu'unhomme » qui se contente d'un pareil répas, » soit un homme que la Cour puisse » aisément gagner ? Dites au Roi ce que » vous avez vû : c'est la seule réponse » que j'aye à faire ? »

MÉMORABLE FERMETÉ D'UN JUGE.

UN Domestique, favori du Prince Henri, fils aîné de Henri IV, Roi d'Angleterre, fut accusé au banc du Roi, & arrêté par ordre de ce Tribunal. Le jeune Prince regarda cet acte de justice, comme un manque de respect pour sa personne. Il vole en furieux à la salle où les Magistrats sont assemblés, & ordonne aux Officiers de remettre sur le champ son Domesti-

que en liberté. La crainte s'empara de tous les cœurs : il n'y eut que le Lord Chef de Justice, nommé Sir William Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes Loix du Royaume, ou à porter ses prieres aux pieds du Roi son pere, pour en obtenir la grace du criminel. » C'est le seul moyen, continua-t-il, » de satisfaire votre inclination, sans don-» ner atteinte aux Loix, & sans blesser la » Justice. » Cette respectueuse remontrance ne fit aucun effet sur le jeune Prince. » Je veux, dit-il avec la » même chaleur, que le Prisonnier soit » délivré, ou je sçaurai bien l'obtenir » par la force. » Ce fût dans ce moment que le Juge Lord montra toute la fermeté dont il était capable : » Prince, je vous commande, en vertu » de l'obéissance que vous devez à l'au-» torité Royale, non-seulement de lais-» ser le Prisonnier, mais de vous retirer » de la Cour, dont vous troublez les » exercices par vos procédés violens. » Ce peu de mots mit le comble à la colère du Prince; il s'approcha avec fureur du Lord, comme s'il eût voulu le saisir. Rien n'épouvanta ce digne Magistrat. » Songez, Prince, lui dit-

» il avec majesté, que je tiens ici la
» place de votre Souverain Seigneur &
» Pere. Vous devez une double obéis-
» sance à ces deux titres : je vous ordon-
» ne, en son nom, de renoncer à votre
» dessein, & de donner désormais un
» meilleur exemple à ceux qui doivent
» être un jour vos sujets : &, pour
» réparer la désobéïssance & le mépris
» que vous venez de marquer pour la
» Loi, vous vous rendrez vous-même
» à ce moment dans la Prison, où je
» vous enjoins de demeurer, jusqu'à
» ce que le Roi votre Pere vous fasse
» déclarer sa volonté ». Ce peu de mots furent un coup de foudre, qui parut écraser le jeune Prince : il se calma, remit son épée à ceux qui l'accompagnaient, fit une profonde révérence au Lord Chef de Justice ; &, sans repliquer, il se rendit droit à la Prison du même tribunal. On courut faire au Roi le rapport de ce qui venait de se passer, & l'on ne manqua pas de chercher à le prévenir contre la conduite de Sir William : ce sage Monarque, instruit des moindres circonstances de cette affaire, leva les mains & les yeux au Ciel, & s'écria : » O Dieu! quelles graces n'ai-je
» pas à te rendre ? Tu m'as donc fait
» présent d'un Juge qui ne craint pas

» d'exercer la justice, & d'un Fils qui » sait non-seulement obéir, mais sacri» fier sa colére à l'obéïssance » !



SUITES FUNESTES DU LIBERTINAGE, OU PARTICULARITÉS SUR LA NOMMÉE *ANNE BELL*, MORTE PENDANT LA DERNIERE GUERRE.

TOUT Londres a paru s'interesser à cette malheureuse fille. Son histoire a été rapportée de plusieurs façons; voici cependant celle qui semble avoir été le plus généralement adoptée.

Anne Bell est née d'une famille honnête dans le Comté de Norfolk; on dit que son pere & son oncle jouissent d'une fortune convenable à leur état: ils demeuraient à *Aylsham*, environ à douze milles de *Norwich*. Cette jeune personne eut le malheur de faire la connaissance d'un Officier qui la séduisit: elle quitta ses parens qui l'aimaient tendrement, & alla se réfugier, avec son séducteur, à *Norwich*, où elle resta cachée près d'une quinzaine de jours, Le Pere, inconsolable de sa fuite, fit des perquisitions, & la trouva;

il répandit des larmes, & la ramena avec lui. Le cœur de Bell était corrompu ; elle fut insensible aux pleurs de sa famille. Cette tranquillité, qui lui avoit plû autrefois, l'ennuia. Bientôt elle tomba dans une sombre mélancolie. Son pere & sa mere, touchés de sa situation, l'envoyèrent à Londres chez une marchande de Modes, d'une conduite irreprochable. Cette marchande avait pour elle des attentions marquées ; tout s'empressait à tirer Bell de la tristesse où elle était plongée ; mais soit que son malheureux penchant l'entraînât, où qu'elle eût retrouvé son amant, elle disparut. On ne sçait pas précisément ce qu'elle fit, ni où elle se réfugia en quittant cette maison ; mais on assure que, quelque temps après, elle épousa un Horloger, flatté sans doute de ce qu'elle lui avait dit de sa naissance & de sa fortune. La jeune femme ne resta pas long-temps avec son mari. Elle le quitta le lendemain même de ses nôces, demeura dans différents quartiers, & sous différens noms ; se lia avec un Comédien, & finit par aller s'ensevelir dans une de ces maisons de débauche, trop connues dans Londres, près de Covent-Garden, où elle essuya de mauvais

traitemens. On prétend qu'on l'enivra avec des liqueurs fortes, & que, dans cet état, elle servit de proie à la plus infâme dissolution. Elle y reçut, dit on, des coups de couteau, dont elle mourut. Le pere de Bell découvrit sa retraite la veille de sa mort. Il courut la couvrir de ses larmes, & recevoir ses derniers soupirs. Cet homme si à plaindre n'a pu résister à ce spectacle. On assure qu'il est mort lui-même de douleur. On a fait beaucoup de recherches pour sçavoir de qui l'infortunée créature à reçu les coups de couteau. On a soupçonné le Comédien & l'Horloger.

BONNE ÉDUCATION.

AUCUN étranger n'a peut-être jamais observé qu'il n'y a pas dans Londres & dans tout le district du Lord-Maire, un seul de ces lieux publics de débauche, connus sous le nom de Bagnos; au lieu que dans la Ville de Westminster *, où sejourne la Cour, on en

* Westminster est une Ville attenant à Londres, & qui, aux yeux des Etrangers, paraît en faire partie.

compte jusqu'à dix sur une seule Paroisse. Il y a entre ces deux Villes si voisines l'une de l'autre, une infinité de différences de cette espèce, qui toutes font honneur au Gouvernement de la premiere. Par exemple, on parle des Spectacles de Londres, & cependant il ne peut s'en établir aucun dans cette Ville; puisqu'à l'instar de Genève, elle se les est interdits à elle-même par ses statuts. Il y a environ trente ans qu'on avait tenté d'y en introduire un. Les Marchands s'apperçurent bientôt du dèsordre que cette occasion prochaine de dissipation mettrait dans leurs affaires. Ils s'unirent au reste de leurs Concitoyens, &, le Lord-Maire à leur tête, ils furent demander au Roi que ce nouveau Théâtre fût supprimé. Il y eut un acte passé au Parlement par lequel il fut réglé qu'il ne pourrait y avoir de Théâtre que dans la Ville de Westminster, & dans les lieux où le Roi serait présent. En conséquence de cet acte, si le Roi choisissait Londres pour le lieu de sa résidence, les Habitans de cette Ville seraient obligés d'y souffrir un Spectacle : mais les Rois d'Angleterre trouvent trop bien leur compte à y laisser le Lord-Maire

y regner, pour ainsi dire, sur l'industrie & sur le commerce.

L'affreuse aventure d'Anne Bell semble avoir réveillé à ce sujet l'attention du Gouvernement; il en est résulté que les Magistrats de West-Minster travaillent, avec plus de zèle qu'ils n'ont jamais fait, à l'extirpation de toutes les causes de désordre en ce genre. Depuis ce temps là, on a enfermé un nombre prodigieux de filles de mauvaise vie, & plusieurs propriétaires de ces bagnos ont été mis au carcan. C'est le seul châtiment que l'on connaisse aujourd'hui pour réprimer la débauche, lorsqu'elle est nuisible à l'ordre public. Anciennement, c'est-à-dire après les Rois Normands, l'adultere & la fornication étaient punis par des peines pécuniaires; c'était un usage général dans les Gaules, que tous les crimes, excepté la trahison envers la patrie, s'expiassent par des amendes; le meurtre même, au commencement du dixième siècle, n'était puni que par des peines pécuniaires: dans des temps postérieurs, on y joignit la prison. Sous le regne de Henri VIII, la Ville de Londres prit la défense d'un de ses Connétables, (sorte d'exempts de police) qui avait conduit en pri-

ſon une femme qu'il avait ſurpriſe en adultere. Sous les regnes ſuivans, le crime d'adultere fut abandonné à la Juriſdiction Eccléſiaſtique. Canut, le premier des Rois Danois, dans l'onziéme ſiécle, fit une Loi qui condamnait une femme adultere à être punie par l'amputation du néz & des oreilles. Sous Richard II, on raſait les femmes de mauvaiſe vie comme les voleurs, & on les faiſait promener dans la Ville précédées de trompettes & de fifres.

Lorſque la juriſdiction eccléſiaſtique fut ſeule en poſſèſſion de connaître des crimes de cette eſpèce, les tribunaux ſéculiers ne veillèrent plus que ſur les délits qui pouvaient bleſſer l'honnêteté publique. Du temps de * Charles II, Sire Charles Sydney, homme de grande naiſſance, fut cité en Juſtice, pour s'être montré tout nud ſur un balcon qui donnait dans la place de Covent-Garden, & pour avoir fait des geſtes & tenu des propos indécens devant un grand nombre de peuple aſſemblé. Il fut jugé que cet excès était contraire à la paix du Roi & à l'honneur du

* Dans la quinzième année de ſon règne.

Christianisme. L'Accusé confessa son crime ; & la Cour ayant égard au dérangement de sa fortune, ne le condamna seulement qu'à * deux mille marcs d'amende, à quelque temps de prison, & à trouver caution suffisante qui répondît de sa bonne conduite pendant trois ans.

Les lieux publics de prostitution étaient aussi du ressort des Juges laïcs, qui avaient l'administration de la police ; avant Henri VIII, l'on souffrait à Londres quelques maisons de cette espèce qui étaient appellées étuves publiques. Ce Monarque les abolit toutes dans la trente-septième année de son règne **, & il ordonna que les femmes de mauvaise vie qui continueraient à habiter les lieux infâmes, seraient privées de la sépulture ; & que tant qu'elles vivraient, elles ne seraient point admises à la participation des Sacremens.

Quoique la Loi fût très-favorable

* C'étaient environ 40000 livres tournois.

** En 1545, tous les lieux publics furent abolis en France par l'article CI. de l'Ordonnance des Etats, tenus à Orléans en 1560, c'était quinze ans plus tard qu'en Angleterre.

aux femmes, sa rigueur par rapport aux lieux de débauche s'étendait jusques sur les femmes de ceux qui auraient fait servir leurs maisons à cet indigne usage. Les particuliers qui les fréquentaient, étaient de même sujets à la censure de la Loi. Dans le commencement du regne de Charles I, un homme convaincu d'avoir été dans une maison qui n'était que suspecte dans la Ville de Northampton, fut condamné à une forte amende par le banc du Roi auquel l'affaire avoit été portée.

Les étuves publiques appartenaient anciennement au Lord-Maire de Londres. Il les donnait à ferme à des Flamandes, que l'on appellait les Froes: les rebelles conduits par Wat-Tyler, les détruisirent. Henri VI confirma les Priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés à ces lieux. Leur nombre fut réduit à douze sous Henri VII: jusques-là il y en avait eu dix-huit. Ils devaient avoir tous des marques qui les faisaient reconnaître Ce ne pouvait point être sur des enseignes attachées à la maison & pendantes sur la rue: mais c'étaient des figures peintes sur le mur, comme un château, une cloche, des clefs en sautoir, un chapeau, de cardinal. Telles étaient, suivant

John-Stow dans son histoire de Londres, les enseignes des lieux de débauche.

FOLIE MALHEUREUSEMENT TROP A LA MODE.

AUJOURD'HUI les mauvais lieux sont devenus les séminaires de l'éducation de la jeunesse la plus distinguée du Royaume : (ce sont les propres termes du magistrat John-Fielding, dans un écrit qu'il vient de mettre au jour au sujet de l'affaire d'Anne Bell.) La plupart sont si bien soutenus qu'il est impossible aux Juges de paix de les extirper. Le nombre des femmes entretenues n'a jamais été aussi considérable, ni la débauche montée sur un ton aussi ruineux. Les gens du grand monde se piquent de ne plus vivre avec leurs femmes. On ne veut plus voir ses maitresses que dans des Palais, celles-ci dédaignent tout autre Spectacle que l'opéra, & elles n'y paraissent qu'en grande loge; leurs équipages sont des plus lestes & des plus brillans : on peut les reconnaître à la richesse & à l'élégance de leurs ajustemens.

Les évaporés de la Cour ne sont pas

les seuls possédés de la fureur de se ruiner auprès de ces créatures. Miss Kitty-Fisher eut*, à au commencement de l'hiver, un petit rhume qui l'empêcha de voir du monde. On compta sur la liste de son portier en un seul jour, six Pairs du Royaume, autant de membres de la Chambre des Communes, qui s'étaient fait écrire à sa porte. Kitty-Fisher est l'idole du jour. Il y a sur cette fille fameuse, plusieurs anecdotes singulières. Elle a depuis peu introduit la mode de se faire apporter le thé au spectacle: la premiere fois, cette innovation causa une petite rumeur, qui fut bientôt étouffée par des applaudissemens, & l'on s'y est accoutumé. Elle desira dans le mois de Février dernier, de manger des fraises: il ne s'en trouvait que chez un Jardinier qui avait d'excellentes serres chaudes; mais il n'y en avait que pour faire un très-petit panier dont on voulait vingt guinées. On acheteroit avec cette somme un champ assez grand pour

* It is very unfashionable for men of quality to live on any other than french terms with their wives. London Chronick, du 16 Octobre 1760.

y mettre autant de fraises qu'en consommerait une ville; elle la donna pour en avoir environ une quarantaine. Ce fait important fut aussi tôt communiqué au public par la voix des gazettes. Quelques politiques de mauvaise humeur voulurent murmurer de cet excès. La multitude en sçut gré à Kytty-Fisher, qui publia ce trait comme une chose qui lui faisait honneur, & osa en tirer vanité pour la nation. Le Gouvernement par d'autres considérations en fut fatisfait. Le despotisme ne peut que gagner aux accroissemens des goûts déréglés du luxe : la misère les suit de près, & entraine après elle la flatterie & la dépendance. Kitty-Fisher va souvent se promener au parc de S. James; elle est toujours aussi parée, aussi éclatante que pourrait l'être une des Princesses de l'Europe : pendant l'été de 1759, quelqu'un s'avisa d'en prendre de l'humeur, & l'on vit dans les gazettes plusieurs avis adressés à Kitty-Fisher, & à toutes ses semblables, où on les menaçait des traitemens les plus indignes, si elles continuaient à se montrer dans les promenades avec un appareil qui insultait, disait-on, à la calamité publique. Kitty parut comme à son ordinaire; mais les Gardes répandus

dans le parc, & qui sûrement ne s'y étaient rendus que par des ordres supérieurs, veillaient à sa sûreté. A une demi-lieue de l'endroit où se passait cette scène scandaleuse, (dans les jardins de la cité de Londres,) les Gardes auraient été pour la bienséance publique, & ils en auraient fermé l'entrée à un luxe qui semble ne se montrer que pour l'outrager.

Nous ne pouvons laisser Kitty-Fisher, sans amuser nos Lecteurs d'un petit trait de vivacité & de hauteur dont elle voulut punir la tiédeur d'un de ses amans, homme très-qualifié, mais vieux & avare. Il y avait longtemps qu'il lui promettait une harpe. Un jour qu'elle croyait le voir en humeur de tenir sa parole, elle lui propose, pour partie de promenade, d'aller avec elle acheter cet instrument si desiré. Elle fait mettre ses chevaux à son carrosse, & Mylord, en y montant, défend à ses gens de le suivre. Ils arrivent chez le marchand de harpes; on leur en montre plusieurs, quelques-unes de vingt-guinées: c'étaient les moins chères; ensuite il y en avait de tout prix, jusqu'à quatre-vingts guinées. Mylord inclinait plus pour les premieres, & s'efforçait de faire entendre à Kitty que les ornemens

qui augmentaient si fort le prix des autres n'ajoûtaient rien à leur bonté. Kitty avait ses raisons pour penser autrement ; elle voulait une harpe de quatre-vingts guinées, ou rien. Mylord insistant toujours pour le meilleur marché, Kitty le quitte brusquement, s'élance dans sa voiture, & part comme un trait. Le pauvre Lord tout confus, fut encore heureux de se trouver chez des gens honnêtes qui voulurent bien lui envoyer chercher des porteurs.

Le refus d'une harpe de quatre vingts guinées était sans doute une chose humiliante pour une femme qui se croit une autre Cléopâtre; qui est toute enivrée de l'honneur de faire revivre en Angleterre les Laïs, les Aspasies ; qui veut que ses adorateurs s'estiment heureux du relief qu'elle donne à leurs largesses, & qui se croît chargée du soin de faire éclater l'opulence de la nation, & le pouvoir de la beauté sur des cœurs Anglais. Si ce Lord est, comme on le croit, celui qui a rapporté tant de trésors de ses heureuses courses autour du monde; comment, de son côté, n'a-t-il point été jaloux de faire revivre en lui les plus illustres foux de l'antiquité? Pourquoi a-t-il préféré le rôle de Démosthène effrayé du prix des faveurs

de Laïs, après avoir fait le voyage d'Athènes à Corinthe pour les obtenir, à celui de Caligula donnant dix mille sesterces d'une précieuse fourrure pour la robe de sa maitresse? Quoi! le plus riche des Seigneurs de l'Angleterre aura été dans ses amours aussi économe qu'un philosophe, & il ne se sera point piqué d'être aussi magnifique qu'un Empereur Romain! Est-ce là soutenir l'orgueil du nom Anglais?



VINGT-UNIEME NUIT.

Quel Juge ne frémit pas de faire périr un innocent, en prononçant un Arrest de mort?

Sous le regne d'Elisabeth, un Anglais fut accusé devant Lord Dyer, Chef-Justicier de la Cour des Plaids communs, d'avoir assassiné son voisin. Les preuves de ce crime n'étaient pas tout à fait concluantes; mais les présomptions étaient très-fortes. Le premier témoin déposait que traversant un champ au lever de l'aurore, il y avait deux jours, il avait apperçu à quelque distance du sentier un homme étendu par terre, & qui semblait ou mort ou ivre; qu'il en approcha, & le trouva mort, la poitrine percée en deux endroits, son habit & sa chemise ensanglantés; qu'au reste à l'inspection des deux blessures il avait jugé qu'elles avaient été faites avec une fourche; qu'enfin ayant jetté les yeux aux environs du cadavre,

il avait vû une fourche, marquée des lettres initiales du nom de l'accusé. Ce témoin produisit en même temps la fourche & l'accusé la reconnut.

La déposition du second témoin était plus grave : il disait que le matin du même jour de la mort de ce voisin, s'étant levé de très-bonne heure, dans l'intention d'aller dans un Boug du voisinage, il avait apperçu l'Accusé vêtu d'un habit de drap : que n'ayant pû se mettre en route, & ayant ouï dire au premier témoin, qu'il avait trouvé le voisin assassiné, & la fourche de l'accusé à côté de lui, ils étaient allés l'un & l'autre prendre le meurtrier, & qu'ils l'avaient conduit chez le Juge de paix. Ce second témoin ajoûtait qu'ayant examiné de près cet homme, pendant qu'il subissait l'interrogatoire, il s'était apperçu qu'il n'avait plus le même habit qu'il portait le matin, avant l'assassinat ; que cette circonstance l'ayant frappé, & étant très-étonné de l'embarras de l'accusé & de ses désaveux, il avoit été dans la maison de cet homme par ordre du Juge, & que là, après avoir long-temps cherché, il avait enfin trouvé le même habit que l'accusé portait quelques momens avant le meurtre, dans la paille du lit & tout ensanglanté.

Le troisiéme témoin assurait qu'il avait entendu le prisonnier quelques jours avant ce meurtre, menacer le malheureux dont on poursuivait l'assassin. Ces dépositions étaient très fortes, & la défense de l'accusé n'était guéres capable de les affaiblir. Il se contenta de dire avec ce sang-froid ordinaire aux scélerats, qu'il était vrai qu'il s'était élevé une très-vive dispute entre lui & cet homme, qu'ils avaient chacun un champ dans la même Paroisse, & si voisins l'un de l'autre, que, pour aller dans celui de l'un, il faut nécessairement traverser celui de l'autre. » Le » jour de sa mort, ajoûtait-il, j'allais » de grand matin à mon champ, je » portais ma fourche : à quelques pas » du sentier j'apperçus un homme éten- » du, & immobile comme s'il eût été » mort ou ivre : je me crus obligé en » conscience d'approcher pour lui offrir » du secours : j'avancai en effet, & je » frémis à la vue de mon voisin à l'ago- » nie, & nageant dans son sang, qui » sortait à grands flots de deux énormes » blessures qu'il avait à la poitrine : je » le soulevai, je m'efforçai de le secou- » rir : je lui témoignai toute la douleur » dont j'étais pénétré, je le sollicitai » de me dire quels étaient ses agresseurs :

» il parut sensible à l'intérêt que je
» prenais à sa cruelle situation : il vou-
» lut me parler, mais il ne put pro-
» noncer une syllabe : enfin après avoir
» lutté quelques momens contre la
» mort, il poussa un horrible gémisse-
» ment, jetta par la bouche un torrent
» de sang, dont je fus inondé & il expi-
» ra. Je prévis, continua l'accusé, que
» les soupçons se tourneraient contre
» moi, parce que je sçavais qu'on n'i-
» gnorait ni notre ancienne dispute, ni
» les menaces que nous nous étions
» faites mutuellement : pénétré de cette
» idée, je m'éloignai aussi promptement
» que si j'eusse été l'assassin, & dans ce
» trouble ou me jettait cette funeste
» aventure, je pris sa fourche au lieu
» de la mienne, que je laissai auprès
» du cadavre : obligé de passer le reste
» de la journée dans mon champ, je
» retournai précipitamment chez moi
» changer d'habit, de crainte que le
» sang dont j'étais couvert ne déposât
» contre moi, & je cachai mes vête-
» mens dans la paille de mon lit. Je
» niai ensuite devant le Juge de paix
» que j'eusse porté ce jour-là d'autre
» habit que celui que j'avais quand on
» vint m'arrêter : mais ce désaveu était
» un effet de la même crainte qui m'a-

» vait fait quitter ces vêtemens en-
» sanglantés. Telle est la vérité, dit
» l'accusé en finissant, telle est la véri-
» té, dans toutes ses circonstances, de
» tout ce qui s'est passé à mon égard
» le jour de cette affreuse scène. Je
» ne dis rien de faux: & cependant
» j'avoue que je ne puis rien prouver
» de ce que j'avance: coupable en appa-
» rence, innocent en effet, je n'ai d'au-
» tres témoins que Dieu & ma cons-
» cience. »

Ces deux respectables témoins ne suffisent pas, lorsque les preuves contraires sont aussi convaincantes qu'elles l'étaient dans cette affaire: d'ailleurs quel est le meurtrier qui manque d'adresse pour déguiser les apparences de son crime; & quel scélerat manque aussi, pour en imposer, de prendre Dieu & sa conscience à témoin. Le Lord Chef-Justicier fut peu touché de cette défense, & exagérant au contraire l'énormité du crime, & la scélératesse de l'assassin, il dit aux Jurés qu'il ne voyait aucune difficulté à juger à toute rigueur cet homme, dont le crime n'était que trop évidemment prouvé.

Les Jurés en Angleterre sont les Pairs & les Juges des Parties en matière criminelle: il faut qu'ils soient

douze en pareil cas, pour qu'un accusé soit légitimement condamné, & sa sentence éxécutée : ils doivent être tous du même avis : un seul qui n'y adhérerait pas lierait tous les autres. Le Lord Chef-Justicier se retira pour les laisser juger, & ils opinerent depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir. Cette lenteur à prononcer, dans une cause qui paraissait si claire, surprit le Chef : il envoya demander aux Jurés pourquoi ils ne s'étaient point encore separés : ils lui firent répondre qu'ils étaient tous du même avis dès le matin, à l'exception du premier Juré qui était d'une opinion contraire & qui la soutenait avec une opiniâtreté insurmontable. Pendant qu'on allait porter cette réponse au Lord Chef, les onze Jurés s'élevérent contre le douziéme ; ils le présserent de se rendre à leur avis, & de condamner, comme eux, cet accusé à la mort : ce Juge resta inébranlable & sa constance fut telle que les autres, craignant d'être obligés de passer la nuit au jugement de cette cause, aimérent mieux changer eux-mêmes d'opinion, que d'attendre que leur confrère se rendît à leur avis. Indigné d'une pareille sentence, le Lord Chef-Justicier leur reprocha vivement leur

prévarication,

devoir, il les renvoya avec ordre de rester enfermés, sans feu & sans lumiere, jusqu'à ce qu'ils fussent de même opinion. Ils resterent donc assemblés pour la seconde fois, & après avoir accablé de reproches le Juré dont le sentiment leur était opposé, ils firent tous les efforts possibles pour le ramener à leur avis; mais injures, prieres, menaces, tout fut inutile: il persista, & dit que, dût-il perdre la vie, il n'en changerait point: ainsi cette nuit se passa en vaines disputes: en un mot, ils furent contraints de déclarer l'accusé innocent, parce que l'un d'eux s'obstinait à ne le pas juger coupable. Cette seconde sentence, rapportée au Lord Chef-Justicier, le transporta de colère; il leur fit les reproches les plus améres, & forcé par la loi de souscrire à leur jugement, il leur dit qu'il mettait sur leur compte le sang de l'homme assassiné. L'accusé entendant prononcer cette sentence, se jetta aux genoux de ses Juges, remercia la Providence; &, s'adressant au Lord-Justicier, vous le voyez, dit-il, Mylord, vous le voyez; Dieu & la bonne conscience sont les plus sûrs & les meilleurs témoins. Ces paroles prononcées d'un ton ferme &

d'un air ingenu, firent impression sur l'esprit du Juge, & s'étant informé des mœurs du Juré, qui par une espece d'entêtement avait sauvé la vie à cet accusé, il ne douta plus de sa probité : mais ces témoignages excitant de plus en plus la curiosité du Lord, il envoya chercher ce Juré & l'engagea de lui confier les raisons qui l'avaient déterminé à faire grace à un assassin. » Puisque » c'est ma conscience, Mylord, que » vous me demandez, répliqua le Juré, » je vais vous dévoiler mes motifs, si » vous m'assurez, sur votre probité, » qu'avant ma mort vous ne divul- » guerez point ce que je vais vous dé- » clarer : cet homme que j'ai fait absou- » dre n'est point le meurtrier de son » voisin ; c'est moi qui l'ai tué : devais- » je donc envoyer au supplice celui que » l'on a accusé de cet assassinat ? cet » homme qu'on a trouvé mort, conti- » nua-t-il, était le Collecteur de la » Dixme de ma Paroisse ; il était d'un » caractère dur, violent, emporté. » Quelques heures avant sa mort, il » avait été sur mon champ, & y avait » pris beaucoup plus de froment qu'il » n'aurait dû en prendre ; je fus à lui, » & sans le maltraiter en aucune ma- » nière, je lui représentai son injusti-

» ce ; il me répondit par un torrent
» d'injures, & s'animant par mon silen-
» ce, il tomba sur moi avec sa four-
» che, & me donna plusieurs coups,
» dont je porterai longtemps les mar-
» ques : examinez-les, Mylord. J'étais
» sans armes & sous la main d'un fu-
» rieux, il fallut pourtant me défendre
» ou consentir à périr sous ses coups ;
» je m'élançai sur lui dans l'intention
» de lui arracher sa fourche : j'y par-
» vins ; il voulut la ravoir ; je le blessai
» beaucoup plus que je ne desirais : il
» est mort de ses blessures : vous sçavez
» tout, Mylord. A l'égard de ce mal-
» heureux qui a passé dans votre esprit
» pour le vrai criminel, voici ce que
» j'ai fait pour lui sauver la vie. J'étais
» bien assuré que mon innocence & la
» légitimité de ma défense me met-
» traient à l'abri de la rigueur des sup-
» plices : mais il m'en eût coûté mon
» bien & celui de mes enfans pour
» réparer ce meurtre involontaire : je
» souffrais néanmoins des inquiétudes
» mortelles pour celui qu'on avait arrê-
» té à ma place, & si je n'avais pû
» mieux faire, j'aurais tout déclaré :
» mais je suis parvenu, à force de sol-
» licitations, de cabales & d'argent,
» à me faire nommer chef des Jurés

» dans cette procédure ; j'ai pris soin
» d'ailleurs que rien ne manquât ni au
» Prisonnier, ni à sa Famille. Vous
» sçavez le reste : je m'en rapporte à
» votre probité ».

Le Lord-Justicier n'a révélé cette aventure qu'après la mort de ce Juré ainsi qu'il l'avait promis. Que résulte-t-il pourtant de cette foule de circonstance si défavorables au malheureux qui était accusé de ce crime ? Deux observations très-naturelles sans doute : l'une, que l'innocence est un puissant témoin ; l'autre qu'il peut néanmoins arriver aisément que des juges remplis d'équité condamnent un homme innocent ; tandis que les même circonstances qui le font paraître coupable, assurent l'impunité de l'assassin que la loi veut punir.



LES PLAISIRS APPRESTÉS SONT RAREMENT PARFAITS.

Lettre d'un honnête Bourgeois de Londres, à l'Auteur du Public-Ledger.

JE suis membre du Conseil commun *, & j'ai voulu voir la cérémonie du couronnement : ç'aurait été un beau spectacle, je l'avoue, s'il y avait eu un peu plus à manger.

Vous sçaurez, Monsieur, que, pour bien faire les choses, & pour que toute ma famille eût du plaisir en même temps, ma femme, ma fille & moi, nous prîmes des places à deux guinées ; & que je donnai à mes deux plus grands garçons, (qui, pour le dire en passant, sont deux jumeaux & deux jolis enfans) dix-huit sols pour chacun, afin d'aller à la foire Sudrick voir la cour du Roi de Maroc, qui est bonne pour amuser des enfans.

* C'est le Conseil de ville, composé du Lord-Maire, des Echevins, & d'un certain nombre de Bourgeois.

Comme ma femme voulait avoir de bonnes places sur les échaffauds, elle insista pour aller se placer dès les sept heures du soir, dès la veille de la cérémonie, ne voulant pas perdre, disait-elle, la vue de tout le spectacle pour le monde entier. Cette résolution me révolta, je l'avoue. « Grizzle, lui » dis-je, ma chère Grizzle, considérez » que vous êtes très-délicate, toujours » souffrante, & que vous ne pourrez » jamais supporter de veiller toute la » nuit sur un échaffaud. Souvenez-vous » du rhume que vous avez attrappé » dernièrement, pour vous être levée » seulement une demi-heure avant le » moment du service, & de la querelle » que j'ai essuiée pour en avoir été la » cause. D'ailleurs, ma chère, notre fille » Anne-Amélie-Wilhelmine-Caroline » sera à faire peur, si elle veille toute » la nuit; & vous sçavez que le visage » d'une fille est quelque chose à son » âge, sur-tout quand on n'a guères de » bien » . . . . « Monsieur Grogan, » répondit ma femme, c'est toujours la » même histoire quand j'ai envie de » quelque chose : vous ne vous lassez » pas de me contrarier, dès que je veux » prendre quelque plaisir; &, Dieu » merci, je n'en prends guères. » Enfin,

Monsieur, que voulez-vous que je vous dise ? Je fis ce qu'elle voulut, & nous allames chercher des places.

Je ne vous dirai pas toutes les peines que nous eumes à gagner un carrosse, & combien nous fumes pressés dans la foule, & comment j'eus les poches vuidées par les filoux. Pour surcroît de malheur, un gâteau, que ma femme avait mis dans sa poche, fut brisé en mille morceaux dans la presse; & une bouteille d'eau-de-vie que j'avais apportée, se cassa aussi. Enfin vous ne sçauriez croire tout ce que nous eumes à souffrir avant que de gagner nos places.

Cependant nous nous assimes à la fin. Il faut que ma femme ait un cœur de fer. Je croyais que de veiller une nuit entière dans les brouillards, la tuerait, elle que j'ai vu si souvent grelotter au moindre souffle d'air; mais elle supporta cela aussi gaiement, que si c'eût été pour un baptême; & ma fille n'en était pas plus incommodée. Ma femme me conta deux ou trois histoires, qu'elle sçait bien qui me font toujours rire; & ma fille me chanta un air que j'aime assez, vers une heure du matin. Cependant, malgré tous leurs efforts, j'étais gelé, & d'aussi mauvaise humeur que j'aie jamais été. Si ce sont-là les

plaisirs d'un couronnement, me disais-je à moi-même, j'aimerais mieux voir la cour du Roi Salomon dans toute sa gloire, à la foire *Saint-Barthélemy*.

Vers le matin l'envie de dormir me prit, & l'air s'échauffant au lever du soleil, je m'endormis; car vous sçaurez que je suis d'une constitution naturellement portée au sommeil, & que je suis souvent à table les yeux ouverts, quoique endormi. Je m'endormis donc, & je fis, dans mon sommeil, le plus agréable rêve du monde. Je songeai que j'étais à un festin du Lord-Maire, où je faisais la meilleure chère du monde. Il me sembla que je flairais une écrevisse, qui me serra le nez dans ses pattes avec une force épouvantable; la douleur m'éveilla, & je vis ma femme & ma fille qui s'empressaient de m'appliquer une bouteille d'odeur sous le nez, & qui me dirent qu'elles avaient essayé inutilement toutes sortes de moyens pour m'éveiller pendant que la procession passait, mais qu'elle était finie, & qu'il fallait s'en retourner. C'est une aventure fâcheuse; mais il fallut prendre son parti, & j'ai voulu, pour m'en consoler, que vous l'inséraffiez dans votre Papier.

Je suis, &c.

LE ROI RICHARD, SURNOMMÉ CŒUR-DE-LION, EST PRISONNIER DU DUC D'AUTRICHE.

Le Roi Richard s'étant croisé, selon la dévotion de son temps (1191), pour le recouvrement de la terre-sainte, donna en différentes occasions des preuves de sa valeur. Un jour, étant à la chasse avec peu de monde, il voit paraître un gros de Sarrasins; il les poursuit, & tombe dans une embuscade. Enveloppé de tous côtés, il est prêt d'être massacré ou pris prisonnier. Un de ses domestiques, appellé Despréaux, s'écrie, en langage sarrasin, *C'est moi qui suis le Roi d'Angleterre*. Ce fidèle serviteur sauve son Roi par cette présence d'esprit; mais il perd sa liberté. Richard donna dix Emirs pour racheter Despréaux. Cependant quelques mécontentemens engagent le Roi d'Angleterre à quitter la Palestine; il s'embarque, & est surpris par une tempête qui jette son vaisseau brisé entre Aquilée & Venise. De-là, sans le sçavoir, il entre sur les terres du Duc d'Autriche, avec

lequel il avait eu quelque différend au siége d'Acre. Il est reconnu près de Vienne, conduit devant son ennemi, qui le vend indignement à l'Empereur Henri VI, Prince cruel & méchant, qui le renferma pendant quinze mois dans une étroite prison. Voici ce qu'une ancienne Chronique, citée par Fauchet, dit des moyens dont on se servit pour découvrir l'endroit où Richard était détenu.

« Or ce Roy ayant nourri un Ménes-
» trel, appellé Blondel, il pensa que,
» ne voyant pas son Seigneur, il en étoit
» pis, & en avoit sa vie à plus grande
» mésaise : & si étoit bien nouvelle qu'il
» étoit passé d'outre-mer ; mais nul ne
» sçavoit en quel pays il étoit arrivé.
» Et pour ce, Blondel chercha maintes
» contrées, sçavoir s'il en pourroit ouïr
» des nouvelles. Si avint, après plu-
» sieurs jours passez, il arriva d'aven-
» ture dans une ville, assez près du
» chastel où son maistre le Roy Richard
» étoit, & demanda à son hoste à qui
» étoit ce chastel ; & l'autre lui dit
» qu'il étoit au Duc d'Autriche. Puis
» demanda s'il y avait des prisonniers ;
» car toujours enquéroit secrettement,
» où qu'il allât. Et son hoste lui dit
» qu'il y avoit un prisonnier ; mais il

» ne sçavoit qui il étoit. Quand Blondel
» entendit ceci, il fit tant, qu'il s'ac-
» cointa d'aucuns de ceux du chastel,
» comme Ménestrels s'accointent légere-
» ment; mais ne put voir le Roi, ne sça-
» voir si c'étoit il. Si vint un jour en droit
» une fenestre de la tour où était le Roy
» Richard prisonnier, en commença à
» chanter une chanson en françois, que
» Richard & Blondel avoient une fois
» faite ensemble. Quand Richard en-
» tendit la chanson, il connut que
» c'était Blondel; & quand Blondel
» eut dit la moitié de sa chanson, le
» Roy Richard se prit à dire l'autre
» moitié, & l'acheva: & ainsi sçut
» Blondel que c'étoit le Roy son maistre.
» Si, s'en retourna en Angleterre aux
» Barons du Pays conter l'aventure. »

La rançon de Richard fut portée à cent cinquante mille marcs d'argent.

QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE JEAN SANS-TERRE, ROI D'ANGLETERRE.

JEAN, surnommé *Sans-Terre*, parce que Henri II son père ne lui avait point

assigné d'appanage, parvint à la couronne en vertu d'une clause du testament de Richard son frère, qui l'instituait son héritier, au préjudice de son neveu Arthur, Duc de Bretagne, qui représentait Geoffroy son père, frère aîné de Jean. Ce Prince était d'un naturel barbare; il assassina son neveu Arthur de ses propres mains. Il était indolent; il perdit la Normandie par sa négligence. Il était impie, & les Moines eurent beau jeu pour se venger de la sévérité avec laquelle il les traitait. Jean se brouille avec la Cour de Rome, & le Pape excommunie Jean, met l'Angleterre en interdit, & l'ayant fait déposer par ses intrigues, donne le Royaume *primo occupanti*. Philippe Auguste, Roi de France, est chargé de l'exécution de cette Sentence; mais Innocent III joue les deux Rois. Pandolfe, Légat du Pape, se rend auprès de Jean, & lui annonce l'orage qui est prêt à fondre sur lui, & les Français sur le point de débarquer sur les côtes. Il lui indique le seul moyen de se sauver du danger: c'est de remettre sa couronne au Saint-Siége, d'en faire ensuite hommage au Pape, en la reprenant comme un Prince tributaire. Il eut la faiblesse de se plier à cette indignité, &

Pandolfe revient vers Philippe, qui s'embarquait, & lui déclare qu'il ne lui est plus permis d'attaquer un Monarque tributaire du Saint-Siége, & qui vient de rentrer dans le giron de l'Eglise. C'est après l'exécution de ce honteux traité que Jean accorda cette fameuse Chartre, que les Anglais citent si souvent comme le fondement de leur liberté.

La bataille de Bovines, que Philippe Auguste gagna l'année suivante (1214), mit ce Prince dans le plus affreux désespoir. L'Histoire rapporte qu'il forma le projet de se laisser mourir de faim, & qu'il fut trop lâche pour l'exécuter : elle ajoûte qu'il se contenta de vomir des blasphêmes contre Dieu, & d'horribles imprécations contre la Cour de Rome. « Depuis que je me suis malheu» reusement réconcilié avec le Saint» Siége, disait-il, mes affaires vont de » mal en pis. » Un jour qu'il voyait écorcher un cerf, il lui échappa de dire : « Ce cerf est bien gras ; cepen» dant il n'a jamais été à la messe. » Enfin, sans espérance de rétablir sa fortune, que par quelque voie extraordinaire, il députa quelques personnes de confiance au Miramolin d'Afrique, pour lui offrir de lui payer tribut, & d'em-

braſſer le Mahométiſme, s'il voulait lui envoyer des ſecours. Ce Prince Muſulman garda le ſilence quelques minutes; puis, fermant un Livre qu'il tenait, il répondit aux Anglais : « Je liſais un » Livre grec d'un ancien Chrétien, » nommé *Paul*, dont les paroles & les » actions me plaiſent fort; mais ce qui » m'en déplaît, c'eſt qu'il quitta la reli- » gion dans laquelle il était né. J'en dis » autant du Roi votre maître, qui veut » quitter la ſienne. » Après s'être informé de la ſituation de l'Angleterre, de ſes habitans, de ſes productions & de ſon commerce, le Miramolin ſoupira, & dit : « Je n'ai jamais » lu ni oui dire qu'un Prince, poſſédant » un Royaume ſi heureux & ſi ſoumis, » ſe voulût rendre tributaire à un » Etranger. Votre Maître eſt un miſé- » rable & un lâche; il eſt indigne de » mon alliance. »

Jean, pourſuivi dans ſon Royaume par Louis, fils de Philippe Auguſte, eſt empoiſonné par un Moine dans l'Abbaye de Suineshead.

TOUS LES HOMMES TIRENT LEUR ORIGINE D'ADAM.

RIEN n'eſt plus reſpectable ſans doute que de pouvoir citer une longue ſuite d'ayeux, qui tous ont bien mérité de la patrie : mais il ſemble que plus ces illuſtres morts ont brillé par leurs vertus, plus ils nous impoſent le devoir de leur reſſembler & même de les ſurpaſſer. Le Public nous compare toujours avec nos peres ; & quelle honte pour nous, ſi la comparaiſon tourne à notre déſavantage !

Il eſt certain que, ſi l'on pouvait exactement faire la généalogie de chaque famille, perſonne ne ſerait ni eſtimé ni mépriſé à l'occaſion de ſa naiſſance.

Un infortuné ſans aſyle, & qui n'attend de ſecours que d'une main charitable, deſcend peut-être en droite ligne de quelques hommes illuſtres & l'arbre généalogique d'un très-grand Seigneur, eſt ſouvent rempli de perſonnages bien obſcurs. Quel eſt le Gentilhomme de haute extraction, qui oſerait, ſans treſſaillir, voir paſſer en revue tous ſes ancêtres, en remontant au premier père,

avec leurs mêmes habits & les marques de leurs dignités ou de leurs professions? De quels mouvemens d'orgueil ou d'humiliation ne seraient pas agités ces hommes qui n'estiment que la noblesse du sang & dedaignent celle de l'ame?

Un grand politique, un courageux militaire, sont ordinairement la souche de tous les arbres généalogiques: on n'y voit jamais cette longue suite d'honnêtes artisans & de vertueux laboureurs qui les ont précédés.

Un Philosophe Anglais fut un jour rendre visite à un de ses cousins, vieux Gentilhomme de campagne fort entêté de son antique noblesse. Il le trouva dans son cabinet, occupé à feuilleter un ancien regiſtre de famille, qu'il avait nouvellement déterré, & où elle formait un gros arbre avec toutes ses branches, tracé sur une grande feuille de parchemin. « Voyez, lui dit il, ce » vénérable tronc; je travaille à en » élaguer les branches superflues. Je » mets de côté ces quatre personnages, » que la tradition seule nous fait con- » naître. Je m'arrète à cet Alderman » de Londres; mais je n'aime pas à » trouver son père *Marchand de bétail:* » cependant je me console, en voyant » dans ses titres qu'il était *Juge de paix*,

&

» du nombre de ceux en l'absence desquels les autres ne peuvent rien décider. Quelle horreur ! examinez cette branche, un fripier industrieux l'a formée ; je voudrais & ne puis la couper, parce que dans les titres de son fils, je lis celui de Gentilhomme, & que ma relation historique marque que, pour soutenir son rang, il a engagé les Seigneuries que son honnête homme de père avait acquises. Je retranche ce Tisserand, qui fut brulé pour sa religion, sous le règne de la Reine Marie, & je ne fais pas plus de grace à ce riche paysan qui mourut d'une chûte de cheval. Je me garderai bien d'émonder celui-ci : il eut l'honneur d'être décapité pour crime de haute trahison : toutefois j'omets celui qui est sous mon doigt, & qui fut pendu pour avoir volé des brebis. Celui que je considère actuellement, contracta un mariage considérable dans la famille d'un Chevalier ; mais malheureusement il fut stérile. Voilà, à mon grand regret, une Margot laitière, entrelacée dans cette branche, qui pousse tant de rejettons, qu'elle plie sous le poids de son fruit. Une autre branche se présente, mais si touffue, qu'elle formait

» elle seule un petit bocage ; elle part
» d'une féconde héritière du Pays de
» Galles. Du tronc de mon arbre, com-
» posé sur-tout de Laboureurs & de Ber-
» gers, sort un gros rejetton de fer-
» miers, qui se partage en quantité de
» branches de bons Paysans, qui culti-
» vaient eux-mêmes leurs terres. Un
» d'eux fut chéri de la Province, &
» reçut le titre de Chevalier, pour
» avoir fait signer une adresse, & ren-
» du par-là un service signalé à la Cou-
» ronne. Pour sauver cette humiliation,
» j'ajoûte à chaque nom de ces Culti-
» vateurs, le titre *d'honorable homme*,
» & à ceux qui les suivent, celui *d'E-*
» *cuyer:* par cette petite addition, j'en-
» noblis mon arbre, je jette du lustre
» sur toutes ses branches, & ainsi l'ori-
» gine de notre maison se perd dans
» les siècles les plus reculés. Quelle
» reconnaissance ne me devez-vous pas,
» mon cher cousin ; je vous couvre de
» gloire, & j'établis solidement celle
» de notre postérité. «

Le Philosophe avait écouté avec sang-froid la longue dissertation de son noble cousin, qui, malgré ses illustres ayeux, n'était pas encore Chevalier : il rompit le silence, & lui dit : » J'aime
» dans votre arbre ces bons laboureurs,

» qui cultivent eux-mêmes leurs terres;
» j'estime cette féconde laitière, qui
» fournit des Citoyens à la Patrie. Je ne
» prise pas plus votre décapité que le
» voleur de brebis. Envoyez-moi les
» noms de mes pauvres Ancêtres que
» vous avez élagués, j'en formerai
» mon arbre généalogique; & conser-
» vez précieusement vos illustres per-
» sonnages pour tracer le vôtre. Nous
» n'aurons rien de commun ensemble.
» Je vous donne le bon jour.





VINGT-DEUXIEME NUIT.



Quelques Anecdotes de la vie de Cromwel.

Olivier Cromwell naquit le même jour de la mort de la Reine Elisabeth.

A l'âge de trois ans, Cromwel, voyant passer devant sa porte un Marchand d'estampes, il en prit quelques-unes qui lui plurent, parmi lesquelles se trouva le portrait du petit Prince Charles, fils de Jacques I, qui lui succéda sous le nom de Charles I. Sitôt qu'il fut rentré dans la maison, il visita ses images, choisit celle de Charles, la jetta au feu, & conserva soigneusement les autres. On remarqua depuis que, lorsqu'il trouvait des portraits du même Prince, il les déchirait & les jettait au feu : présage, si l'on veut, de la haîne qu'il devait porter à l'infortuné Charles I, & des maux qu'il lui fit souffrir.

Cromwell fit de si étonnans progrès dans les sciences à Cambridge, où il

étudiait, que le Roi Jacques I voulut absolument le voir. Cromwell fit à ce Monarque un compliment en latin, dans lequel il étala une partie de son érudition, & reçut à cette occasion tous les éloges qu'il méritait. Jacques lui demanda dans quelle année il avait été reçu Docteur, & apprit avec étonnement qu'il ne jouissait pas encore de cet honneur : » Partez, lui dit-il, retournez » promptement à Cambridge, je veux » que sur le champ vous receviez ce » titre, dont vous êtes digne par votre » science » ; puis se retournant vers ses Courtisans, il dit avec une espèce de ravissement : » Je n'ai jamais vu per- » sonne qui m'ait parlé latin avec plus » d'éloquence & de meilleure grace ». Cromwell reçut en présent la médaille du Roi & deux cents guinées.

Cromwell était à Londres, lorsque Charles I célébra son mariage avec Henriette de France. Quelques Gentilshommes de ses amis lui proposèrent de se réjouir ensemble, & de boire à la santé du Roi & de la nouvelle Reine, il s'en défendit autant qu'il put & ne ceda qu'avec une sorte de peine : « Vous » le voulez, dit-il, j'y consens pour » vous plaire, divertissons-nous ; mais

» ces nôces ne me présagent rien de
» bon pour la Patrie. »

Ce fut sous le Duc de Buckingham, qui commandait la flotte Anglaise, en qualité de Grand Amiral, que Cromwell fit ses premières armes. Il se distingua par sa valeur au débarquement des troupes dant l'Isle de Rhé, & ne contribua pas peu à la victoire qu'elles remportèrent sur les Français. Mais ce jeune guerrier, étant tombé dangereusement malade, revint à Londres, presque mourant. Un fameux Médecin qui le visitaît dans ce tems, dit: » Si ce
» Gentilhomme ne meurt point, le
» Ciel le réserve, sans doute, pour
» quelque grand dessein. »

Cromwell, réchappé de sa maladie, fit un voyage en France & fut présenté au fameux Cardinal de Richelieu, par l'Ambassadeur d'Angleterre, qui dit à ce Prélat; » Votre Eminence voit ici
» un des plus habiles Gentilshommes
» que nous ayons en Angleterre. » Le Cardinal donna sa main à baiser à Cromwell, & dit, après l'avoir regardé fixement: » Son aîr me plaît beaucoup, &
» si sa physionomie ne me trompe point,
» ce sera un jour un grand homme. »
Cromwell répondit avec modestie au Cardinal, qu'il ne pouvait rien desirer

qui fût comparable à l'honneur qu'il recevait, dans le moment, de parler au plus grand Prélat & au plus habile Miniſtre de l'Europe. Le Cardinal ne fut pas peu flatté de cette réponſe ; il lui fit en latin pluſieurs queſtions ſur l'état des ſciences en Angleterre, auxquelles Cromwell répondit que, depuis la mort du Roi Jacques I, qui s'en était déclaré le Protecteur, elles menaçaient de tomber en décadence. » Il » ne faudrait pas vous connaître, reprit » gracieuſement le Cardinal, en lui » frappant ſur l'épaule, pour croire que » les ſciences ſe refroidiſſent en Angle» terre.

Juſqu'à ſon arrivée à Paris, quoiqu'il fût âgé de vingt-ſept ans, Cromwell n'avait encore eu aucun commerce avec les femmes. Il ſuccomba à la tentation, & devint amoureux d'une de ces jeunes intriguantes, dont le talent eſt de faire des dupes. Ses progrès furent prompts ; la Demoiſelle devint enceinte, & l'on voulut la lui faire épouſer. Cromwelle en fut quitte pour ſoixante guinées & un préſent au Commiſſaire, qui ceſſa auſſitôt ſes pourſuites.

Il ſe promenait un jour au bois de Vincennes avec un de ſes amis, qui lui dit que ce Château ſervait ſouvent de

prison aux Princes: Cromwell répliqua: » Il ne faut jamais toucher les » Princes qu'à la tête ». Toutes remarques de ce genre sont précieuses pour se former une idée juste du caractère des hommes fameux.

Cromwell, de retour en Angleterre, se destina à l'état Ecclésiastique; il entra chez l'Evêque de Lincoln, son parent, qui demeurait à la Cour: ce fut-là que, pendant six années, il fit son cours d'hypocrisie, distribuant d'abondantes aumônes, prêchant les malheureux & les affligés, & ne cessant de prier publiquement d'un air contrit & dévot, & d'avertir hautement les pauvres qu'il soulageoit, de prier Dieu pour la prospérité de la Couronne, & pour la santé de Sa Majesté. Sa fausse ferveur lui devint cependant inutile: on l'accusa d'être puritain, & il fut forcé de quitter la Cour.

Cromwell, n'espérant plus d'avancement dans l'état ecclésiastique, prend le parti des armes, & se signale pendant le siége de Hull, en Irlande. Ce fut après la levée de ce siége, qu'ayant appris la mort de Louis XIII, Roi de France, il dit; » Il est mort » un Roi, moins méchant que le nôtre; » mais quand tous les Rois seraient

» morts avec lui, la condition de l'Eu-
» rope n'en ſerait que meilleure ».

La guerre civile s'étant allumée entre le Roi & ſon Parlement, Cromwell ſe déclara pour ce dernier, & fit tout pour lui prouver ſon zèle. Il commit les plus grands excès dans Cambridge, pilla les Colléges & les Profeſſeurs, & lorſqu'on ſe plaignit à lui de ces affreux traitemens, il répondit par cette ſanglante raillerie : » Le Parlement ne
» demande le ſang de perſonne ; à
» l'exemple de Dieu, il ne veut point
» la mort des pécheurs, mais leur con-
» verſion ».

Cet homme fameux, ayant été bleſſé à la bataille donnée près d'Yorck, apprenant, tandis qu'on le panſait, que les troupes pliaient, monte à cheval, & dit au Chirurgien, qui le priait d'attendre un peu pour bander ſa plaie :
» à quoi me ſervira ce bras, ſi le Par-
» ment perd cette bataille ». Il court au-devant de Mancheſter, Généraliſſime de l'armée, qui fuyait avec quelques Officiers : » Vous vous trompez, Mylord,
» lui dit-il, les ennemis ne ſont pas de ce
» côté ; il faut me ſuivre pour les trou-
» ver ». C'eſt après le gain de cette bataille, qui recommença le lendemain, qu'un membre de la Chambre des Com-

munes, qui avait remarqué que Cromwell penchait pour le parti des indépendans, dit : » Maintenant que Cromwell » est indépendant, nous dépendrons » tous de lui. «

Ce Cromwell, qui cassa le Parlement, qui fit périr son Roi sur l'échaffaud, qui, devenu Roi lui-même, sous le titre de Protecteur, persécuta son Maître Charles I, qui fanatique, sans religion, se servit de son manteau pour couvrir tous ses crimes : enfin, qui scélérat habile, guerrier courageux & infatigable, politique consommé, fit trembler l'Europe, mourut à l'âge de cinquante-huit ans, d'une fièvre causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie. Cette fièvre redoubla les douleurs de la gravelle, dont il était attaqué depuis long-tems, ce qui a fait faire à Pascal la réflexion suivante. » Cromwell, dit- » il, allait ravager toute la Chrétienté. » La famille Royale était perdue, & » la sienne à jamais puissante, sans un » petit grain de sable qui se mit dans » son uretère. Rome même allait tom- » ber sous lui ; mais ce petit grain, qui » n'était rien ailleurs, mis en cet en- » droit, le voilà mort, sa famille abais- » sée, & le Roi rétabli. »

Lorsque les Médecins du Protecteur

lui eurent annoncé qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il fit sortir tout le monde de sa chambre, sous prétexte de se livrer à la méditation; &, ayant fait au bout de peu de minutes rappeller ceux qui étaient sortis, il leur parla ainsi: » Ne craignez rien pour » moi: Dieu vient de me révéler clai» rement que je ne mourrai point de » cette maladie, & qu'il m'accordera » encore quelques années de vie, pour » achever les grands desseins auxquels » il m'a réservé, quelqu'indigne que » j'en puisse être. « Cette prétendue prophétie se répandit bientôt dans Londres, & le peuple crédule rendit des actions de graces à Dieu pour la santé de Cromwell. Son Médecin, se trouvant seul avec lui, ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise de l'avoir entendu parler ainsi. » Vous êtes trop » de mes amis, lui répondit Cromwell, » pour que je vous cache les raisons » secrettes qui m'ont fait tenir ce dis» cours. Je ne risque rien, en faisant » cette prédiction; car si je meurs, le » bruit de ma guérison prochaine, qui » va se répandre, tiendra dans la crainte » mes ennemis, & arrêtera les complots » qu'ils pourraient former contre ma » famille. Si je recouvre la santé (car

» vous n'êtes pas infaillible) me voilà
» reconnu de tous les Anglais, comme
» un homme envoyé de Dieu, & je
» ferai d'eux tout ce que je voudrai ».



VENGEANCES ATROCES, ET PUNITION SINGULIERE ET DOUCE.

SOUS le règne de Henri II, lors de l'irruption des Normands dans la Grande-Bretagne, Lord Eustache de Breteuil supplia le Roi de lui confier le gouvernement d'un Fort qu'il importait infiniment au Roi de conserver. Lord Breteuil avait épousé Julie, fille naturelle du Roi, & en avait deux filles. Son union intime avec Amauri de Montfort rendait sa demande suspecte; & en effet, c'était à sa sollicitation que Breteuil avait paru si empressé à obtenir le commandement de ce Fort. Henri hésita: Lord Breteuil avait beaucoup de crédit sur le peuple, & il était également dangereux de le satisfaire ou de le refuser. Henri promit à Breteuil de lui donner le commandement de ce Fort, aussi-tôt que la défaite ou la retraite des Normands aurait mis fin à la guerre: & pour gage de sa parole,

il lui remit le fils du Gouverneur de ce même Fort ; & jusqu'à la fin de la guerre, il prit en ôtages les deux filles d'Eustache, afin de s'assurer de sa fidélité. Lord Breteuil, offensé du refus de Henri, & toujours entraîné par les conseils séditieux d'Amauri de Montfort, se révolta, quitta le parti de son Maître ; & avant que de passer chez les Normands, il eut la cruauté de faire arracher les yeux au jeune fils du Gouverneur, & il le renvoya ensuite chez son père. Outré de cette barbarie, plus encore que de son infidélité, Henri II ne pouvant s'assurer de la personne de Breteuil, envoya ses deux filles au Gouverneur, qui, furieux de l'atrocité d'Eustache, & ne considérant ni leur innocence, ni le sang de Henri, dont elles étaient petites-filles, leur fit couper le nez & arracher les yeux. Le Roi, vivement ému de cet acte de vengeance, mais ne pouvant au fond le condamner, parut au contraire approuver cette affreuse représaille exercée par le Gouverneur, & il le renvoya comblé de gloire & de bienfaits à son gouvernement. La justice, dans cette circonstance, l'emporta dans le cœur de Henri sur sa tendresse pour ses petites-filles. Rome entière ne se fût point contentée

d'admirer ce trait héroïque; elle n'eût pas manqué de le consigner dans l'orgueil de ses fastes. L'Angleterre n'a que très-peu d'exemples semblables à citer; & cependant peu de gens dans la Grande-Bretagne connaissent cet acte vertueusement atroce. Julie, désespérée & furieuse, jure de venger sur le sang de son père, la barbarie du Gouverneur; & en effet, la ville où elle était s'étant, malgré elle, rendue, au Roi, Julie se renferma dans la citadelle, se promettant d'y soutenir un long siége. Mais enfin, ne pouvant résister plus long-temps aux efforts des assiégeans, elle demanda au Roi son père une entrevue. Henri y consentit: mais comme il s'approchait de sa fille, celle-ci lança contre lui, & de toute sa force, une flèche. La rage où elle était la servit mal; la flèche n'atteignit point le Roi, qui se retira aussi-tôt, & fit sommer Julie de se rendre à discrétion. Julie, ne desirant plus que la mort, se rendit. On frémissait de la rigueur de la sentence que Henri prononcerait, & l'on ne doutait pas qu'il ne fît périr sa fille de la mort des criminels de lèse-majesté. On se trompa. Henri considérant l'état de sa Julie, & attribuant son crime à la douleur qu'avait dû lui causer l'ou-

trage fait à ses enfans, ne la livra point aux bourreaux ; mais voulant aussi qu'elle se repentît du parricide qu'elle avait médité, il fit enlever le pont-levis du château, & à l'aide des cordes, il la fit descendre dans le fossé, qu'il l'obligea de traverser deux ou trois fois, quoiqu'elle eût de l'eau & de la boue jusqu'au dessus de la ceinture. Ce fut-là toute la peine que Henri imposa à Julie, qu'il renvoya ensuite au perfide Breteuil.

LA FLÉCHE DE LARD,

Ancienne Coutume.

[Si les époux voulaient s'accoutumer la première année de leur mariage à supporter leurs défauts mutuels, ils pourraient vivre heureux le reste de leurs jours.]

EXTRAIT DE L'HISTOIRE NATURELLE DU COMTÉ DE STAFFORT,

Publiée par le Docteur Plott.

LE Chevalier Philippe de Somerville tenait en fief, des Comtes de Lancastre, les seigneuries de Whiche-

novre, de Scirefcot, de Ridware, de Neherton & de Cowlee, toutes dans le comté de Staffort, fous une redevance mémorable, & qui eft exprimée en ces termes : « Ledit Chevalier Philippe » aura, tiendra, confervera une flèche » de lard, pendue dans la grand'-falle » de Whichenovre, prête & en bon état » dans toutes les faifons de l'année, » excepté en carême ; pour être donnée » à tout homme ou à toute femme » mariée, au bout d'un an & un jour » de la manière fuivante ».

Toutes les fois qu'un tel homme viendra en perfonne démander le lard, il s'adreffera au Receveur ou au Concierge de la feigneurie de Whichenovre, & lui parlera en ces termes :

« Receveur ou Concierge, je vous » fignifie que je fuis venu moi-même » demander une flèche de lard, pendue » dans la falle du Seigneur de Whiche-» novre, fuivant la forme requife ».

Ce rapport ouï, le Receveur ou le Concierge lui affignera un jour auquel il promettra, fur fa foi, de revenir, & d'amener avec lui deux de fes voifins. Cependant ledit Receveur prendra avec lui deux de ceux qui ont des francs-fiefs dans la feigneurie de Whichenovre, & ils iront tous trois à la feigneurie

de

de Rudlow, qui appartient à Robert Knightleye, & y sommeront ledit Knightleye, ou son Receveur, de se rendre à Whichenovre au jour assigné, dès la pointe du jour, avec sa voiture, c'est-à-dire, un cheval & une selle, un sac & une pique, pour transporter à ses frais & dépens ladite flèche de lard, avec le bled qu'on y doit joindre, hors du comté de Staffort. Ensuite ledit Receveur, & les deux possesseurs de francs-fiefs, sommeront tous les fermiers de ladite seigneurie de se trouver au jour marqué à Whichenovre, pour s'y acquitter du service qu'ils doivent à la flèche de lard. Ce jour venu, tous les intéressés se rendront au portail de la seigneurie de Whichenovre, où, depuis le lever du soleil jusques à midi, ils attendront celui qui doit avoir le lard. Après son arrivée, on distribuera des guirlandes à tous ceux qui doivent être de la cérémonie, & on le conduira au son des trompettes, des tambourins & autres instrumens, jusques à la salle, où il trouvera le Seigneur de Whichenovre, ou son maître-d'hôtel, prêt à délivrer la flèche de lard, en la manière qui suit :

Il s'informera de celui qui la demande, s'il a amené avec lui deux de ses

voisins. A quoi le demandeur répondra : *Les voici tout prêts*. Là-dessus le maître-d'hôtel fera prêter serment à ces deux hommes, qu'ils diront la vérité sur ces trois points ; sçavoir : Si le demandeur est marié, ou s'il l'a été ; si, depuis son mariage, il s'est écoulé un an & un jour ; enfin, s'il est d'une condition libre ou servile. S'ils jurent pour l'affirmative, alors on dépendra la flèche de lard, qui sera mise à la porte de la salle sur un demi-septier de froment, & autant de seigle. Ensuite le demandeur se mettra à genoux, avec sa main droite sur un livre posé sur le lard & le grain, & jurera en ces termes :

« Sçachez, monsieur le Chevalier
» Philippe de Somerville, Seigneur de
» Whichenovre, qui êtes le donateur
» de ce lard, que moi, (N N.) depuis
» que j'ai épousé (N N.) pour ma fem-
» me, que je l'ai eue en ma garde &
» à ma volonté pendant un an & un
» jour après notre mariage, je n'au-
» rais pas voulu la troquer pour une
» autre plus jolie ni plus laide, plus
» riche ni plus pauvre, non pas même
» pour une de plus haute naissance, soit
» endormie, soit éveillée, ni en aucun
» temps ; & que si ladite (N N.) & moi
» étions seuls au monde, je la prendrais

» pour femme préférablement à toutes
» les autres, de quelque condition
» qu'elles fussent, bonnes ou mauvaises.
» Ainsi Dieu m'aide & tous les Saints,
» cette flèche de lard & toutes les
» autres ».

Ses deux voisins jureront aussi qu'ils croient de bonne-foi qu'il a dit la vérité. D'ailleurs, si, par leur témoignage, il se trouve que l'homme ci-dessus nommé est d'une condition libre, on lui donnera un demi-septier de froment avec un fromage; mais s'il est d'une condition servile, il n'aura qu'un demi-septier de seigle sans fromage. Alors Knightleye, Seigneur de Rudlow, sera appellé pour transporter toutes les choses susdites. Ledit grain sera mis sur un cheval, & ledit lard au-dessus : celui à qui le lard appartient montera sur son cheval, s'il en a un; mais, s'il n'en a point, le Seigneur de Whichenovre lui en fournira un avec une selle, jusqu'à ce qu'il soit hors de sa terre. C'est ainsi qu'ils partiront de Whichenovre avec le grain & le lard, qu'ils passeront devant celui qui les a gagnés, au son des trompettes, des tambourins & autres instrumens de musique. Tous les fermiers de Whichenovre l'accompagneront, jusqu'à ce

qu'il soit hors des limites de ladite seigneurie ; & ils reviendront ensuite, à la réserve de celui qui doit faire le transport & le voyage hors du comté de Staffort, aux dépens de son Seigneur de Whichenovre.

On a trouvé dans les archives de la maison de Somerville un ancien manuscrit, intitulé : *Regiſtre de la Salle de Whichenowre, & de la flèche de lard qu'on y tient toujours prête.*

A la tête de ce registre se lit l'institution en forme de cet établissement : elle est suivie de deux statuts, qui lui servent de commentaire, & dont voici la substance.

Que la femme prêtera le serment, aussi-bien que le mari, avec les différences requises, & que les Juges examineront les témoins, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou même à part, s'ils le trouvent à propos. Ensuite se lisent les notes suivantes.

« Le Chevalier Aubry de Falstaff, » fils du Chevalier Jean Falstaff & de » Dame *Grimaude* sa femme, furent les » premiers qui demandèrent la flèche » de lard, après qu'il eut corrompu deux » amis de son père, qui rendirent un » faux témoignage en sa faveur, & lui » firent ainsi gagner ledit lard : mais » sur ce que lui & sa femme vinrent

» aussi-tôt à disputer entre eux de quelle » manière ils l'apprêteraient ; il leur » fut ôté par l'ordre des Juges, & pendu » de nouveau dans la salle. »

« Alison, femme d'Etienne Rousseau, » emmena sondit mari avec elle, & après » s'être fort louée de son bon naturel & » de sa complaisance, elle ajoûta qu'elle » ne doutait pas qu'il ne fût prêt à » témoigner la même chose en sa faveur. » Là-dessus ledit Rousseau secoua la » tête : ce qui obligea sa femme à se » retourner tout d'un coup vers lui, & » à lui donner un soufflet. »

« Philippe de Chancèles, après avoir » mis la main sur le livre, lorsqu'il en » vint à cet endroit, *si elle & moi étions* » *seuls au monde*, sentit un secret » remords qui l'obligea de s'esquiver » au plus vîte. »

« Sur ce que Richard de Pointaune, » qui était un courtisan & un homme fort » poli, parut hésiter à ces mots, *après notre* » *mariage*, on le pria de vouloir s'expli- » quer. Mais, au lieu de répondre direc- » tement à la question, il s'étendit sur » la grande complaisance qu'il avait » eue pour sa femme lorsqu'il lui fai- » sait la cour, & protesta qu'il ne lui » avait jamais donné le moindre chagrin » l'espace d'une année & d'un jour *avant*

» leur mariage; ce qu'il croyait révenir
» au même.

» Rejetté. »

« Après que Jocelin Joly, Ecuyer,
» eut prouvé, par des témoins irreprochables, que lui & sa femme avaient conservé une entière affection l'un pour l'autre tout le premier mois de leur mariage, qu'on appelle communément *le mois sucré*, on voulut bien lui accorder par grace une tranche de lard ».

Le manuscrit dit qu'il se passa bien des années sans qu'il se présentât aucun demandeur; en sorte qu'on aurait cru que tout le pays était devenu Juif, tant les habitans mariés montraient de répugnance pour la flèche de lard.

Le premier couple qui parut ensuite n'aurait pas manqué de l'obtenir, si l'un des témoins n'avait déposé qu'étant à dîner un dimanche avec le demandeur, sa femme, qui s'asseyait à l'Eglise au-dessous de celle de l'Ecuyer de la paroisse, avait lâché quelques mots, pour insinuer que son mari méritait bien le titre de Chevalier, & que celui-ci avait repliqué avec émotion, *narguè de vous.* Après que les Juges eurent examiné à fond ce rapport, ils déclarèrent qu'une telle conduite mar-

quait une ambition déraisonnable dans la femme, & une indigne colère dans le mari.

Le regiſtre nous avertit qu'une femme ne ſe trouva pas duement qualifiée, ſur ce qu'elle dit, en parlant de ſon mari, *le bon Dieu le pardonne.*

Il eſt auſſi remarquable qu'un couple fut rejetté, ſur la dépoſition d'un de leurs voiſins, qui témoigna que la Dame avait dit une fois à ſon mari, *qu'elle reconnaiſſait qu'il était de ſon devoir d'obéir;* & qu'il avait repliqué là-deſſus: *Oh! ma chère, vous n'avez jamais tort.*

La violente paſſion d'une Dame pour ſon chien de Boulogne; le renvoi d'une vieille ſervante, par une autre; le compte d'un Cabaretier déchiré par la femme; celui de l'Apothicaire mis en pièces par le mari; une querelle ſur le biſeau du pain; des dîners gâtés pour avoir trop attendu; & le retour au logis à des heures indûes de la nuit, ſont autant de ſujets qui ont cauſé la réjection de quelques vingtaines de demandeurs, dont les noms ſe trouvent couchés ſur le régiſtre.

Sans ſpécifier tous les cas qu'on y voit, il ſuffit d'obſerver la ſentence rendue contre un certain Gervais Lechaſſeur. Elle porte que, *Il aurait pu*

mêler du lard avec ses œufs, s'il n'avait pas autrefois grondé sa femme de ce qu'ils étaient trop cuits. D'ailleurs, la déposition contre Dorothée Peufait est conçue en ces termes : *Qu'elle avait si bien usurpé le pouvoir de gouverner le feu de charbon de pierre, quoique son mari prétendît au droit de le remuer, qu'elle ne permettait pas volontiers que le fourgon tombât en d'autres mains que les siennes.*

Dans cent années, deux couples seulement ont emporté la flèche de lard. Le premier fut un Capitaine de Vaisseau & sa femme, qui ne s'étaient point vus depuis le jour de leur mariage, jusques à celui auquel ils insinuèrent leurs prétentions. L'autre fut un honnête couple du voisinage, d'un naturel paisible; le mari avait du bon-sens; & sa femme était muette.



VEUVES PROMENÉES SUR LE BÉLIER NOIR.

Ancienne Coutume.

Au lieu nommé Est & Ouest-Enborne, dans le Comté de Berks, si un fermier qui tient ses terres suivant la

coutume du fief, vient à mourir, sa veuve doit avoir une portion, que la loi appelle *Free-Bench*, sur toutes les terres qu'il possédait, en vertu d'une simple copie tirée des rôles, quon garde dans la cour Seigneuriale, *dum sola & casta fuerit*, c'est-à-dire, *pendant qu'elle vivra seule en chasteté*; mais si elle tombe dans l'incontinence, elle perd son droit. Malgré tout cela, si elle veut paraître à la cour, montée à reculons sur un Bélier noir, avec la queue de cet animal dans sa main, & prononcer les mots suivans, le receveur du Fief est obligé par la coutume de la rétablir dans la jouissance de son *Free-Bench*.

» Me voici, montée sur un Bélier » noir, comme une véritable protistuée, » moi qui ayant perdu mon *Bincum* » *Banum*, pour l'amour de *Crincum* » *Crancum*, subis cette honteuse revue.

» C'est pourquoi, Monsieur le Re- » ceveur, je vous prie de me rendre » mes terres. »

On observe la même coutume à *Tor*, qui est une Seigneurie de la Province de *Dévon*, & dans quelques autresquar- tiers de l'Ouest.

Mylord Coke observe que ce droit (Frée-Bench) est fondé sur un titre le

plus légitime & le plus facile à perdre qu'il y ait dans toute l'Angleterre.

On trouve dans un vieux regiſtre les procédures de la cour fonciére, qui ſe tint à cette occaſion l'eſpace d'un jour entier. Il y eſt dit qu'un vieux Receveur homme fin & ruſé, après une recherche exacte & rigoureuſe des titres en vertu deſquels les fermiers poſſédaient leurs terres, trouva qu'elles étaient toutes confiſcables au Seigneur, par la faute de leurs veuves, & qu'il voulait d'abord s'en mettre en poſſeſſion; mais que ces bonnes veuves demandèrent ladeſſus *le Bénéfice du Bélier.* Auſſitôt que le Receveur eut examiné leurs raiſons, il ajourna la cour juſques à la ſaint Barnabé, qui tombe le onze Juin, afin que le jour ne leur manquât point pour faire la cérémonie.

La cour s'étant donc raſſemblée au milieu d'une grande foule de gens qui étaient venus de tous côtés pour voir la ſolemnité, la premiére qui ſe préſenta fut la veuve *Lehardi*, qui avait comparu à la cavalcade de l'année précédente. Le regiſtre obſerve que ſur ce qu'elle trouva que le bélier allait bien l'amble, & qu'elle pourrait en avoir beſoin dans la ſuite, elle l'acheta du Receveur.

Mademoiselle *Sara Frian*, veuve de Monsieur *Jean Frian*, & la plus grande prude de toute la Paroisse, vint ensuite. Elle fit d'abord difficulté de prendre la queue du Bélier dans sa main : & l'on apperçut qu'en récitant le formulaire de l'aveu qui leur est imposé, elle en adoucissait les deux mots les plus emphatiques ; & qu'au lieu de dire *Crincum crancum*, elle prononçait *clincum clancum*. Mais le Receveur eut soin de la faire parler bon Anglais, avant de lui rendre ses terres.

La troisième veuve qui *subit cette infâme revue*, montée sur un Bélier vicieux, eut le malheur d'être jettée par terre, & crut aussi-tôt qu'elle serait dispensée du reste de la cérémonie. Mais le Receveur, bien instruit de la loi, observa très-sagement là-dessus, que lorsque la corde d'un pendu vient à se rompre, cela n'empêche pas l'exécution du criminel.

La quatrième Dame spécifiée dans le registre, était la veuve *de Lorgne*, fameuse coquette ; qui, après avoir tenu en suspens une douzaine de jeunes gaillards l'espace de deux années, & donné plus de marques de sa faveur à son charretier *Jean*, fut introduite au

bruit des *Huzzas* de tous ceux qui l'avaient aimée autrefois, & qui l'environnaient.

Mademoiselle *Zibelin*, revétue de son grand deuil, qui paraissait fort propre & tout neuf, de la même couleur que celle de son bisarre palefroi, fit une figure très-décente dans la solemnité de ce jour.

Une autre qui avait été sommée de comparaître, fut excusée par le Receveur, qui n'ignorait pas que Monsieur l'Ecuyer Seigneur du Fief l'avait duement qualifiée & mise en état de se présenter à califourchon sur le Bélier noir.

Mademoiselle *Surfin*, qui ne pouvait rien objecter contre la citation, s'excusa sur sa grossesse: mais on se rappella qu'elle avait allegué la même excuse l'année précédente. Là-dessus le Receveur observa qu'elle pourrait toujours ajuster ses flûtes d'une telle manière, qu'elle ne serait jamais en état de satisfaire aux devoirs requis de la seigneurie.

La veuve *Frétille* insista en présence de la cour, sur ce qu'elle n'avait jamais rien fait depuis la mort de son mari, qu'elle n'eut toujours fait de son

vivant, & pria d'ailleurs Monsieur le Receveur de considérer le cas de sa propre femme, s'il venait à mourir avant elle.

Celle qui vint ensuite était d'une corpulence si affreuse, qu'elle aurait bien voulu s'exempter de la cérémonie, sous prétexte qu'il n'y avait aucun Bélier qui eût la force de la porter. Ainsi le Receveur commua la peine, ou plutôt la monture, & ordonna qu'elle ferait son entrée sur un Taureau noir.

La veuve *Masclari*, qui avait toujours eu la réputation d'une Dame très-chaste, n'eut pas plutôt chassé par une boutade une vieille femme-de-chambre, que cette créature vindicative la fit monter neuf fois le même jour sur le Bélier noir.

Plusieurs veuves du voisinage qu'on avait citées pour subir l'examen, firent voir, qu'elles ne relevaient pas de la Seigneurie : de sorte qu'on les mit hors de cour & de procès.

Une jeune & belle créature qui suivait la file, entra d'un air si charmant, que le Receveur en parut touché, & qu'il l'épousa un mois après la mort de sa femme.

Mademoiselle *Boispourri* comparut suivant la citation : mais on ne mit rien

à sa charge, parce qu'elle avait toujours vécu d'une manière irréprochable depuis la mort de son mari, qui la laissa veuve, lorsqu'elle était âgée de soixante neuf ans.

BEAU DISCOURS D'UN ROI D'ANGLETERRE A SON NEVEU, ROI DE FRANCE.

OGINE, sœur d'Aldestan, Roi d'Angleterre, avait épousé Charles le Simple, Roi de France: ce Prince étant venu à mourir, cette Reine passa en Angleterre avec son fils Louis, pour dérober ce précieux héritier aux fureurs de l'usurpateur Raoul, qui ne jouit pas long-tems de son crime: à peine fut-il mort, que l'Etat commençant à respirer, députa à Ogine, Guillaume, Archevêque de Sens, & les plus qualifiés d'entre les Seigneurs Français, pour l'assurer qu'il n'y avait qu'un vœu pour voir son fils sur le trône. Ogine, toujours dans la crainte, exigea, qu'en présence de son frère Aldestan, les Députés prononçassent un serment de fidélité. Ce fut dans cette circonstance qu'Aldestan adressa à son neveu & aux

Seigneurs Français un discours admirable, dont voici les principaux traits.

» Je vous conseille, Monsieur mon » neveu, d'embrasser l'occasion que » Dieu vous présente, quelque hasar- » deuse quelle semble être, & vous armer » de bon courage, & ne songer tant aux » dangers & aux traverses qu'à trouvé » votre père, (lequel on dit avoir avan- » cé son malheur pour avoir trop élevé » de petits compagnons par-dessus l'an- » cienne Noblesse) qu'à gagner l'amitié » de vos meilleurs & paisibles Sujets; » étouffant l'ancienne inimitié des lé- » gers, hargneux, ou ambitieux, par » bienfaits & courtoisies, & en vous » montrant digne de commander à » tant de courageux hommes, que sont » les Français; car vous devez appren- » dre par ce qui s'est passé, que, jaçoit » qu'ils révèrent leurs Rois; si ne peu- » vent-ils endurer un trop grand ser- » vage; & comme ils sont ouverts en » leurs propos & mœurs non fardées, » aussi desirent-ils d'être caressés de » même avec honnête langage & visage » gracieux, dons, bienfaits & courtoi- » sies, accompagnées de justice & de » charité envers les souffreteux.

» Pour votre regard, saints & révé-

» rends, Prélats, Illustres & nobles
» Seigneurs, & Gentilshommes ver-
» tueux, souvenez-vous que les Rois
» vous sont donnés pour représenter
» l'image de Dieu, & défendre le faible
» du fort; . . . tenez pour certain qu'il
» n'est utile à des sujets & vassaux de
» changer souvent de Maître, comme, à
» votre dommage, mort & destruction
» de tant de vaillans hommes, vous
» avez expérimenté depuis cinquante
» ans, vivant incertains de votre con-
» dition.

» Allez donc, beau neveu, régner
» en France, le plus honorable royaume
» de la terre, sous la conduite de Dieu
» Tout-Puissant, & Protecteur des justes
» Rois, lequel je prie de vous conduire,
» tenir en sa garde, pour surmonter
» tous les travaux qui semblent vous
» menacer, dont vous réchapperez, si
» vous remettez à sa volonté la ven-
» geance de vos outrages. » &c.

Fin de la seconde Partie.

J. Robertshaw
9. 11. 92
4 vols
[ZAH]





